

**LINUS**

**Le MAITRE de ROUILLAC**

**Roman**

**2019**

Le store abaissé de la chambre lui laissait suffisamment de lumière pour se lever et s'habiller ; ensuite, Henri rejoignit son garage pour partir au volant de sa Morgan. Où allait-il ? Lui, seul le savait !

Après deux cents kilomètres de bitume, il s'arrêta à Chauvigny, sous les platanes, avant de demander au premier bar venu : un café et deux croissants. Son regard glissa, instinctivement, vers le château des évêques de Poitiers et son donjon du XII<sup>e</sup> siècle, puis vers le château de Harcourt du XIII<sup>e</sup> ; admirant ces forteresses médiévales, le coude appuyé sur le comptoir, il captait les bavardages des clients visiblement habitués. Il apprit que les faïenceries embauchaient de moins en moins de personnel. « *Quand j'étais jeune, il suffisait de se présenter au patron pour être pris* » se vanta l'homme au béret. Un moustachu raconta qu'il avait quitté la carrière de pierre pour devenir livreur de meubles, rien que pour la beauté de la fille du chef. Pendant que ses ouïes enregistraient ces bavardages, il imaginait deux attaques simultanées de ces châteaux médiévaux. Les hommes s'approchaient, accostaient, grimpaient aux échelles, recevaient des projectiles et des flèches. Parfois les survivants, après plusieurs mois de siège, rebroussaient leur chemin ; ces forteresses étaient difficiles à investir, surtout à occuper. Henri demanda un troisième croissant et un autre café. Ses divagations s'apaisèrent, il tourna la tête et il réussit à mettre un visage sur les paroles entendues précédemment. Il franchit la porte du café, respira à fond, déverrouilla la capote de sa voiture, et en reprit le volant.

Ralentissant, il esquaissa de quelques traits l'élévation des murs de la façade, et les demi-berceaux des ouvertures de l'église romane de Lussac-les-Châteaux. Après les ruines de Saint Germain de Confolens, la route glisse le long la vallée de la Vienne, au pied d'une falaise schisteuse ; la fraîcheur des lieux et le mouvement de l'air occasionné par sa propre vitesse s'ajoutaient au ronronnement du quatre cylindres, qui lui faisait croire qu'il était drogué.

Les vieilles maisons, le vieux pont, l'église Saint-Barthélemy et son donjon chahutaient sa mémoire. Le château de Chinon l'avait marqué dès son enfance. Franchissant le pont roman de Saint-Junien, il laissa, avec quelques regrets, la Vienne et son odeur aphrodisiaque. Il savait pourtant que d'autres plaisirs existaient, notamment ceux qu'il ressentait avec une femme, lorsque l'un et l'autre s'enflammaient mutuellement d'amour.

Les ruines du château des Cars annonçaient une route sinueuse. Henri en négocia chaque virage, ce qui l'enivra au point de se croire ailleurs, comme s'il avait la tête dans les nuages, malgré le ciel bleu de cette matinée. Tout d'un coup, un léger tête-à-queue le rappela à la raison, un léger contre-braquage permit à la Morgan de maintenir sa trajectoire. Henri avait gardé quelques réflexes forts utiles, qu'il avait appris dans sa jeunesse, lorsqu'il avait fait l'école de pilotage sur circuit Bugatti au Mans.

Cette Morgan, il l'avait achetée neuve deux ans auparavant, rien que pour la joie de conduire une voiture ancienne, dont la conception date de 1936 ; bien que cette Morgan Tourer, pesant 970 kg, fût motorisée par un moteur d'origine Ford du moment : un quatre cylindres de 1 800 cm<sup>3</sup> développant 115 chevaux ; son rapport poids/puissance lui apportait une certaine sportivité, malgré un comportement routier indigne d'une voiture de cette époque : ce mélange de vieux et de neuf comblait son amour pour l'automobile. La pointe de sa calandre, encadrée par ses deux ailes munies de leurs phares, qui se détachent du capot moteur, lui servait à ajuster la direction pour l'amener là, où il le voulait.

À Saint-Yreix-la-Perche, il franchit les portes du Périgord. Au moment, où il passa devant la collégiale du Moutier, les cloches sonnèrent les douze coups de midi, son estomac lui réclama son obole. *L'auberge du Vieux Moulin* était justement indiquée sur son pense-bête fixé au tableau de bord. Un ami aimant cette région lui avait indiqué tout particulièrement cette adresse. Il y commanda un plat de résistance et du fromage, sans oublier une glace bien copieuse, rien que pour le plaisir.

Après deux ou trois tête-à-queue rattrapés avec élégance, il atteignit Souillac. Il y prit la direction de Saint-Sozy, pour tourner, au nord de cette bourgade, à droite. Henri s'arrêta après la pancarte d'un lieu-dit, portant le nom de Rouillac, qui était, paraît-il, peu connu des gens du village, même des plus anciens. Henri le connaissait, je ne sais pas comment ?

Dominant les méandres de la Dordogne, une maison en pierre, recouverte de tuiles plates, fixait les yeux d'Henri. Henri en fit le tour, évalua la surface du niveau d'habitation à 100 m<sup>2</sup> et celle du terrain à 3000 m<sup>2</sup>. Une fois que l'homme de l'agence immobilière fut arrivé ; il put y accéder, en montant les quelques marches du perron, à une porte qui s'ouvrait sur un couloir aboutissant à un escalier. Ce 7 mai, à Souillac, l'accord se conclut entre les deux parties.

Henri se désaltéra, avant de reprendre son jouet, comme il le surnommait. Il pensa à l'agencement de sa maison, essentiellement sur les portions de lignes droites ; quelques dérapages maîtrisés lui rappelèrent la réalité. Il avait mesuré avec précision chaque pièce, noté la disposition de chaque fenêtre : Il lui restait à tracer le plan à l'échelle ; bien qu'Henri ne fût pas architecte, mais un passionné, qui aimait réfléchir sur ce genre de question ; pour la première fois, il allait mettre ses idées en pratique. Minuit allait sonner, lorsque Miss Morgan retrouva son garage.

Nicole l'attendait dans le salon, elle était, bien sûr, au courant de son acquisition. Le choix d'Henri était, pour elle, forcément bon.

— Comment va mon prospecteur-voyageur ? questionna-t-elle, en souriant.

— Juste un peu fatigué du voyage. J'ai bien réfléchi sur le chemin de retour : je ne regrette rien !

Il l'embrassa avec tendresse, avant de s'asseoir près d'elle, pour lui montrer les contours des pièces esquissés sur le papier, sur lequel il avait tracé les modifications envisagées. La grande pièce de droite, il la partagerait en deux chambres sensiblement égales en superficie ; l'espace libre à gauche de l'escalier servirait de salle de bains et pour les toilettes, où deux petites fenêtres seraient ouvertes dans le mur ; l'entrée occuperait le restant de l'espace. La pièce principale avec sa vaste cheminée sera

rénovée, ainsi que la cuisine, dont une partie sera cloisonnée pour abriter la chaufferie. Le grenier sera isolé, mais pas aménagé. Le terrain, très ombragé, devrait être réaménagé.

— Cela paraît séduisant, mais je ne réfléchis pas aussi vite que toi, sur ce genre question.

— Allons-nous coucher ! murmura-t-il, la nuit porte conseil.

Bien qu'Henri travaillât toute la journée du lendemain, il avait à côté de lui ses plans, au cas où une idée lui viendrait soudainement, ce qui arriva. N'ayant pu se libérer la veille, Nicole put se rattraper, ce soir-là, en observant sur l'écran de l'ordinateur les photos prises par Henri.

— Cette maison semble agréable avec sa vue sur la Dordogne. Le soleil contribue à son charme.

Henri réalisa un plan à échelle de la maison selon ses souhaits. Nicole souhaite une salle de bains avec une douche et un lavabo. Le confort était leur priorité, la décoration intérieure se fera en fonction de leurs désirs.

Quelques jours plus tard, Henri envoya à un architecte de Souillac, qu'il avait contacté lors de son voyage, son plan où était indiqué les modifications intérieures. L'architecte envoya un devis qu'Henri accepta après avoir négocié. Régulièrement, il reçut des courriels qui montraient l'avancement des travaux.

∴

En ce début juillet, la Morgan était toute heureuse de rouler vers à Rouillac, cette destination qu'elle avait appréciée deux mois plutôt. Dès leur arrivée, après avoir vérifié les travaux effectués, Henri félicita l'architecte en lui téléphonant. Ils déjeunèrent sur une table de camping face à la vallée de la Dordogne. À peine avaient-ils fini que des livreurs apportèrent une table et ses chaises, un buffet de cuisine, une gazinière, un lave-linge et deux literies accompagnés de leurs armoires ; qu'ils avaient choisi avec une certaine sobriété. L'objectif fut de passer des moments agréables dans un confort satisfaisant, sans qu'il y ait eu excès : l'agrément l'emportait sur le luxe.

Henri n'avait pas l'art du jardinage, mais l'envie d'en profiter une fois que la fée Hespéride fut passée par là. Il prit rendez-vous avec un paysagiste, pour créer une terre accueillante, en faisant tailler les tilleuls et les divers arbustes ; Nicole souhaita récupérer les quelques plantes encore récupérables. Henri lui accorda ce ravissement de la poésie visuelle, que procurait l'épanouissement des pétales, ainsi que le charme olfactif de la fleur, lui-même en appréciait ses attraits. Il voulait surtout que Nicole fut partie prenante de l'aventure. Le jardin fut retracé à la fin juillet, avant que le chauffage fût installé. Vous me direz, en été qu'en feraient-ils, à part se servir de la chaudière pour l'eau chaude. Henri photographia le déroulement des travaux et les transformations du terrain de Rouillac. Il archiva les images pour s'en souvenir.

∴

Quelques amis furent mis au courant de leur acquisition. Paul, chanteur et guitariste de salon, pour les intimes, et Caroline étaient heureux de la nouvelle. Michel, un ami de lycée, lui avait conseillé *L'auberge du Vieux Moulin* à Saint-Yreix et l'architecte de Souillac. Les parents de son père étaient originaires du Périgord d'où sa connaissance de la région. Michel fut enthousiasmé par sa nouvelle acquisition, il savait bien, qu'il serait le bienvenu. Il voyait, là, une façon de retrouver ses souvenirs d'enfance, ceux qu'il avait de ses vacances à Salignac-Eyvignes. Liliane, sa compagne, n'aurait pas eu l'idée de s'y opposer.

Henri et Nicole rejoignirent Rouillac en compagnie de Miss Morgan, dont le coffre et les places arrière étaient chargés de quelques bagages et ustensiles forts utiles pour la vie quotidienne. Miss Morgan traçait la route, Henri maintenait uniquement l'accélération. L'air ambiant faisait que Nicole et Henri étaient dans un état quasi second, proche du rêve, malgré la raideur de la suspension. À une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Limoges, aux abords des ruines du château du village Les Cars, ils déjeunèrent sur un banc à l'ombre du pernicious soleil aoûtien. Ils prirent, ensuite le temps de faire le tour de ces ruines dominantes. Trois heures plus tard, Henri ouvrit le portail rouillé de sa chère maison. Henri et Nicole, se tenant par la main, firent le tour du terrain, afin d'apprécier le travail du paysagiste, qui avait suivi scrupuleusement leurs indications.

— Je me demandais bien ce qu'allait donner ton projet, susurra-t-elle en embrassant tendrement son Apollon. Je crois que je vais dormir au milieu du jardin.

— Je suis convaincu que tu choisiras, malgré tout, la chambre qui te protégera de la chaleur et des intempéries.

— Ce qui compte, c'est d'être avec toi.

Une fois la porte d'entrée déverrouillée, ils s'entrouvrirent les volets de bois pour apporter un surplus de lumière, afin d'y installer le reste du mobilier, maintenant que les travaux étaient terminés. Les glacières remplies de provisions furent mises dans la cuisine, en attendant que le réfrigérateur refroidisse suffisamment. La voiture vidée de son contenu fut garée dans la grange. Ils préparèrent une salade de tomates en y ajoutant ce qu'ils avaient sous la main : pommes de terre, courgettes. Avant de dîner à l'ombre des tilleuls, Henri et Nicole prirent une anisette noyée dans un grand verre d'eau fraîche, son odeur se mélangea à l'air périgourdin. Ensuite, Ils franchirent le portail pour marcher sur le chemin, à cinq cents mètres, ils découvrirent une ferme élevant oies et canards pour produire du foie gras et du confit. Si Henri et Nicole appréciaient tout particulièrement ces produits du terroir ; ils avaient quelques inquiétudes pour ces pauvres bêtes, que l'on gavait, ce qui signifiait qu'elles subissaient des séances de torture. La nuit se pointa à l'horizon. Henri et Nicole revinrent chez eux prendre une bonne douche, avant de s'endormir.

Le premier jalon de la journée fut un petit-déjeuner décontracté, avant qu'Henri, après une observation minutieuse, décidât de repeindre le portail et les grilles du mur de clôture, qu'un artisan local accepta de réaliser à l'automne. Ce soir-là, ils se dirigèrent à pied vers le bourg de Saint-Sozy, où ils découvrirent, d'abord l'église, et, à quelques centaines de mètres de là, le pont sur la Dordogne.

— Ces quelques commerces nous permettront de faire des achats de première nécessité, conclut Nicole, en retraversant le bourg. Tu as su, mon chéri, choisir un village plaisant.

— J’y ignorais comment était le bourg ! rectifia Henri.

Au fur et à mesure que l’ombre du clocher, éclairé par lune, s’estompait derrière eux, leur maison se dessinait sur la colline.

Peu à peu, ils s’imprégnèrent de l’âme de leur maison, ce qui fut indispensable pour la rendre plus encore plus plaisante, en poursuivant son agencement.

— Nous devrions peindre la salle de bains et les toilettes d’un bleu pastel, afin de mettre en valeur le bleu des faïences murales. Qu’en dis-tu ma chérie ?

— Un pastel très doux.

— La cuisine, je la verrais bien toute en blanc, et la salle à manger recouverte d’un papier peint plutôt clair afin d’apporter l’indispensable effet de luminosité. Je te laisse le choix pour les chambres.

— J’espère bien !

Ce midi-là, un magret de canard cuit sur le barbecue accompagné d’un bergerac rouge les remit en forme, pour qu’ils puissent continuer à faire reluire leur habitation. Après une bonne douche, une assiette composée de foie gras et de mangue sur un fond de scarole, accompagnée du bergerac restant, servit de dîner. Cela est-il suffisant pour compenser une journée de travail pendant les vacances ?

Dès le lendemain, à peine pied à terre, Henri décida d’acheter de la peinture pour les toilettes et la salle de bains.

— Je vais t’emmener à Souillac, mon petit oiseau périgourdin, pour faire quelques courses. En attendant, je prépare le café et le pain grillé.

Nicole n’eut pas le temps de répondre, avant qu’Henri atteignît la cuisine. Nicole, demi-nue, le rejoignit et entama son café.

Le lendemain après-midi, Henri put commencer à peindre avant de poser le papier peint qu’il avait acheté précédemment. « *Pas de dépense inutile* », répétait souvent Henri, avec humour. Deux jours plus tard, le chantier était prêt à être inspecté par Nicole. Henri fit des grimaces vérifiant ainsi que l’éclairage et la glace étaient bien là. Nicole le remercia par un baiser.

Le téléphone sonna.

— Je suis contente, déclara Caroline. Paul bénéficie, à cause d’une baisse du travail, d’un week-end de quatre jours.

— Venez ! Henri va être ravi.

— À vendredi après-midi, je vous embrasse.

— Je vais être obligé d’arrêter pour les accueillir ! conclut Henri.

Afin que Rouillac puisse tenir un siège de quatre jours, le vendredi matin fut consacré à l’approvisionnement. Nicole prépara la chambre d’amis. Vers seize heures, de petits coups de klaxon frappèrent le tympan d’Henri, aussitôt, il comprit qu’il fallait

ouvrir le portail ; Paul et Caroline entrèrent dans le domaine de Rouillac, le visitèrent, et furent enchantés.

— Qui veut une bière ? lança Henri.

— Moi ! répliqua Paul.

— Du jus fruit ! réclamèrent les femmes avec malice.

— Ta grange a beaucoup de prestance, avec ses murs en pierre.

— Viens la visiter ! Pour l'instant, je n'ai aucun projet, hormis de garer la voiture. Je vais faire réviser la toiture avec celle de la maison.

Henri et Paul discutèrent jusqu'à l'appel de Nicole pour le dîner.

À l'ombre sous les tilleuls, cette chaleur estivale, encore pesante, créait un climat favorable à l'inaction, pourtant la discussion était animée. Une salade composée de céleri, d'endives, de poivrons et de thon servit de repas, associée à un rosé de Provence, bien frais. Le cake de Caroline fit l'unanimité.

— Nous sommes si heureux, que vous ayez acheté cette demeure ! souligna Paul. Cela m'a surpris, car toi, Henri, tu ne voulais pas de résidence secondaire ; parce que tu préférerais voyager. Je crois que tu n'exclus toujours pas, cette option.

— Les choses se sont réalisées si vite : mon envie de restaurer une maison a, sans doute, dominé celle du voyage. J'avais suffisamment d'argent pour me lancer dans ce projet.

— Rien ne nous laisse penser que tu le ferais ! enchérit Paul.

— Tu sais, Henri est discret, poursuivit Nicole. Je l'ai suivi, car il est un homme sensé.

Paul se leva pour débarrasser la table avec Nicole. Paul revint la guitare à la main, et entonna *Le grand chêne* de tonton Georges, *C'est extra* de Léo, *Ces gens-là* du grand Jacques ; chacun en reprit les refrains avant d'aller se coucher.

Le périple, concocté par Henri pour le lendemain après-midi, les emmena à une quinzaine de kilomètres, jusqu'aux grottes de Lacave et à l'ancienne église abbatiale de Souillac. La Morgan d'Henri, une Tourer, disposait de quatre places. Les femmes montèrent derrière, étant plus petites. Est-ce une raison ? pas vraiment !

— Ce n'est pas très confortable, remarqua Paul, les cheveux agités par le vent.

— Tu as raison ! Je l'ai choisie pour son pedigree dépassé, sa suspension raide et sa direction floue ; cela me change de ma Renault Vel Satis particulièrement confortable. La climatisation devient obsolète, une fois la capote ouverte. Cette Morgan me dépayse complètement ! Tu sais, il faut savoir profiter du confort, tout en sachant s'en passer ! Ce n'est-ce pas trop inconfortable pour ces demoiselles ?

— Ça va ! L'air nous fait du bien, reconnut Caroline.

Les grottes de Lacave furent creusées naturellement dans le calcaire du causse de Gramat, bien avant d'être occupées par les hommes de la préhistoire. L'église paroissiale de Souillac fut détruite lors des guerres de Religion, celle de l'abbatiale la remplaça. Elle fut construite à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, donc de style roman d'une grande qualité architecturale ; mais profondément transformée depuis cette époque : ses transepts inégaux, ses absidioles encadrant le chevet, sa chapelle axiale est accompagnée par une seule chapelle rayonnante ; un minuscule clocheton surmonte la coupole du chevet, deux rangées d'arcades le surplombent qui éclairent le chœur. Henri



commenta ce monument médiéval à l'aide d'un guide touristique et de ses connaissances personnelles.

— Après de tels efforts sous cette chaleur, allons satisfaire ta gourmandise, et la nôtre, en dégustant une glace ! suggéra Paul.

Henri observait toujours le chevet, les autres entonnèrent un *oui*, avant qu'il me réagisse.

Ensuite, ils reprirent la Morgan, qui fila avec légèreté sur le Causse vers Rouillac.

— Tu as raison, c'est un plaisir de rouler si près du sol, tant pis pour le confort. L'air est si vivifiant, une fois la capote déployée ! confirma Paul.

La Morgan passa, fièrement, les portes du domaine de Rouillac.

— Nicole a de la chance de t'avoir ! déclara Caroline. Elle embrassa Henri, pour le remercier de la journée.

— Toi aussi, avec Paul ! répliqua, spontanément, Henri.

— Je sais bien !

Nicole fit un baiser à Henri.

— Merci Henri ! ajouta Paul, en lui tapotant l'épaule droite.

— Tout le monde à la cuisine ! lança Nicole.

Tous s'exécutèrent, en vingt minutes, tout était prêt. Pendant ce temps-là, Henri servit une anisette bien fraîche.

— Grâce à toi, j'apprécie l'art roman et le gothique, reconnut Caroline, en s'adressant à Henri.

— Heureusement que tu as aiguillonné mes connaissances sur l'art religieux, enchérit Paul, sinon je serais comme Candide chez les Bulgares.,

— L'autre jour, ajouta Nicole, j'ai réussi à expliquer la différence entre le roman et le gothique à une collègue.

Par modestie, Henri resta muet, cependant il ressentit une certaine satisfaction d'avoir su transmettre son savoir, qu'il effaça en buvant une gorgée de rosé.

Le lave-vaisselle ronronnait dans la cuisine ; sous les tilleuls, Paul prit sa guitare pour entonner quelques chansons ; lorsque Paul fit une pause, Henri apporta quelques bières.

— Tu es pourtant comme moi, tu aimes Brassens, Brel, Ferré, Gréco... Je ne comprends pas que tu sois un fan de Johnny Hallyday, s'étonna Paul.

— Je ne suis pas un fan ! C'est l'étude du personnage qui m'intéresse. J'aime moins les chansons de Johnny que celles de Brassens, Brel, Ferré ou Nougaro... Je préfère les textes plus poétiques. Johnny est un remarquable homme de scène et un immense interprète, insufflant une formidable énergie ; mais la poésie est primordiale pour moi.

— Je suis de ton avis ! enchérit Caroline.

— Moi, je garde Henri avec ou sans Johnny, répliqua Nicole.

Paul interpréta une dizaine de chansons avant d'improviser.

*La rose à la main,  
l'autre sur ton corps,  
mes lèvres effleurant les tiennes.  
Tes vêtements tombant sur le sol,  
ta poitrine devint guitare.*

*Jouons avec nos corps  
Mon amour, mon amour  
Enlace-moi, mon amour !*

Paul s'arrêta brutalement, peut-être par pudeur. Nicole et Henri applaudirent.

— Continue, tu nous intéresses !

— Allons nous coucher ! rectifia Caroline, la situation se dégrade.

— Allons-y, sinon il va falloir fermer les yeux ! déclama Nicole.

— Nous aimons nos femmes ! N'est-ce pas, Paul ?

— Nous devons être à la hauteur de notre amour, sinon, on est viré sans sommation ! Tu es d'accord, ma femme ?

— Rejoignons nos alcôves, tu pourras me montrer tes talents ! proposa Caroline. Nicole caressa du regard le visage d'Henri.

Ce dimanche matin, tous étaient souriants, la journée s'annonçait sous de bons auspices.

— Alors Paul, as-tu réussi à conquérir ta belle ? demanda Henri.

— Et sans mal ! avoua Caroline.

— Tu as dû en faire autant, ajouta Paul en s'adressant à Henri.

— Mes chers amis, nous sommes des vrais amoureux ! répliqua Henri. Qu'on se le dise ! Prenons un bon café pour nous stimuler !

Pendant que Nicole s'activait à la tâche, Paul détourna la conversation.

— Henri, que penses-tu du dernier disque de Juliette Gréco ?

— J'apprécie que Juliette Gréco chante des textes de jeunes auteurs comme Miossec, Benjamin Biolay. Juliette Gréco est la muse chantante des poètes.

— Au moins toi, tu aimes tout le monde ! conclut Paul.

— Seulement ceux qui ont du talent ! rectifia Henri.

En cette fin de matinée, Paul questionna Henri

— Regardes-tu, cet après-midi, le grand prix de Formule 1 ?

— Si ça ne te dérange pas, poursuivit Henri.

— Le plaisir sera pour moi, j'aime tellement tes commentaires, car il complète ceux des journalistes de la télé. Tu te rappelles, quand nous allions aux 24 heures du Mans. Ce n'est pas un guide que j'avais, mais un dieu !

— Tu exagères, Paul !

— En tout cas, je peux parler d'automobile aux copains, grâce à toi, sans avoir l'air d'un ignare.

— On s'occupe de l'estomac de ces messieurs, répliqua Caroline, en apercevant Henri qui approchait.

— Alors ma chérie, y a-t-il un coup de main à donner ? susurra Henri, en caressant les hanches de Nicole.

— Tout va bien, mon ange.

En ce milieu d'après-midi, tous allèrent se promener au-delà du pont sur la Dordogne.

— Tu sais, Henri, fit remarquer Paul, ce calme, ces odeurs quasiment naturelles, et ce soleil font qu’être dans ce village est un véritable changement, surtout par rapport à nos grandes villes, même si Le Mans n’est pas la région parisienne.

— Tu comprends, enfin les raisons de mon choix ! Je vais m’organiser pour y venir plus souvent.

— Tu nous manqueras !

— Tu viendras nous voir, rétorqua Henri. La ville à l’avantage d’être plus aminée, la campagne bénéficie d’un certain calme : avoir les deux est un incontestable atout. Tu sais, Rouillac est à quatre cent cinquante kilomètres de chez nous, c’est beaucoup ! Mais comment peut-on concilier éloignement et proximité ? Si tu es à cinquante kilomètres de chez toi, tu n’es pas forcément dépaycé : cette équation est difficile à résoudre.

— Tu avais dû y penser, tel que je te connais.

— La vie reste une succession d’aventures.

— Tout en appréciant le charme d’une résidence secondaire, Caroline et moi, nous nous trouvons bien, avec notre unique résidence.

Henri fixait la silhouette de Nicole qui marchait devant eux, au côté de Caroline. Une sensation charnelle l’envahit : une envie de l’embrasser dans le cou. Il lui suffisait d’allonger le pas pour rattraper Nicole, ce qu’il fit.

Sur le chemin du retour, Caroline acheta à la boulangerie un gâteau au chocolat. Personne ne la contrariera.

— Il faudra attendre, mes gourmands ! déclara Caroline, en sortant de la boutique.

Aussitôt, Paul et Henri firent une bise à Caroline en disant : « *Nous serons patients, nous sommes des adultes responsables de nos actes, mes chéries !* ».

Au bas de cette montée, Rouillac pourrait apparaître, si vous aviez de l’imagination ; peu à peu, le toit pentu de la grange se dessinait sur ce ciel bleu parsemé de quelques cumulus.

Ils préférèrent s’asseoir à l’ombre des tilleuls, pourtant les volets en bois constitués de lattes laissaient la lumière les traverser, atténuant ainsi, la température intérieure de la bâtisse. La salade exotique parsemée au piment rouge servie avec un gaillac blanc de 10°, suivi du fameux gâteau leur apportèrent suffisamment d’ardeur ; avant qu’une très légère fraîcheur leur ravive l’esprit à la tombée de la nuit. Paul en profita pour faire raisonner sa guitare en chantant Brassens, Brel, Ferré, Nougaro, Gréco ; tout en rendant hommage à des chanteurs peu connus, qu’il aimait tout particulièrement. Il considérait que la chanson française formait un tout. Henri apporta quatre bières et de l’eau bien fraîche. Caroline se blottit contre le dos de Paul.

— Chante-nous : *Je t’aime, moi non plus*, susurra-elle.

— Tu sais bien que je ne connais pas les paroles.

— Alors, invente !

Paul improvisa

*Avec toi, sous les tilleuls,  
seuls face à notre destin.  
Invisible tel une onde,*

*La corde de l'amour,  
nous relie pour toujours.  
Le vent, nous caresse  
de sa tendresse voluptueuse.  
Enlace-moi, mon amour !*

— Je t'aime, quand tu es comme ça, murmura Caroline.

Paul entonna *Petit garçon* repris par Graeme Allwright. Henri imita le marchand de sable, histoire de clore cette soirée.

Le lendemain après-midi, Paul et Caroline prirent le chemin du retour, enchantés de leur séjour. Dès le premier virage, leur voiture disparut.

— Tu sais, j'apprécie la personnalité de Paul, reconnut Henri. Tout en étant poète, il est un homme équilibré.

— Ce n'est plus vrai ! rétorqua Nicole.

— Comment ça !

— Paul a des gros soucis. Caroline savait qu'en venant ici, Paul se détendrait.

— Il ne m'a rien dit !

— Son directeur veut qu'il démissionne.

— Pourquoi cela !

Nicole expliqua à Henri comment débutèrent les problèmes de Paul. Son directeur, M. Noir tomba follement amoureux d'une femme d'une trentaine d'années plus jeune que lui, au point de rompre avec son épouse pour se marier avec elle, il y a trois ans. Pour fêter la fin de l'année dernière, M. Noir proposa à ses plus proches collègues, une soirée dans un restaurant, en partageant les frais. Caroline travaillait ce soir-là, et ils s'étaient disputés la veille : Caroline très énervée l'avait traité d'incapable ; ni l'un, ni l'autre n'en avaient parlé au cours de la journée, ce qu'elle regretta.

Paul se rendit à cette soirée au restaurant *La Feuillantine* au Mans. Mme Noir le plaça à sa gauche, son mari à sa droite. Dès le début de la soirée, Mme Noir but avec modération, mais remplit exagérément le verre de Paul et celui de son mari. Paul était à pied, et malgré tout, il faisait attention à ce qu'il buvait, selon son habitude.

Mme Noir lui fit quelques avances. Le repas terminé, Paul joua de la guitare ; il devint inévitablement le centre d'intérêt de la soirée, et celui de Mme Noir. Paul eut une envie présente. Très discrètement, Mme Noir le rejoignit, l'embrassa sur les lèvres en le caressant, sans que Paul puisse réagir dans un premier temps ; Paul tenta de reculer, mais il était coincé contre le mur et elle, il dut la bousculer. Paul reprit son récital, très applaudi par ses collègues. Paul partit à pied en pensant à Caroline. Tout d'un coup, une voiture s'arrêta. Paul reconnut aussitôt, Amélie Noir.

— Monte Paul ! ordonna-t-elle.

— Je suis bien à pied !

— Monte ! monte ! insista-t-elle.

Paul, grisé par les vins, n'eut pas la force de s'opposer au commandement d'Amélie.

— Je te ramène où ?

— Je vais t'expliquer.

La voiture s'arrêta, près de chez lui, dans une petite rue. Amélie l'embrassa de nouveau, Paul eut beaucoup de mal à respirer et à bouger, coincé entre sa guitare et le siège de l'Austin Mini. Paul se fâcha. Amélie lui dit de se calmer, sinon elle dirait tout à son mari. Elle l'embrassa de nouveau. Paul sortit de la voiture en essuyant avec son mouchoir son visage et sa bouche. Il franchit la porte de son appartement, en se demandant, ce que Caroline lui allait dire.

— As-tu passé une bonne soirée ? lança-t-elle assise sur le canapé, d'un ton apaisant, très ennuyée de l'incident de la veille.

Paul resta muet, prit une douche pour évacuer ses problèmes. Comment allait-il aborder Caroline ? Paul sortit, enfin de la salle de bains.

— Mon chéri, tu ne m'embrasses pas ce soir ?

Paul resta muet.

— Pardonne-moi pour hier, j'étais énervée à cause du travail. Je t'aime Paul !

— C'est vrai ! répliqua Paul, tout interloqué.

— Bien sûr, mon amour ! Alors, cette soirée ?

— BOF !

Caroline hésita à l'interroger plus longuement, ce qui arrangea Paul. Il la rejoignit pour l'embrasser avec tendresse, ce qui l'apaisa fortement.

Quelques jours plus tard, Amélie téléphona à Paul sur son lieu de travail, pour lui dire qu'elle avait envie de lui, qu'elle avait besoin de son corps de poète. Paul refusa à maintes reprises. Mais, Amélie raconta à son mari que Paul l'avait forcé à faire l'amour. Le lendemain, M. Noir convoqua Paul.

— Entrez ! ordonna-t-il. Des choses extrêmement graves se sont passées entre vous et ma femme ! Vous avez de la chance, qu'il soit trop tard pour porter plainte pour viol. Je vous demande de démissionner, afin que vous disparaissiez complètement de ma vie.

— Ceci est hors de question, Monsieur le Directeur, bredouilla-t-il.

— Vous le ferez quand même ! Je vous donne une semaine pour y réfléchir.

Le soir même, Paul, très inquiet, se confia à Caroline qui le crut sur parole. Paul refusa de démissionner, malgré les ordres incessants de M. Noir, Paul ne savait plus quoi faire.

— Il aurait dû m'en parler ! glissa Henri, en s'adressant à Nicole.

— Caroline m'a raconté cette histoire, seulement, avant leur départ. Elle m'a remercié pour leur séjour qui a fait un bien immense à Paul. Elle m'a dit de te raconter l'histoire à condition que tu ne dises rien à Paul, tant qu'il ne t'en parle pas.

— C'est pour cela que Caroline maternelle Paul. Il devrait s'expliquer avec son directeur, pour montrer qu'il n'y était pour rien.

— Il sait bien qu'il ne le croira pas. Il ne prend pas ses vacances d'été en même temps que M. Noir.

— Tant mieux ! conclut Henri.

— Paul est un type charmant, un ingénieur poète comme Guy Béart, sans célébrité, avec, peut-être, autant de talent.

Nicole eut l'envie de visiter Rocamadour. Une fois que Miss Morgan fut garée, ils se dirigèrent vers la cité religieuse qui domine le bourg à la manière d'un chapeau au

bord rigide : sur un promontoire rocheux furent construits un château et ses remparts. Henri s'arrêta pour lire le guide, et décrivit ce qu'il voyait grâce à son savoir. Henri était un guide improvisateur en quelque sorte. Ceux qui connaissent les lieux comprendront qu'il avait de quoi faire. Il expliquait toujours qu'il faut d'abord lire la pierre pour comprendre l'évolution des bâtiments. Nicole l'écoutait avec joie.

— Allons chevaucher Miss Morgan ! lança Nicole, en cette fin d'après-midi. Une autre visite de Rocamadour sera indispensable pour s'en imprégner l'esprit.

Le dîner était à peine terminé que le téléphone se signala.

— Bonjour mon chéri ! répondit Nicole. Je suis contente que ton travail te plaise. C'est dommage que tu ne profites pas de notre acquisition. C'est bien, mon fils, de travailler pendant les vacances ! Je te passe ton père.

— Bonjour Papa, lança Jérôme.

— Si j'ai bien compris, tu es satisfait de ton job.

— Ce que j'apprends va me servir pour mes études.

— Très bien ! Et ta petite muse est-elle contente du sien ?

— Tu sais, c'est juste pour les vacances.

Après une telle journée, la satisfaction d'Henri et de Nicole se réfléchissait sur les murs de Rouillac, telle des miroirs qui vous renvoient vos humeurs.

Henri s'étira de tout son corps sur sa chaise, pendant que Nicole préparait une tisane. Ajustant la puissance de sa voix, Nicole s'approcha de la table en tenant une tasse dans chaque main. Henri lui caressa la hanche, Nicole se blottit contre lui et effleura sa nuque.

Après un arabica et deux tartines de pain grillé, beurré au goût breton, Henri ouvrit les portes de la grange. La Morgan, sous les feux des projecteurs solaires, semblait être au milieu d'un plateau de tournage. Henri entra, leva une moitié du capot articulé longitudinalement en son milieu. Le niveau d'huile, le liquide du lave-glace et celui du freinage étaient convenables. Henri aimait regarder les moteurs, rien que pour le plaisir. Pourtant pas macho, Henri considérait sa Morgan, comme un être vivant de sexe masculin, à cause de sa suspension dure et de sa conduite délicate, due à une conception d'un autre âge.

— Ma chérie ! je t'emmène au marché de Souillac, lança Henri. La jument est prête.

Nicole lisait à l'ombre d'un tilleul.

— Qu'y a-t-il ?

— La carriole est prête !

— Très bien, mon chéri !

Les nuages parsemaient le ciel bleu, un léger vent rendait le trajet plaisant. À peine étaient-ils revenus du marché de Souillac, que le téléphone retentit.

— Comment va le maître de Rouillac ? demanda Michel, un ami de jeunesse d'Henri.

— Très, très, très bien, et toi, passes-tu de bonnes vacances ?

— Je suis pressé de venir à Rouillac par ce beau temps. Il faut que je réfléchisse à ma carrière professionnelle. Je suis prêt à venir vous voir, dès que vous pourrez.

— Quand veux-tu venir ?

— Demain, si tu veux ?

— Une seconde ! Nicole ! lança Henri, hors du combiné. Michel et Liliane souhaitent venir dès demain.

— C'est d'accord, répondit Henri à Michel.

— Nous arriverons probablement vers treize heures pour nous mettre les pieds sous la table.

— Je passe la consigne au maître d'hôtel. C'est toujours au dernier moment, qu'ils te préviennent ! conclut Henri, en s'adressant à Nicole.

— Que veux-tu ?

— Cela ne me gêne pas. Je prépare le barbecue pour les magrets.

Quelques instants plus tard, Henri rejoignit Nicole.

— Dommage que, ce matin, nous ne le savions pas. Il devient de nouveau nécessaire de remplir le garde-manger. Allons-y cet après-midi !

— Excellente idée !

— Nous pourrions aller à Martel, et visiter la vieille ville en même temps. C'est à une douzaine de kilomètres.

— Avec joie, mon amour ! La viande est-elle prête ?

— Elle arrive !

Marchant le long des ruelles de Martel qu'ils découvraient, Henri, fidèle à lui-même, commentait ce qu'il observait, à l'aide de son guide touristique.

— Nous sommes place des Consuls, cette halle du XVIII<sup>e</sup> siècle possède des piliers en pierre soutenant une charpente en bois, entourée d'un ensemble de maisons cossues ; tout particulièrement de l'hôtel de la Raymondie, qui fut le siège du pouvoir judiciaire à l'époque médiévale, au XIV<sup>e</sup> siècle de nombreuses fenêtres y furent percées ; aujourd'hui, il est occupé par l'hôtel de ville. L'église Saint-Maur se remarque par son clocher fortifié, bien qu'elle soit gothique, son tympan est roman,

Une boisson bien fraîche, servie dans un bistrot, les désaltéra. Un homme d'une quarantaine d'années les renseigna sur les commerces, fort bien aidé par quatre joueurs de cartes, qui en dirent tellement, qu'il était difficile de s'y retrouver. Henri en retint une ou deux choses, avant de les remercier.

La table de jardin recouverte d'une nappe fleurie fut dressée prête à attendre les victuailles, surtout Michel et Liliane. Un journaliste à la radio signala qu'un nouvel attentat en Irak a fait... Des cris de sioux les interpellèrent, Michel et Liliane apparurent dans l'entrebâillement du portail.

— Le maître de Rouillac est non-violent, clama Henri. Venez-vous asseoir pour faire la paix !

— Sers-nous un apéro ! ordonna Michel, avec insistance.

— Tu veux une anisette ?

— Et, bien arrosée !

Michel s'essaya avant de s'exprimer.

— Vers onze heures, nous avons été témoins d'un accident. Heureusement que j'ai eu le temps de ralentir et d'arrêter l'engin, à un carrefour, après Saint-Yreix, une Safrane, devant moi, emboutie une Mégane qui avait oublié la priorité à droite. Le choc a eu lieu à l'arrière, si bien que les occupants ont eu, plus de peur que de mal. Pendant une bonne demi-heure, j'ai fait la circulation. Au village suivant, nous avons bu un rafraîchissement pour nous remonter le moral. C'est sympa votre coin !

— Venez visiter notre acquisition ! proposa Nicole.

— Nous sommes impatients !

Une fois la visite terminée, tout le monde rejoignit la table à l'ombre des tilleuls.

— Je suis si content d'être dans ce lieu paisible et reposant, fit Michel, dès qu'il fut de nouveau assis. Et toi, Liliane ?

— Je me sens très bien, à condition qu'Henri et Nicole veuillent bien de nous. Sinon, nous irons par monts et par vaux chasser nos soucis !

— Je vais te servir de psychologue.

— Avec toi et Nicole, et ma chère Liliane, dans ce cadre sympathique, le psychologue est un mirage dont je n'ai pas besoin. J'aime bien cette profession si mystérieuse, chercher l'invisible pour en déduire un diagnostic. Même doué, tu ne peux résoudre tous les cas.

— Je me rappelle qu'au lycée tu lisais Freud, Jung...

— Toi la poésie, la philo, sans oublier l'automobile, domaine dans lequel tu es depuis toujours intarissable. Tu te souviens, quand je te montrais les lettres d'amour de Liliane !

— Tu as osé ! exclama-t-elle, sans réfléchir.

— Nous admirions ton écriture, nous étions de véritables fans. Pourquoi te plaindre, puisque je t'aime toujours, plus trente ans après !

— Nous sommes des femmes comblées, glissa Nicole.

— Ta viande est excellente avec ce vin, affirma Michel.

— Ce juliéna convient à merveille à cette entrecôte de Martel, précisa Henri.

— Quand est-ce que je vous emmène sur les traces de mon enfance à Salignac-Eyvignes, où mon grand-père fut boulanger ?

— Quand tu veux, mon cher Michel, c'est à une trentaine de kilomètres ?

— Nous pourrions partir, par exemple, demain dans la matinée accompagnés d'un pique-nique.

— J'en informe le maître d'hôtel.



— À cette époque, il fallait se lever la nuit, faire des tournées en campagne. Mon père avait trouvé la parade pour éviter ce dur et noble métier, c'était de réussir à l'école pour devenir instituteur.

Une heure plus tard, sous une chaleur douce, mais chaude, l'atmosphère était propice à la sieste.

— Alors, Michel, tu piétines ? s'enquit Henri.

— Non ! mais je voudrais comprendre, trouver les bons remèdes. Le plus difficile, c'est de récupérer les gamins au lycée. Je voudrais que tous réussissent ! Il faudrait leur donner des cours supplémentaires.

— Tu fais, tout ce que tu peux. Je connais ta maestria, tu es un El Cordobès de la pédagogie !

— Ici, j'évacue mes soucis ! À part cela, tout va bien. Tu as remarqué, je parie — Michel lui tapota l'épaule avec légèreté — que Liliane conserve son charme.

— C'est vrai, mais je ne suis pas à ta place. Je suis sous celui de Nicole, cela me suffit.

— Je sais bien.

— Vous jouez les célibataires ? lança Liliane.

— Nous arrivons, et sans courir, à cause de cette chaleur ! répliquèrent-ils en chœur.

Henri et Michel saisirent respectivement leurs muses avec tendresse. Ni l'un, ni l'autre n'aimaient la solitude, ils préféraient caresser le corps dénudé de leur femme, que la froideur du néant. Ils décidèrent, ensuite de se reposer ou de lire à l'ombre des tilleuls. Un léger vent effleura leur frimousse rendant cet instant plus agréable.

— Allons, jusqu'au pont sur la Dordogne ! proposa Henri, toujours prêt à se promener.

— Mettons-nous en route ! acquiescèrent-ils, chacun leur tour.

Ce matin-là, Michel et ses amis prirent la route de Souillac pour atteindre Salignac-Eyvignes, Michel gara sa Peugeot 406 près de l'église.

— Mes amis, veuillez me suivre ! lança-t-il. Chaque rue va être marquée par les traces de nos pas, afin que je puisse retrouver les souvenirs de mon enfance. — Michel s'arrêta — À la mort de ma grand-mère, cette maison a été vendue, personne ne reprit la boulangerie. La fenêtre du bas est du même style que celle des étages, elle remplace harmonieusement la vitrine du magasin.

Une dame sortit de la maison, un journal à la main.

— A-t-il longtemps que vous habitez là ? lui demanda Michel.

— Près de dix-neuf ans, précisa la dame très aimablement.

— Alors, c'est vous qui avez pris la suite de mes grands-parents.

— Peut-être !

— C'est certain ! poursuivit Michel. J'aimerais revoir l'intérieur !

— Si vous voulez. Je vais apporter le journal à mes amis d'en face, nous l'achetons un jour sur deux, et nous nous le prêtons.

— Nous avons de la chance, avoua Michel, en se retournant vers ses amis.

La dame revint aussitôt.

— Je vous présente ma femme et mes amis, ajouta Michel, très confus.

— Soyez-les bienvenus ! Nous avons complètement rénové la maison. Entrez !

Michel reconnut le couloir. Une double porte vitrée s'ouvrait sur le séjour, anciennement le magasin et le laboratoire du grand-père. Cette vaste pièce semblait agréable. L'appentis à l'arrière était démoli au profit d'un jardin joliment agencé avec un parterre et une pelouse qui donnait envie de s'asseoir, mais Michel n'y retrouvait plus ses souvenirs d'enfance. À l'étage, les pièces avaient gardé leur caractère. Sur le palier, une salle de bains remplaçait le vaste placard où Michel jouait les jours de pluie. Le grenier avait perdu les objets de son enfance, mais Michel le reconnaissait.

— Je vous remercie beaucoup de votre gentillesse, madame !

— Voulez-vous boire quelque chose de frais ?

— Nous ne souhaitons pas vous déranger plus longtemps.

— Ce n'est rien, ici, la vie est calme.

Michel, une fois assis sur le canapé, repensait au magasin et au fournil. Il comprenait bien les transformations qui avaient été faites. Tous remercièrent chaleureusement cette brave dame.

— C'est ici qu'habitait... Hervé, c'était le fils du facteur, un bon gars.

Michel continua pendant plus d'une heure, chacune de ses paroles leur rappelait leurs souvenirs de jeunesse : Michel était la partie émergente de l'iceberg.

— Êtes-vous d'accord pour manger près de l'entrée du château ?

— Comme tu veux Michel, c'est toi le chef, acquiesça Henri.

Ils avaient vu le château, en arrivant, sur son promontoire surmontant la vallée de la Dordogne. Assis sur le muret, ils profitaient de la vue plongeante sur le village, la boulangerie des grands-parents montrait son toit.

— Nous pourrons le visiter dès quatorze heures, prétendit Henri, toujours prêt à aller plus loin. Nous aurons, même, le temps de prendre le dessert et le café.

— Heureusement que tu es là ! ajouta Michel, avec malice.

C'est avec un certain bonheur que Michel entra dans la cour du château qu'il connaissait peu, car les visites n'étaient pas organisées dans son enfance. Michel, qui était revenu retrouver ses souvenirs, découvrait ce château qui a été construit à partir du XII<sup>e</sup> jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Il y remarqua l'escalier à vis de la Renaissance et son mobilier. Comme d'habitude, Henri glissa quelques commentaires dans l'oreille de Nicole pour ne pas troubler le guide. Ensuite, ils rejoignirent la voiture.

— Je vous propose de flâner sur les routes des alentours, suggéra Michel, celles où j'allais me promener.

— Nous te suivons ! acquiesça Liliane.

Les commentaires de Michel reprirent au sommet d'une côte, annonçant une ligne droite.

— C'est sous ce noyer, qu'un jour je posai ma main sur le genou de Pierrette. Je n'osais pas aller plus loin, elle non plus, sauf de la contempler.

— Heureusement que tu es devenu moins timide, rétorqua Nicole.

— Tu es certainement un bon taureau, je parie ! ajouta, très amusé, Henri.

— C'est un bon mari, et un amant vertueux, confirma Liliane.

— Merci pour les compliments ! J'espère que vous n'oublierez pas votre guide. Revenons à Saint-Sozy par les petites routes, poursuivit Michel.

— Nous pourrions, si tu veux, nous arrêter à Souillac pour faire quelques emplettes, proposa Nicole.

De retour à Rouillac, Nicole suggéra à tout le monde de prendre une douche avant le dîner, afin d'éliminer toute cette sueur collante, qui vous délasse une fois évacuée. Ensuite, tous se retrouvèrent devant une salade verte, composée de pommes de terre et de pois chiches, accompagné d'un rosé de Provence, qu'en Henri venait de sortir du réfrigérateur.

— Mes chers amis, je vous remercie pour cette merveilleuse journée ! proclama Michel.

— C'est nous, objecta Henri.

— J'ai déjà oublié le séjour actuel, je me souviens du magasin, de son comptoir, du fournil. Une odeur de pain envahissait la maison, cela me rendait de bonne humeur, comme si j'avais inhalé un aphrodisiaque ; à la maison, l'odeur des livres ne me faisait pas cet effet, malgré mon amour pour eux. Je me croyais dans le jardin de Eden dans ce fournil. — Michel se servit un verre de rosé. — À la vôtre ! reprit-il d'une voix remplie d'émotion.

— Te rappelles-tu Michel ? lança Nicole. Quand j'étais une petite fille, il fallait redonner les boîtes en carton, les mêmes modèles que celles d'aujourd'hui, dans lesquelles le boulanger mettait les gâteaux.

— Ma grand-mère le faisait jusqu'au début des années 1970, au moment où je commençais ma carrière d'enseignant.

— Aujourd'hui, nous jetons tout ! protesta Henri. Heureusement que nous recyclons un certain nombre d'emballages.

— Te voilà écologiste maintenant ?

— Le gaspillage des matières premières posera de graves problèmes dans l'avenir. L'abus est toujours à condamner. La société doit être raisonnable !

Tous applaudirent.

— Allons-nous promener avant la tombée de la nuit ? proposa Henri.

Voulait-il couper la conversation où être en mouvement ? sûrement les deux.

Au cours de la ballade, Michel se confia à Henri.

— Que penses-tu de Liliane ?

— Pourquoi me le demandes-tu ? Tu connais mon opinion : je l'aime bien.

— Tu m'étonnes Henri ! Tu n'as pas ressenti un certain malaise entre nous ?

— Pas vraiment ! mais, pourquoi, me dis-tu cela ?

— Liliane croit que je l'ai trompée. Tu te rappelles de Christiane, petite, mignonne. Je l'aimais bien au lycée ; maintenant, elle enseigne le russe à l'université.

— Effectivement, je m'en souviens.

— Je l'ai croisée, il y a un an. Tu te rends compte, vingt-cinq ans après ! Cela m'a fait plaisir. Par le pur hasard, je la revois plusieurs semaines après. Son mari l'avait laissée tomber brutalement. J'ai essayé de la consoler à plusieurs reprises. Et un soir, je suis arrivé plus tard que d'habitude à la maison. Pendant ce temps-là, Liliane avait

imaginé que j'avais une maîtresse. J'étais seulement devenu le confident de Christiane, rien de plus, me voilà bien embêté. Je ne sais plus quoi faire...

— Je suppose que tu en as discuté avec elle.

— Bien évidemment ! elle me croit partiellement, sinon nous ne serions plus ensemble.

— C'est déjà ça !

Henri posa affectueusement une de ses mains sur l'épaule gauche de Michel.

— Vos relations amoureuses doivent en pâtir !

— Cela va de soi !

— Ton bon cœur te perdra. J'en parlerais bien à Liliane, mais l'idée me semble mauvaise. Je vais questionner Nicole. Liliane lui aura peut-être fait des confidences.

— Soyez prudent ! C'est vrai, je vous connais suffisamment pour avoir confiance.

Revenus sous les tilleuls, ils dégustèrent une bière, avant de s'endormir.

Liliane n'avait rien confié à Nicole.

Lorsque Liliane et Michel arrivèrent dans la salle à manger, il y avait longtemps que Nicole et Henri avaient pris leur petit-déjeuner.

— Entrez mes amis ! clama avec humour Henri. Les nouvelles sont bonnes, puisque je ne les connais pas !

— Excellentes ! répliqua Michel, qui avait compris le sens des propos d'Henri.

Henri prépara le petit-déjeuner pour ces amis. Visiblement, le vent semblait souffler dans le bon sens entre Liliane et Michel, ce que Michel confirma quelques heures plus tard à Henri. Liliane regrettait son attitude trop sévère envers ce pauvre Michel, victime de la méfiance humaine. Les deux femmes en avaient discuté la veille, lorsqu'elles firent le marché à Souillac, Nicole approuva le changement de cap de Liliane, tout en soutenant que la confiance est primordiale dans un couple.

À peine avaient-ils déjeuné, que des frappements retentirent sur la porte, au milieu des éclats de rire. L'homme comprit l'inefficacité de son geste, et recommença.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Henri, surpris.

— Il y a quelqu'un derrière la porte ! soutint Michel.

Nicole était partie accueillir le nouvel hôte de Rouillac ; un homme rondouillard, le crâne dégarni, et en costume, par une telle chaleur : cela semblait complètement incongru.

— Bonjour mesdames et messieurs ! lança l'inconnu, je vous prie de bien vouloir m'excuser pour ce dérangement. Je viens, en tant que maire de Saint-Sozy, vous souhaiter la bienvenue. Je vous apporte ce présent, pour vous remercier d'avoir choisi notre village, comme lieu de résidence.

— Merci beaucoup, asseyez-vous ! formula Henri, encore interloqué.

Nicole présenta les convives.

— Je suis Monsieur Pirac, médecin du village, et maire depuis dix ans. J'ai décidé avec le conseil municipal d'offrir un modeste cadeau d'accueil aux nouveaux habitants, afin de connaître mes administrés, même les propriétaires de résidences secondaires. Si vous avez besoin de quelque chose, vous pouvez me le demander.

— Voulez-vous prendre un café avec nous ? questionna Nicole.

— Ce n'est pas de refus !

Henri déballa le colis qui comprenait du foie gras, du pâté et une bouteille des coteaux de Glanes.

— C'est un vin de pays, récolté au nord de Saint-Céré, dans le Haut Quercy, à environ trente-cinq kilomètres d'ici, divulgua spontanément monsieur Pirac. Nous voulons faire connaître notre région. Je vous ai apporté quelques dépliants touristiques.

— Merci beaucoup, répondit Henri. Nous avons bien fait de venir nous installer ici.

— Je vous invite tous à la fête du village du 15 août.

Henri apprécia le geste de monsieur Pirac, l'homme lui parut sympathique.

Le lendemain, après s'être inspiré du *Guide bleu*, Henri fit une proposition.

— J'ai envie que nous allions dans les entrailles du gouffre de Padirac ?

— Tu es le maître du jeu, alors nous ne pouvons qu'être d'accord, répliqua Michel.

— Je prépare Miss Morgan !

Miss Morgan se dirigea vers Alvignac par la D15 pour rejoindre le gouffre de Padirac. Son trou béant s'ouvrait au regard des passants, les peurs qu'il pouvait engendrer avaient disparu, parfois il fut un lieu de refuge face aux hordes armées ; devenu, depuis un siècle, un lieu touristique. Ces galeries creusées naturellement dans le calcaire rafraîchirent l'âme de nos amis, surchauffée par la chaleur du soleil. À leur retour, Miss Morgan passa par Miers et Floirac, s'arrêta au belvédère de Copeyre. La vue sur la Dordogne apparut à Henri proche de celle de Rouillac, quoique moins éloignée. Les paysages étaient comme les femmes, l'image reçue sur la rétine varie selon l'angle de la vision, parfois, Henri aimait regarder les courbes dénudées de Nicole, sous divers angles bien que le charme féminin ne soit pas toujours gagnant : elle préférait en sourire.

À leur retour, Henri et Michel préparèrent une salade composée de riz, de fruits, de tomates et autres ingrédients qui leur tombèrent sous la main, mirent même le couvert. Les femmes ouvrirent la bouteille des coteaux de Glanes. Tous le dégustèrent avec le respect qu'ils devaient au premier magistrat de la commune, une prière à Saint-Sozy en quelque sorte ! Une atmosphère détendue, légère et joyeuse régnait sous les tilleuls, ce soir-là, comme si ce vin fut un élixir de joie.

Cette nuit-là, un orage retentit sur la vallée de la Dordogne, faisant croire aux hurlements des loups, pas la moindre vibration ne vint perturber leur sommeil. Ce matin-là, la pluie laissait planer une saveur chaude. Henri s'étira dans la cour, le rythme de sa respiration s'adapta à cette température moins étouffante.

— Tu te prends pour le Christ !

Henri, surpris par l'agression verbale de Michel, resta sans réponse.

— Qu'as-tu mon petit bonhomme ? poursuivit-il avec humour.

— Je me concentre pour la journée !

— Viens, plutôt prendre un café avec des croissants !

— J'arrive ! j'effectue encore quelques flexions.

— Amuse-toi bien !

Pendant ce temps, les deux muses préparèrent le petit-déjeuner. Henri franchit la porte de la cuisine.

— Quel étrange rituel ? s'étonna Liliane.

— Une prière pour la bonne marche de la journée, se défendit Henri.

— J'aime mieux en rire ! enchérit Nicole.

— Je prends seulement mes responsabilités !

— C'est le maître de Rouillac ! lança Michel tout excité.

— Vous êtes de sacrés plaisantins messieurs, nous vous aimons bien malgré tout ! conclurent-elles en chœur.

Une grande sérénité envahit Rouillac, ponctuée par de la lecture.

Cet après-midi-là, ils se rendirent à la fête du village, afin d'honorer l'invitation de monsieur le maire. Les stands des produits régionaux leur permirent de faire quelques emplettes. L'harmonie municipale de Souillac devança le défilé des voitures anciennes. Henri ne put s'empêcher de faire des commentaires.

— Elle est des années 1920, c'est une Citroën C4. Voici ! une Traction, une Peugeot 301...

Toute proche du bourg, une prairie servait de plaine de jeu. Henri se contenta d'y poser son regard.

— Bonjour mesdames et messieurs, soyez les bienvenus à notre fête ! s'écria le maire, en les apercevant. Inscrivez-vous au repas et au bal, de ce soir, il est encore temps. Vous serez placés face à moi.

— Allons-y ! insista Nicole. Faisons connaissance avec les Saints-Soziens.

Tous les quatre dînèrent face à monsieur Pirac et ses plus proches conseillers municipaux. Henri éprouva une certaine satisfaction, malgré sa modestie, aux honneurs que le maire lui faisait, être adopté par ce village lui paraissait primordial.

— Qui dois-je présenter à mes collaborateurs ? demanda M. Pirac.

— Henri Poiraudé, ma femme, des amis, Michel et Liliane, poursuivit Henri en les désignant.

M. Pirac présenta ses adjoints et leurs épouses.

— Je sens chez vous, quelqu'un d'à la fois simple et complexe ; disons quelqu'un de pas ordinaire, comme on dirait chez nous. Que faites-vous dans la vie ?

— Dans la vie, je suis Professeur d'université en histoire moderne, ma femme enseigne le français au lycée.

— Cela ne m'étonne pas ! acquiesça le docteur Pirac. Je vous offre un verre pour sceller notre amitié. Soyez-les bienvenu à Saint-Sozy !

Il servit ses nouveaux invités avec beaucoup de bonheur, il pensa aux futures discussions qu'il aurait avec le Professeur Poiraudé. Sa femme esquissa un sourire, montrant ainsi sa compréhension.

— À la vôtre ! s'exclama-t-il.

Tous l'imitèrent.

— Si je ne suis pas trop indiscret, Monsieur le Professeur, j'aimerais savoir pourquoi avez-vous choisi Saint-Sozy.

— Appelez-moi tout simplement Henri ! Nous avons choisi la région grâce à Michel — le désignant de la main — ici présent, ses grands-parents paternels étaient boulangers à Salignac-Eyvignes. Au début de mai, j'ai remarqué sur Internet une annonce signalant la vente de Rouillac. Je suis venu visiter le lieu et j'ai signé le jour même.

— Il y a une part de hasard, comme toujours dans la vie ! Je suis très heureux de vous avoir rencontrés. Vous savez — devant la question d'Henri —, Rouillac était inhabité depuis cinq ans. La mort de Madame Fréjac déclencha une succession de disputes entre les héritiers. C'est, pour cette raison, que la maison n'a été mise en vente qu'en janvier dernier, et vous êtes arrivés. Les Fréjac étaient de gros agriculteurs du pays qui s'étaient retirés à Rouillac, des gens très agréables. M. Fréjac m'a souvent donné d'excellents conseils sur la question agricole. Je suis maire depuis dix ans. Aujourd'hui, Félix (M. Carac) est un bon conseiller dans ce domaine. Jean (M. Mouchet) tient le bar-tabac-journaux-épicerie. Jean-Claude (Ronero), jeune vétérinaire du secteur, apporte sa jeunesse et son esprit sportif. À nous quatre, nous formons une excellente équipe, épaulée par les autres conseillers municipaux ; avec Madame Castel, notre secrétaire de mairie et aussi la bibliothécaire.

Le repas prit fin, la musique de l'orchestre envahit l'espace au point de rendre la discussion peu audible.

Ils revinrent à pied tous les quatre, après ce repas bien arrosé, sauf pour les femmes, diraient les misogynes. Henri se sentait léger, prêt à s'envoler, tenant affectueusement la main de Nicole ; ce sentiment d'appartenir à un groupe le réconfortait, pourtant, il était reconnu par ses pairs, mais aussi par ceux qui lisaient ses ouvrages.

— Que penses-tu de cette soirée ? demanda Henri à Michel.

— Excellente ! je suis si heureux d'être venu ici. J'avais besoin de me détendre, Rouillac est véritablement propice à la relaxation, surtout avec toi !

Michel se mit à danser, chanter d'une voix volontairement fausse et criarde.

*Si je chante, si je chante.*

*C'est grâce à mon ami Henri*

*et à la gracieuse Nicole.*

*Je chante par amitié.*

*Vive le maître le Rouillac !*

Tous glissèrent entre les draps. Une mésange s'envola signalant que l'amour existait.

Michel annonça son départ pour mercredi matin.

— Mes chers amis, c'est avec tristesse que nous allons vous quitter. Nous savions que nous pouvons compter sur vous, cela n'a pas de prix, formula Michel, d'une voix grinçante, tentée d'amertume.

— Je n'ai jamais douté de l'amitié d'Henri et Nicole, enchérit Liliane. Il nous reste encore deux jours.

— Le bonheur est pour nous, ajouta Nicole.

— Je vous propose un menu festif ! déclara Henri, d'un air guilleret.

Le déjeuner débuta par des huîtres arrosées au muscadet, histoire d'un dépaysement maritime. Les odeurs des grillades de porc aux fines herbes, provenant du barbecue, glissaient sous d'autres cieux ; une fois qu'elles furent dans les assiettes, chacun attaqua le bout de bidoche avec les haricots verts. La bouteille des coteaux de Glanes, achetée le matin même à Souillac, fut la bienvenue. En guise de dessert, la barquette de fraise fut appréciée à sa juste valeur gustative.

— Un bon repas demande une digestion sportive, je vous propose une promenade inédite, proposa Henri.

— Tu oublies la vaisselle et le café, glissa Nicole.

— Certainement pas ! la vaisselle délicatement rangée dans le lave-vaisselle sera généreusement lavée et séchée.

Henri se dirigea vers la cuisine en ramenant les assiettes, les couteaux, les fourchettes et les verres sur un plateau. Il revint avec les tasses, le café et le sucrier de sa grand-mère. Tous applaudirent, le chevalier servant.

— Laisse-nous le temps d'amorcer la digestion, après nous te suivrons, rectifia Liliane.

Une heure plus tard, nos quatre mousquetaires, chapeau sur la tête et bouteille d'eau dans leur sac à dos, rejoignirent la place de Saint-Sozy ; où se trouve au fond à droite, une petite tour ronde avec son chapeau pointu signalant la présence d'un vieux puits, qui daterait du XVII<sup>e</sup> ou du XVIII<sup>e</sup> siècle selon l'avis d'Henri. À sa gauche, démolie en 1907, il y avait une toute petite halle carrée, surmontée d'un toit très pentu. Dominant, le vieux château avec sa tour d'angle, qui indique l'heure, montrant ainsi, qu'il fut l'ancienne mairie. Ils s'apprêtaient à monter la pente du Coustalou, lorsqu'une voix ferme, les arrêta brutalement.

— Professeur Poiraudeau ! s'écria le docteur Pirac.

Retournant sur leurs derniers pas, ils saluèrent leur hôte.

— Vous faites une promenade, je suppose. Je voulais vous inviter avec vos amis, ce vendredi soir pour que nous discussions tranquillement.

— Nous serons partis, avoua Michel.

— Vous viendrez, Professeur, avec votre charmante épouse !

— Volontiers, si cela ne vous dérange pas, répliqua Henri.

— Ce sera pour nous une grande satisfaction ! Bonne promenade, à vendredi en fin d'après-midi.

Ils grimpèrent le chemin pour se diriger vers le Coustalou, qui sillonne entre d'anciennes bâtisses, comme l'ancien château du XIII<sup>e</sup> siècle rénovait sous Napoléon. La vigne avait depuis longtemps délaissé la pente ; sur le plateau, ils aperçurent Creysse, Meyronne et même Mayrac, plus sud le Mont-Mecrou, avant d'atteindre le Pech-Grand.

— Qui veut boire ? s'enquit Henri, en chef de famille.

En buvant un grand verre d'eau, Henri fit remarquer à Nicole, que ce paysage était proche de celui de Rouillac, qui est à environ cinq cents mètres de là, à condition d'y aller à vol d'oiseau. Poursuivant leur parcours, ils bifurquèrent au niveau de la tour des Dames de Mirepoix, qui dépendait du couvent des Mirepoix de Martel, pour revenir au-dessus du bourg de Saint-Sozy. Après plus de deux heures de marche, près d'un



puits, ils s'assirent sur un banc, après avoir bu un grand verre d'eau, et ils rejoignirent la terre de Rouillac.

Le départ de Michel et Liliane fut un moment d'émotion où leur amitié prit une tournure toute particulière. Ensuite, Henri et Nicole prirent le temps de s'occuper de leur maison jusqu'au dîner officiel de ce vendredi soir.

Henri frappa à la porte des Pirac, car aucune sonnette ne venait troubler le calme du village. Madame Pirac ouvrit, en souriant, tout en se courbant légèrement.

— Entrez mes amis ! clama le docteur du fond du couloir. J'ai pour habitude de faire visiter notre cuisine à chaque invité avant le repas — Henri faillit rire des propos de cet homme chauve et ventru. Ma femme n'apprécie nullement ce plaisir, à cause du désordre momentané. Par contre, Hélène est ravie de mon coup de main, j'aimerais faire le marché, mais mon métier me prend beaucoup de temps, surtout en campagne. Je vais souvent examiner des malades à dix ou quinze kilomètres, et beaucoup plus. Rejoignons la terrasse ! Monsieur le Professeur, asseyez-vous en face de moi, madame Poiraudau, ici, si vous le voulez bien — tout en parlant, il recula la chaise avant de l'avancer.

— Appelez-moi tout simplement Henri !

— Ce sera Jean, pour moi ! répliqua le docteur Pirac avec engouement.

— Je vous propose un cocktail en apéritif. Vous êtes tous d'accord, je suppose !  
Je reviens dans cinq minutes.

— C'est agréable d'avoir un homme qui aime faire la cuisine, reconnut Hélène.

— Mes amis ! — dirigeant ses yeux vers le plafond et faisant un large sourire —  
Goûtez-moi, ce breuvage !

— Très agréable en bouche ! reconnu Henri. Quel en est le secret ?

— Le principe de base est un mélange de Jerez et d'eau-de-vie de pays, histoire de relever le degré d'alcool. Je varie la recette, suivant mes humeurs !

Un léger vent rendit l'ambiance plaisante. L'odeur de foie gras sur les toasts chauds effleura leurs narines, dès que Jean réapparut, le sourire rempli de malice.

— Servez-vous mes amis ! affirma Jean, d'une voix tranchante.

Henri observait l'homme.

— C'est un cépage sémillon que j'achète à la propriété — ajouta-t-il, tout en débouchant cette bouteille de bergerac blanc. Qu'en pensez-vous Henri ?

— Un véritable charme gustatif, ce bergerac moelleux et sucré s'associe à merveille avec ce foie gras. Je me sens voguer sur l'océan ! déclama Henri avec de grands yeux.

Nicole comprit la félicité que son amoureux ressentait, d'autant qu'elle était soumise au régime.

— Vous aimez enseigner, Henri ? s'enquit Jean.

— C'est un passionné, révéla Nicole, parfois même, il va faire des cours à des enfants en difficulté.

— Effectivement, je suis heureux de faire ce métier et d'effectuer des recherches. Nicole est appréciée par ses élèves et leurs parents. À l'université, nous avons de la chance d'avoir des étudiants attentifs. Et vous, Jean, aimez-vous la médecine ?

— Oui, mais je suis content d’être maire. J’arrive bientôt à la retraite : des malades, j’en ai vu ! Ce qui est dommage, c’est de ne pas pouvoir soigner efficacement tout le monde. L’homme s’affaiblit en vieillissant, alors, je fais, ce que je peux !

— Je vous sers de la raie à la mayonnaise, glissa Hélène.

— Le menu est digne d’un quatre-étoiles, avec l’amitié en plus, souligna Henri.

— Et, vous pourrez revenir ! poursuivit Jean, en servant un rosé de Provence bien frais.

— Je crois que si nous n’étions pas venus à Saint-Sozy, nous aurions eu tort, reconnut Nicole.

— Ce village est agréable, relata Hélène. Je suis du Nord. Après les études de médecine de Jean, je l’ai encouragé à devenir médecin de campagne. Je voulais retrouver mes souvenirs de vacances. Il est vrai que nous sommes éloignés d’une grande ville.

— Nous habitons Le Mans, qui est une agglomération de 200 000 habitants, rapporta Nicole. Nous bénéficions d’une offre culturelle importante dans un environnement plaisant. Henri aime la vie, laisse parfois ses recherches pour sortir : de temps à autre, nous allons à Paris. Ici, nous trouvons le calme et la décontraction d’une vie estivale.

— Ces changements d’ambiance me permettent de mieux analyser la société actuelle, plus ma base de réflexion est large, plus je suis en capacité de comprendre le passé ; ce qui est indispensable pour être un bon historien, surenchérit Henri.

— Mon métier requiert sa part de réflexions, comprendre les patients est une vertu indispensable pour avoir un bon diagnostic ! Pour être bien portant, il ne faut pas penser à la maladie, mais, affirma-t-il avec insistance ; il faut savoir consulter à temps, car parfois, cela peut être grave ! Toute la difficulté réside dans l’équilibre entre négligence et maladie imaginaire.

Hélène apporta le fromage. Jean servit de nouveau du rosé de Provence, afin d’éviter les mélanges, parfois néfastes.

— Je suis de votre opinion, acquiesça Henri. Vivons parfois gaiement, comme ce soir, demain nous boirons de l’eau !

— Exactement ! confirma Jean.

Une salade de fruits de saison mit fin à ce dîner.

— En principe, je ne propose jamais de digestif, afin d’éviter les excès d’alcool. Je préfère en prendre un, tranquillement, après un dîner sans alcool.

— Vous savez, cela était parfait ! Êtes-vous déjà présenté aux cantonales ?

— J’ai assez de travail avec mes chers clients. Comme je suis tout près de la mairie, il m’est facile d’y aller, même entre deux clients. Mme Castel m’apporte souvent des papiers à signer. Je tiens à être raisonnable. J’appelle cela *mon Triangle*, c’est-à-dire Hélène, mon cabinet et la mairie.

— Sans nos femmes que ferions-nous ? enchérit Henri.

— Nous avons de la chance ! acquiesça Hélène, en regardant Nicole qui sourit.

— Je ne faisais pas attention à l’heure, glissa Henri. Nous allons vous laisser. Nous vous remercions chaleureusement.

— Je voulais vous offrir des langues de chat, que j’ai faites moi-même, précisa Hélène.

— Nous avons assez mangé ! avoua Nicole.

— Vous allez les emporter ! répéta Hélène, en se dirigeant vers la cuisine.

— Merci beaucoup pour tout ! C'est à vous de venir, maintenant.

— Une autre fois, j'ai plus d'habitants et de clients au mois d'août que les autres mois. Je viendrai avec joie, à un autre moment de l'année !

Des signes de la main ponctuèrent ces au revoir.

— Nous avons passé une excellente soirée, conclut Nicole assise sur le rebord du lit. Je t'ai senti très à l'aise.

— Nous avons discuté très agréablement. Je sens, que nous allons devenir des amis, sauf erreur de ma part. N'est-ce pas ma chérie ?

— Je suis de ton avis.

Henri s'endormit au côté de Nicole.

Quelques jours plus tard, Monsieur le maire ouvrit la séance du conseil municipal par ces paroles :

— Je me suis permis d'inviter l'éminent Professeur Poirauveau, qui loge dans la maison de Rouillac. Ses qualités d'historien devraient, nous éclairer, sur les questions touristiques.

— Je suis venu uniquement, pour répondre, à l'appel du docteur Pirac, nullement pour prendre des décisions.

Henri se demandait, comment les élus allaient réagir.

— J'aimerais, que nous ayons une plaquette retraçant l'histoire de Saint-Sozy, afin de mettre en évidence notre patrimoine, en y ajoutant nos spécialités locales. Je souhaiterais que le Professeur Poirauveau rédige la partie historique. Nous avons des archives, j'ai gardé depuis 25 ans ce qui a été écrit sur notre commune, ce qui pourra servir de base de travail à votre éminent Professeur. Il serait préférable de lui dire combien de pages, nous lui accorderons, afin de limiter son temps de travail. Vous êtes d'accord, j'espère, mon cher ami ?

— S'il s'agit de quelques pages, se défendit Henri, bien embarrassé, cela est possible.

Après un court moment de silence, il ajouta :

— Je veux bien faire un geste envers les habitants de Saint-Sozy.

— Merci Professeur ! Je pensais qu'un dépliant d'un format A4 de trois feuilles qui une fois plié en deux comprendrait six feuillets : trois pour l'histoire et deux pour nos spécialités ; sur la dernière, il serait intéressant d'y noter quelques visites. Voici le devis, faites-le passer, Mme Castel !

— Si je comprends bien, mes spécialités locales seraient signalées dans cette brochure, questionna Félix Carac.

— Bien entendu ! acquiesça le maire.

— Je pourrais distribuer cette brochure dans mon commerce ! lança Jean Mouchet.

— Le coût n'est-il pas trop élevé par rapport au bénéfice que l'on pourra en tirer ? demanda un autre conseiller municipal.

— Difficile à dire, je propose cela pour la prospérité de notre commune. Cette brochure, nous la conserverons plusieurs années, quitte à refaire des tirages. Qu'en pensez-vous Professeur ?

— Le coût me paraît limité, par rapport au nombre de foyers. Il faut faire parler de soi, pour être mieux connu. L'idée est à explorer. Il faut essayer !

— Y a-t-il encore des questions ? alors votons ! Il y a 8 voix pour, 3 contre. Merci à vous tous. Si vous voulez, Professeur, je peux vous libérer.

— Merci pour votre bon accueil et votre confiance, formula Henri une fois debout.

— Je vous prie de bien vouloir m'excuser, je raccompagne le Professeur. Je vous remercie Henri, car, sans vous, ce projet aurait été refusé. Je vous ai forcé à venir, vous me pardonnez, j'espère !

— Ne vous inquiétez pas ! Je devrais vous proposer un texte, sans y passer trop de temps.

— Passez demain, quand vous voulez. Je vous prêterai tous les documents que j'ai. Merci. À demain Henri !

Dès qu'il contourna l'angle de la maison, il aperçut Nicole qui était en train de lire sur une chaise longue ; bien qu'Henri fût arrêté, son rythme cardiaque s'accéléra.

— Alors, cette réunion ?

Henri, abasourdi par ces paroles.

— Qu'as-tu mon amour ?

— Rien ! — Henri, alors tout proche, embrassa Nicole —. Je vais écrire un texte sur l'histoire de Saint-Sozy pour un dépliant. Il a su arriver à ses fins avec beaucoup d'habileté. Un rusé, notre homme, mais sympa, c'est bien là l'essentiel !

— Comme cela, nous ferons partie du paysage !

Dès le lendemain, Henri s'installa sous les tilleuls, ouvrit le dossier du maire d'une dizaine centimètres d'épaisseur, le parcourut, et le lut en prenant des notes sur son ordinateur portable. Une monographie de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle expliquait l'histoire de Saint-Sozy, quelques photocopies provenaient de travaux universitaires, des articles de presse et de nombreuses notes prises complétaient le tout.

— Le repas est prêt, mon chéri !

Henri sursauta, après ce long moment de silence, où seulement un air chaud effleurait son visage.

— Déjà ! j'ai effectivement faim. J'arrive !

— Y trouves-tu ton bonheur ?

— Jean a récolté énormément d'informations essentiellement depuis le Moyen Âge. La période de la préhistorique devrait contenir plus d'éléments historiques.

Dès le lendemain, ils se rendirent aux archives départementales de Cahors, Henri parcourut les livres d'histoire locale, peu d'indications concernaient Saint-Sozy. Henri demanda à un archiviste qui sut le conseiller. La journée suffit amplement à Henri et Nicole pour compléter leurs données. Il nota diverses références, qui pourraient servir pour un écrit plus ambitieux sur Saint-Sozy et ses environs.

— Nous pourrions dès demain visiter Cahors, cette ville calée dans un méandre du Lot, suggéra Henri, en sortant des archives. Il nous suffirait de trouver une chambre d'hôtel pour cette nuit.

— J'allais te le proposer, avoua Nicole.

Un dépliant, pris aux archives, indiquait la liste des hôtels, Henri trouva une chambre en téléphonant à *l'hôtel de Douelle* le long de la rue Clemenceau, qui aboutit à la rue Saint-Urcisse et à son église de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, dont le portail du XIV<sup>e</sup> siècle apparaissait à l'autre bout de la rue, servant ainsi de guide, comme l'aiguille d'une boussole. Nicole gara Miss Morgan allée Fénelon. La capote refermée rendit Miss Morgan toute triste, par un si beau temps ; elle le montra en s'élargissant le bas de sa calandre.

Après un repas fin et légèrement arrosé, ils arpentèrent les rues de cette ancienne ville gallo-romaine qui s'était enrichie au Moyen Âge ; ils passèrent devant l'église Saint-Urcisse, par le pont Cabessut, et la cathédrale.

Après un petit-déjeuner digne de grands marcheurs prêts à affronter une montagne, ils ne voulaient en aucun cas escalader l'une des tours si caractéristique de Cahors, mais uniquement accéder aux trois points de vue : à celui du Mont Saint-Cyr, à celui de la Croix de Magne et à celui du nord de la ville ; même la cathédrale a trois tours, auxquelles s'ajoutent celles du pont Valentré. Henri connaissait sa représentation, bien connue des philatélistes.

Deux jours plus tard, Henri frappa à la porte du maire pour rendre son travail, tel un employé zélé.

— Déjà ! s'étonna Jean, tout en examinant les feuilles imprimées. C'est un vrai travail de spécialiste !

— Je vous redonne vos documents, j'y ai ajouté quelques notes prises aux archives de Cahors.

— La prochaine fois, je ne manquerai pas de vous contacter. J'y vais ! Les clients m'attendent. Mille fois merci pour les Saints-Soziens !

Henri s'en retourna la conscience tranquille. Cela lui rappelait ses souvenirs d'école, quand le maître était content de ses résultats. Autrement dit, la commande du docteur Pirac avait joué un rôle thérapeutique de premier ordre, même si Henri se sentait en pleine forme, sans cela.

— L'écolier a rendu sa copie ! s'enquit Nicole, dès qu'elle aperçut son ombre. Devine qui vient demain ?

— Michel et Liliane, répondit-il sans réfléchir.

— Ce n'est pas eux !

— Qui cela peut-être ? Jérôme travaille !

— C'est lui avec Aurélie. Ils sont quatre jours congé à cause d'une baisse de commande. Ils sont ravis de connaître Rouillac, et même impatients !

— Excellente nouvelle ! Nous le voyons si peu, ce cher petit.

Henri relut un article pour une revue historique, avant de l'envoyer. Profitant de la fraîcheur du soir, il commença à rédiger un nouveau livre d'après ses notes.

— Il est onze heures, signala Nicole.

À peine s'étaient-ils endormis l'un contre l'autre, montrant leur nudité ou plutôt leur amour aux murs de la chambre dépourvus de sens, que la porte d'entrée s'ouvrit et se referma.

— C'est moi, Jérôme, Jérôme le petit !

— Tu entends, Henri... Mais, c'est Jérôme !

— Je crois !

Henri, en peignoir, ouvrit la porte de la chambre. Jérôme et Aurélie attendaient timidement, dans l'entrée, comme deux voleurs.

— Tu peux venir Nicole !

— Pardonnez-nous pour cette arrivée tardive. J'étais impatient d'arriver à Rouillac. Aurélie m'a encouragé à anticiper notre départ.

— Vous avez bien fait, approuva Nicole, toute heureuse de retrouver ses chérubins. Mettez vos affaires dans la chambre à côté de la nôtre ! Avez-vous mangé ?

— Non, répliqua Jérôme. Des restes, nous suffiront.

— C'est plaisant comme intérieur, reconnut Aurélie.

La discussion se poursuivit dans la cuisine. Les deux couples se séparèrent avant d'entrer dans leurs chambres respectives. Dormir devenait, alors une nécessité.

Nicole et Henri préparaient la rentrée scolaire, lorsque Jérôme apparut sur le perron.

— Bonjour, maman chérie. Bonjour papa. Nous avons dormi d'un sommeil lourd. Aurélie arrive. Je me sens bien, clama-t-il en s'étirant, malgré éblouissement de la lumière de cette fin de matinée.

— Assieds-toi ! je prépare le petit-déjeuner.

— Je vais vous aider ! objecta Aurélie, en franchissant la porte de la cuisine.

— Prends juste le pain et la cafetière.

Dans la cour, assis à l'ombre, Jérôme observait Aurélie, passa son bras autour de sa taille et l'embrassa sur la joue.

— Mon petit sucre d'orge, va-t-il bien ?

— Merveilleusement bien, à l'ombre des tilleuls, et près de toi !

— Tu as su choisir la maison, papa !

— Ton père est si talentueux, que je peux lui faire confiance.

— Je sais, maman !

— Jérôme est digne de son père, prétendit Aurélie.

Aurélie était bercée par cette ambiance chaleureuse, créée par la famille de Jérôme, leur amour et leur esprit de famille, malgré les effluves de l'air chaud et le vent léger.

Personne n'était à l'ombre des tilleuls, lorsque Henri et Nicole revinrent de leur promenade.

— Nous sommes dans la cuisine pour préparer le repas ! s'écria Jérôme.

— Vous êtes adorables tous les deux, reconnut Nicole.

— Nous faisons avec ce que nous trouvons, avoua Aurélie.

— C'est très bien, acquiesça Nicole, en les embrassant.

— Je mets le couvert.

— C'est moi, maman ! objecta Jérôme.

— Dans ce cas, je vais dehors. Merci les enfants. Elle est charmante cette petite, soutint Nicole.

— À tous points de vue, fit Henri.

— Que veux-tu dire ?

— Jolie, agréable et serviable.

— Et sensuelle ! renchérit Jérôme.

— Bon appétit ! clama Aurélie, posant sur la table une salade de tomate, de betterave et d'avocat.

— Je me suis assis dans la Morgan, elle a l'air perdu dans cette vaste grange, déclara Jérôme. Cela doit être agréable à conduire par ce temps. J'avais envie de faire un tour.

— Tu pourras le faire demain avec Aurélie !

— Merci papa !

— Merci Aurélie pour le repas, ajouta Nicole.

— C'est normal de donner un coup de main.

Aurélie et Jérôme débarrassèrent la table. Un quart d'heure plus tard, la surprise annoncée arriva. Aurélie apparut un violon à la main, Jérôme avec une batterie réduite à sa simple expression : une caisse claire et deux cymbales pour marquer le rythme.

— Je ne savais pas que tu jouais de la batterie ! s'étonna sa mère.

— C'est le frère d'Aurélie qui m'a appris. Nous jouons ensemble de temps en temps.

Aurélie commença, Jérôme enchaîna. Au bout de quelques morceaux, Aurélie revint avec une guitare. Elle entonna des chansons à texte, comme Henri et Nicole les aimaient. Une demi-heure plus tard, des bruits de pas crisèrent dans la cour, troublant même les artistes.

— Venez-vous asseoir ! proclama Henri, lorsqu'il vit monsieur et madame le Maire. Voici Aurélie, l'amie de Jérôme, notre fils.

Le spectacle reprit aussitôt. Matthieu Côte, Thierry Chazelle, Paul et Robin, Rodrigue, Emma Mory, Véronique Pestel, Pascal Mary firent vibrer l'atmosphère par leurs textes.

— La prochaine chanson est d'Henri Poirauveau, compositeur bien connu à Rouillac.

— Tu as réussi à y mettre de la musique ? fit épaté Henri.

— C'est le frère d'Aurélie qui l'a composée.

— Vous avez du talent, Henri ! remarqua Jean.

— Voulez-vous un verre de rosé de Marcillac ? Je l'ai mis au frigo, il y a une demi-heure uniquement pour le rafraîchir.

— Un bon docteur ne refuse pas cela !

Le bouquet de ce cabernet, pris à la tombée de la nuit, contribua à créer une ambiance toute particulière. À ce moment-là, Aurélie entonna :

*Quand Margot dégrafait son corsage*

*Pour donner la goutte à son chat*

*Tous les gars, tous les gars du village*

*Étaient là et le maire — ajouta Jean — la la la la la la*



Henri comprit, sans être surpris, que le maire avait un certain humour. Pour la seconde fois, il le découvrait, sans son autorité de premier magistrat de la commune ; contrairement à cette réunion du conseil municipal, où Jean avait convoqué un intrus dans le but d'influencer une décision.

— Quelle belle façon d'exercer la médecine ! avoua Jean, après avoir bu une gorgée de cabernet.

— Attention Jean ! tu es avec le Professeur Poiraudéau, objecta Héléne, gênée, mais souriante.

— Vous savez, j'aime l'humour rempli de subtilité, rectifia Henri. N'ayez aucune inquiétude, Héléne. Faites comme chez vous !

La soirée se termina, lorsque Aurélie et Jérôme mirent fin à leur tour de chant. Jean se leva, posa sur le tambour un billet de vingt euros maintenu par une pierre.

— Ce n'est pas la peine. Reprenez votre billet ! protesta Jérôme.

— Ne t'inquiète pas ! Les jeunes ont toujours besoin d'argent, rétorqua Jean avec fermeté.

Jérôme n'osa pas contrarier de nouveau le maire.

— Il ne fallait pas ! ajouta Henri.

— Vous m'avez dit de faire comme chez moi. C'est ce que j'ai fait.

De chaleureux au revoir clôturèrent la soirée. Henri promit de revenir à la Toussaint. Bercés par la chanson française, tous s'endormirent, oubliant même le chant du grillon.

Henri et Nicole aperçurent Aurélie et Jérôme face à leur bol de café et leurs croissants, à l'ombre des tilleuls, lorsqu'ils descendirent les marches du perron.

— Le petit-déjeuner est prêt, lança Jérôme. Venez mes parents chéris, des croissants vous attendent !

— As-tu pris de l'argent ? demanda Nicole.

— Seulement Miss Morgan pour aller à Souillac.

— Tu as bien fait, acquiesça Henri. Qu'en penses-tu ?

— Sympa et amusant. Nous avons acheté de la viande et des tomates pour midi. Cela devrait aller jusqu'à demain.

— Vous êtes formidables tous les deux, reconnut Nicole. Combien te dois-je ?

— Rien, nous avons travaillé tout l'été, même hier soir. Nous sommes riches pour l'instant !

Nicole glissa discrètement un billet dans les affaires de Jérôme. Au milieu de l'après-midi, le jeune duo de Rouillac prit le chemin du retour. Dès lundi matin, ils retrouvèrent leur travail. Nicole et Henri, une fois les valises faites, décidèrent de faire une dernière promenade à pied jusqu'au pont sur la Dordogne. Le lendemain, la maison de Rouillac ferma ses yeux sur la vallée de la Dordogne. Le vrombissement du moteur Ford de la Morgan équivalait, cette fois, à un au revoir.

Henri aimait tout particulièrement les bonnes tables, sinon il préférerait cuisiner lui-même, heureux, quand Nicole participait à ses élucubrations culinaires. Un repas de qualité, dégusté dans une ville méconnue, rendait la promenade indispensable pour une bonne digestion, dans les vieilles rues de celle-ci : une question d'hygiène de vie.

Nicole n'y voyait que des avantages. En appliquant ce principe, ils s'arrêtèrent au relais *de Comodoliac* à Saint-Junien. En guise de digestif, ils visitèrent la vieille ville ; datant du XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, la collégiale abrite le tombeau de Saint-Junien, et quelques fresques. Le soir, revenus dans leur cher appartement, ils mangèrent les restes qui avaient la saveur de Rouillac.

Nicole franchit de nouveau les portes du lycée, lors de rentrée scolaire, avec cette idée que la langue française acquiert toute sa beauté, lorsque les mots résonnent, au-delà des règles grammaticales. Elle aimait apporter à ses élèves ces savoir-faire, difficiles à maîtriser. Henri, chaque année, peaufinait ses cours, et poursuivait ses recherches sur la noblesse sarthoise. Ce soir-là, Henri entama la discussion.

— Si nous achetions quelques œuvres d’art pour décorer Rouillac ?

— J’ai une collègue qui fait partie de l’organisation d’ArtPop. Toi, qui aimes l’art actuel, tu y trouverais ton bonheur.

— Nous pourrions, avant de les mettre à Rouillac, en profiter au Mans.

— Cette initiative me convient, parfaitement !

— La conservation des œuvres artistiques pose parfois quelques problèmes : nous verrons bien. Tu sais, qu’il y a aussi des boutiques, qui vendent de l’art dans la Cité Plantagenêt. Il nous suffira de pousser la porte lorsque nous y passerons, en attendant le festival d’ArtPop.

La première œuvre qu’ils achetèrent, fut une lithographie peinte par un jeune artiste de la vallée du Loir ; il s’agissait d’une maison de vigne entourée d’un vignoble, et de quelques arbres qui lui apportent une certaine profondeur. Henri considérait qu’une œuvre d’art devait être équilibrée par son dessin et sa coloration, ensuite venait l’envie ou non de vivre à côté elle, en décorant son intérieur. Ainsi débuta leur collection, non pas celle d’un couple de milliardaire, mais celle de personnes qui, par leur situation et leur passion, peuvent devenir de petits mécènes.

En ce début de soirée d’octobre, Nicole surgit dans le bureau où travaillait Henri.

— Bonjour ma...

— Tu sais à quoi je pensais ? prétendit Nicole, tout en l’embrassant. J’en ai parlé à Josiane, ma collègue ; tu sais, celle qui fait partie du bureau d’ArtPop.

— Josiane l’artiste ?

— C’est bien elle ! Je lui ai suggéré de créer un club d’acheteurs qui fonctionnerait toute l’année grâce à Internet, pas seulement lors des expos. Josiane a trouvé l’idée géniale !

— Je sais bien, que tu as quelques talents ! murmura Henri, en l’embrassant tendrement.

— Josiane me propose de venir à la prochaine réunion de bureau de l’association. Elle informera son président.

Pendant qu’elle était à la réunion, Henri regarda *La ballade de Narayama*, ce film du réalisateur japonais, Shohei Imamura, malgré son titre à consonance poétique, il évoque un terrible drame humain. Dans l’une des régions montagneuses japonaises, selon

la coutume familiale, un vieillard devait un moment donné effectuer son dernier pèlerinage. Ce film de Imamura montre un fils aîné qui transporte sur son dos sa mère, pour la déposer au pied d'une paroi abrupte afin que sa vie s'achève ainsi. Tout en respectant le désir de sa mère, il montre son profond désarroi comme si message devenait plus d'actualité. Dès que le mot fin apparut, le sens de cette histoire poussa Henri à réfléchir sur le message de ce film ; très conscient de la rigueur de la vie, qu'il connaissait si bien, du moins par la pensée, grâce à ses recherches historiques. Ce questionnement fut brutalement interrompu par le retour joyeux de Nicole.

— Le bureau est d'accord ! Je suis chargé de mettre mon idée en action. Qu'as-tu mon amour ?

Henri résuma, avec tristesse, le film qu'il venait de voir, bien qu'il fût satisfait de la nouvelle responsabilité prise par Nicole.

∴

La Toussaint prit naturellement ses droits, le beau temps annoncé permit à Miss Morgan de faire partie du voyage, qu'Henri manœuvra et surveilla. Rouillac revit pendant quelques jours, son regard sur la vallée sortit de son hibernation, lorsque les volets s'ouvrirent. Henri actionna la chaudière, histoire de la tester, pour dégourdir très légèrement l'atmosphère. Un petit tour dans le jardin montrait que le paysagiste était passé une seconde fois, d'ailleurs la facture était dans la boîte aux lettres. Depuis la fin août, rien n'avait bougé hormis la luminosité, devenu plus douce, les pierres des bâtiments montraient mieux leurs reliefs.

Henri et Nicole étaient invités à dîner chez Jean et Hélène.

— Entrez ! clama Jean, quel bonheur de vous retrouver !

— De même pour nous, confirma Henri.

— Rarement, j'ai rencontré un couple aussi agréable dans ma vie, poursuivit Jean, une fois assis sur le canapé.

— Combien de fois m'a-t-il parlé de vous, depuis votre départ ! enchérit Hélène.

— Nous considérons qu'une maison doit vivre avec ses occupants et son voisinage. Notre rencontre, nous a forcément fait très plaisir, soutint Nicole.

— J'espère bien, connaître d'autres Saints-Soziens, ajouta Henri.

— Je sais que vous avez le contact facile, reconnut Jean, mais vous pouvez compter sur moi, pour vous faire rencontrer les Saints-Soziens. Passons aux choses sérieuses ! déclara-t-il en changeant de ton. Qui veut un apéro ?

Jean servit le breuvage. Hélène apporta des toasts maison.

— À partir de votre travail sur l'histoire de notre cher village, est-il possible de faire une brochure de quelques dizaines de pages ?

— Disons..., une bonne vingtaine de pages en format A4 doit être réalisable à partir des documents que nous disposons, surtout, si nous y ajoutons quelques vues actuelles de Saint-Sozy.

— Parfait ! Je pensais que nous pourrions les relier nous-mêmes, à partir de photocopies, quelques exemplaires pour les vendre à ceux que cela intéresse ; l'objectif est de compléter le dépliant.

— Je peux réaliser cette brochure de manière à ce que vous ayez des pages noires et blanches ; ce qui permettrait de photocopier, celle en noir séparément de celles en couleur. L'ensemble sera pour plus agréable à feuilleter. Je peux faire, où j'habite, des photocopies couleur moins cher qui permettra un prix de vente plus raisonnable.

— Excellente idée ! je vous rembourserai par l'intermédiaire de la mairie. Pouvez-vous me préparer cela, et me dire le coût de la photocopie de manière à envisager son coût ?

— Vous pourrez vendre la brochure autour de sept euros avec un petit bénéfice.

— Seulement ! et vos droits d'auteur, vous ne les oubliez pas, j'espère ?

— Hors de question ! mon cher Jean.

— Merci, merci beaucoup, Henri. Servez-vous du confit d'oie cuit au four par les soins d'Hélène. Je l'ai surveillé du coin de l'œil, précisa Jean, d'un regard circulaire rempli de malice.

— À Rouillac, j'ai commencé à accrocher des œuvres d'art. Nicole fait partie d'une association qui défend les artistes contemporains. Elle a eu l'idée de créer un club d'acheteurs via Internet, qui regroupe tous les exposants, qui peuvent ainsi vendre toute l'année.

— Félicitations ! Nicole, pour votre soutien aux artistes, glissa Jean.

— Je ne vous ai pas bien comprise, pouvez-vous répéter, ce que vous venez de me dire ? répliqua-t-elle, toute surprise.

— Ma chère Nicole ! votre amoureux vient de m'expliquer que vous défendez les artistes à travers ArtPop. Bravo !

— Je suis contente d'œuvrer dans ce sens, j'espère que cela répondra à l'attente des artistes.

— Prenons un verre de ce coteau de Glanes, histoire d'arroser cette bonne nouvelle ! Ce viticulteur me fournit sa meilleure cuvée à bas prix. Il y a une quinzaine d'années, nous passions, par hasard, du côté de Saint-Céré en nous promenant. Tout d'un coup ! Hélène me signala qu'une femme tombait entre des rangs de la vigne. « *C'est un malaise !* » s'écria-t-elle. Je me suis, alors arrêté dans les secondes qui suivirent. Il fallait intervenir rapidement, et j'ai pu le faire ! Nous avons ramené la femme du viticulteur chez elle. Depuis, son mari est reconnaissant, comme si j'avais sauvé sa femme. J'étais là au bon moment, c'est tout ! C'est important d'avoir de la chance dans la vie.

— Vous avez raison, Jean ! soutint Henri.

— Il est plus de onze heures ! souligna Nicole.

— Nous allons vous laisser.

— Déjà ! objecta Jean. Avec vous, le temps change de braquet, et j'en perds mes repères.

Ils retrouvèrent Rouillac, cette nuit de novembre, où le sommeil emporta leur amour jusqu'au matin, où le soleil voilé traversa suffisamment les volets pour réveiller leur sens. L'atmosphère réchauffée garda un fond de fraîcheur qui se dissipa au fil des heures. Le petit-déjeuner dans la cuisine remplaça celui sous les tilleuls.

∴

À son retour au Mans, Henri rédigea une histoire de Saint-Sozy en une trentaine de pages avec ses illustrations, qui fut envoyée par Internet à Monsieur le maire ; celui-ci le félicita le jour même. Jean présenta, trois semaines plus tard, ce projet au conseil municipal, mais la séance fut houleuse.

Le maire leur expliqua que cette brochure serait vendue avec un léger bénéfice ; quelques dizaines d'exemplaires seraient photocopiées à la mairie, les pages en couleur le seraient aussi, mais par l'intermédiaire du Professeur Poiraudéau qui achèterait une carte de photocopie couleur au Mans, afin d'en limiter le coût. Jean Mouchet proposa de la vendre sans marges ; Jean Ronero, le kiné, soutint le projet, en affirmant, qu'il n'en coûterait rien aux contribuables ; Félix Carac était septique, mais fut d'accord ; les sept autres étaient contre, même s'ils étaient favorables au tourisme local, considérant le dépliant suffisant. Le maire insista en expliquant qu'il s'agirait d'une simple avance, dont les bénéfices serviraient à faire les suivants ; bien qu'il se fâchât, ce fut sans effet.

— Puisque c'est comme ça, je la ferai, quand même sur mes propres deniers ! grogna le maire, en cognant le poing sur la table. Vous avez de la chance, que je respecte le vote démocratique ! L'antenne touristique, mise en service au moment de la belle saison, le vendra aux intéressés, ainsi que l'office du tourisme de Souillac, à mon nom, et surtout à celui d'Henri Poiraudéau, son auteur.

Henri photopia une vingtaine d'exemplaires avec le financement de Jean, le défenseur de Saint-Sozy. Début mars, Jean déposa des exemplaires à la mairie, chez Jean Mouchet et à l'office du tourisme de Souillac. Avant la fin mars, ils étaient tous vendus. Il n'y avait pourtant pas de quoi pavoiser ! Le docteur Pirac avait déjà amorcé une victoire sur ceux, qui selon lui, freinaient la démocratie. Avec fierté, il adressa un courriel à Henri, afin d'en commander soixante-dix autres exemplaires, qui exécuta l'ordre.

Pendant ce temps-là, le projet de Nicole produisit ses effets. Les premières commandes arrivèrent par Internet, ce qui ravit les artistes liés à ArtPop. Le président de l'association, professeur aux Beaux-arts, proposa Nicole, comme secrétaire adjointe afin qu'elle puisse atteindre, dans de meilleures conditions, ses objectifs. Nicole remercia vivement le conseil d'administration de sa confiance. À son retour, Henri assis à son bureau travaillait avec ardeur, se retourna instinctivement.

— Te revoilà enfin, mon petit rossignol adoré.

— Je viens d'être élue secrétaire adjointe d'ArtPop pour pouvoir mieux mettre en œuvre mes idées !

— Je suis fier de toi ! murmura-t-il, en l'embrassant tendrement.

∴

Les vacances de Pâques incitèrent Nicole et Henri à prendre la route de Rouillac ; cela n'était pas tout à fait exact, c'était Miss Morgan qui la prenait. Rouillac avait supporté les affres de l'hiver, Henri vérifia chaque recoin. Les volets ouverts

redonnèrent le sourire et le rayonnement à cette maison. L'âme de cette bâtisse reçut dans son entrée, une œuvre multicolore ; dans leur chambre, ce fut la représentation d'un arbre mort, au côté duquel se tenait de profil un nu féminin face à l'horizon ; un autre tableau montrait un homme courant au milieu d'une ville, fuyant, peut-être, la civilisation. Rouillac subissait peu à peu l'humeur de ses occupants. Le terrain avait été entretenu prêt à se soumettre aux regards des plus exigeants.

Jean et Hélène, toujours heureux, de recevoir leurs amis de jour de leur arrivée, ne perdirent pas une journée, cela deviendra une habitude. Henri et Nicole se dirigèrent naturellement vers le bourg, à gauche après de l'église, vers ce *trois-étoiles* du guide Poirauveau, guide confidentiel réservé à un cercle d'amis, triés sur le volet. Henri frappa à la porte, le bruit lui sembla celui d'un œuf en chocolat que l'on le brise.

— Entrez mes amis, ma chère Nicole, votre sourire me surprendra toujours !

— Vous paraissez fatigué !

— J'ai une grippe, heureusement que je l'ai soignée, dès que j'ai senti la chose venir. Nous, médecins, nous devons toujours être disponibles. Si je prends un remplaçant, mes clients ont moins confiance.

— Si vous...

— Pour vous recevoir, je suis en pleine forme ! se défendit Jean.

— Ne vous inquiétez pas, il va bien maintenant, affirma Hélène.

Une fois assis, Henri posa deux bouteilles de Jasnières sur la table du salon.

— Je vous ai apporté de quoi vous redonner des forces. Vous savez, je fais de la médecine, comme je peux.

— Tiens ! tiens ! je ne connais pas ce vin...

— Je l'ai acheté chez un viticulteur de la vallée du Loir.

— Peut-on le boire en apéritif ? suggéra Jean, impatient.

— Comme vous voulez, répliqua Henri.

Hélène revint avec le tire-bouchon et quatre verres à vin blanc.

— Goûtez-le, mon cher Henri.

— Malgré les vibrations subies dans la Morgan, il a conservé son arôme fruité.

— Excellent, j'aime ce goût de terroir ! Qu'en dis-tu Hélène ?

— Très agréable en bouche.

— Pourriez-vous m'en ramener quelques cartons la prochaine fois ? réclama, spontanément, Jean.

— Je vous passerai la pub.

— Notre brochure sur Saint-Sozy fait de nouveaux adeptes, j'ai déjà deux ou trois frondeurs qui regrettent leur vote, lors de notre réunion du conseil municipal. Nous gagnons mon cher, nous gagnons ! répéta Jean, frappant dans ses mains, sans doute à cause du Jasnières.

— Vous avez bien fait d'insister, en le sortant vous-même.

— Reprenons un verre, mes amis ! Ce goût de terroir, et ce léger moelleux rendent ce vin, particulièrement agréable au palais.

— Je suis content que vous soyez du même avis que moi.

— Nous sommes amis, depuis assez longtemps, pour nous tutoyer. Qu'en pensez-vous, Henri ?

— C'est une bonne idée, acquiesça Hélène.

— Je veux bien, confirma Henri. Étant le plus jeune, je vous en laissais l'initiative.

— Je t'aime bien, ajouta Jean, en tapotant l'épaule d'Henri de sa main droite.

— J'aime bien le tutoiement, car il permet de nuancer le langage avec les proches, renchérit Henri.

— Mettons-nous à table, mes amis ! déclama Jean.

Jean était enchanté d'avoir découvert le Jasnières, mais son amour-propre était piqué au vif. Il descendit discrètement à la cave, lorsqu'il remonta, Henri le remarqua.

— Connais-tu le *clos Gamot*, un cahors provenant de la famille Jouffreau de Prayssac ? dévoila Jean, tout heureux de son coup.

— Pas celui-ci !

C'est un pur auxerrois, un cahors rugueux. Nous allons le déguster avec ce rôti de bœuf.

Jean découpa la viande, servit le breuvage avec une délicatesse excessive, démontrant, que lui aussi avait du bon vin. Henri le fit tourner, renifla le bouquet, avant d'en ingurgiter une gorgée.

— Ce vin est absolument divin avec cette viande rouge.

— J'aime partager cet amour des produits du terroir, avec les amis ! poursuivit Jean, satisfait de son coup.

— Nous aussi ! acquiescèrent Hélène et Nicole.

— Nous n'avons jamais parlé de politique ensemble, avança Jean. Dans les petites bourgades, tu sais, on n'affiche pas ses convictions. J'ai été élu, il y a onze ans sur un programme que j'ai fait avec mes colistiers qui montraient notre attachement à l'agriculture, le social, la culture et une gestion saine de la commune ; le tout orchestré en allant de l'avant. Depuis, la difficulté est de convaincre sept conseillers municipaux sur les onze. Il y en a deux ou trois qui parfois peuvent être d'accord avec les quatre de la liste de l'ancien maire, surtout, quand s'il agit de questions qui ne les concernent pas directement, comme le tourisme et la culture, le social. En principe, j'arrive à les influencer. De temps à autre, je me fâche pour affirmer mon pouvoir ! Je vais bientôt préparer la prochaine élection. Je pense, que tu dois être comme moi de bâbord.

— Tu as raison. Le vote est un devoir que j'effectue avec conviction.

— Parfait ! riposta Jean. Ça te plairait d'être un élu ?

— Étant en dehors des partis politiques, l'occasion ne s'est jamais présentée ; et je tiens à bien exercer mon métier, qui me plaît énormément.

Henri et Nicole retrouvèrent avec bonheur Rouillac, le chauffage avait chassé la fraîcheur restante de la fin de l'hiver.

Les effets du copieux repas de la veille firent que le petit-déjeuner se réduisit au café.

— Jean t'a parlé de politique. Pour moi, il a une idée derrière la tête.

— Comment ça !

— Je ne sais pas ! Jean est quelqu'un qui sait faire avancer ses pions.

— Jean est comme beaucoup de gens qui ont des responsabilités.

— Nous le verrons bien...



Ils se dirigèrent, à pied, jusqu'au port de Creysse, qui n'était plus qu'un lieu-dit. Le commerce fluvial sur la Dordogne avait disparu avec l'arrivée du chemin de fer, puis avec celle de l'automobile. Le pont qui relit Saint-Sozy à Méronne remplace le bac qui rejoignait le port de Creysse à la rive de Méronne. À partir de là, un sentier aboutit à un premier panorama sur Saint-Sozy, qui se déploie de tout son long jusqu'à Rouillac, et Méronne sur l'autre berge. Plus loin, Henri et Nicole découvrirent les villages de Montvalent, et en contrebas celui de Vayrac. Après la fontaine de Fagnolle, le sentier devient escarpé, bordé de chênes et de bruyères, cheminant près du gouffre du Limon qui garde ses mystérieuses légendes. Revenus au port de Creysse, ils rejoignirent Saint-Sozy où l'église signale le bourg et ses commerces.

— Que penses-tu de Jean et Hélène ? avança Henri, au cours de la soirée.

— Je me sens bien avec eux. Hier soir, nous avons longuement parlé d'art avec Hélène. Elle comprend difficilement le message transmis par les œuvres contemporaines lorsque leur représentation est abstraite. Je lui ai expliqué qu'il fallait les apprécier pour leur graphisme, dommage si concepteur a voulu en transmettre un. Je l'ai rassurée.

— L'essentiel est d'en ressentir une certaine émotion. Clouzot a filmé en couleur Picasso en train de peindre. Ce documentaire de 1956 permet de mieux comprendre la démarche de ce génie de l'art.

— J'ai oublié de lui en parler.

— Que penses-tu de Jean ?

— Il est accueillant et plein d'humour, vous vous entendez bien tous les deux.

— Je les trouve tous les deux agréables, disons, les atomes crochus sont là ! Nous pouvons dire que nous sommes intégrés à Saint-Sozy, enfin presque...

Henri et Nicole visitèrent la région, tout en entretenant leur maison. Jean et Hélène franchirent, ce soir-là, le portail de Rouillac, muni de leur invitation.

— Tout en dégustant l'apéritif, je vous convie à une projection de diapositives sur la région, ensuite un film numérique vous fera connaître Saint-Sozy.

Henri fit de nombreux commentaires.

— Tes images sont magnifiques ! J'aimerais avoir ton film pour le projeter à la fête du village, demanda Jean.

— Avec plaisir, je vais même rajouter quelques images.

— À chaque fois que tu viens, tu nous apportes une bouffée d'oxygène, mon très cher Henri ! Tu peux être fier de lui ! lança Jean, en s'adressant à Nicole.

— Avec Henri, je ne m'ennuie jamais. Sans lui, je ne serais jamais allée aussi loin dans la réflexion. Hélène, ton mari, lui aussi, est rempli d'une passion naturelle pour la vie, et pour toi.

— Je ne me plains pas de Jean, surtout pas de lui !

Tous mangèrent le soufflet de coquille Saint-Jacques au Jasnières.

— Succulent, mes félicitations, ma chère Nicole ! Bravo pour le vin ! déclara Jean. Je sens que mon médecin va me mettre au régime.

— Il y a de quoi ! ajouta Hélène. Je crains que le médecin, soit plus dur avec moi, qu'avec toi.

— Ne vous inquiétez pas ! tempera Nicole, il reste qu'une salade de fruits de saison.

— Cela sera parfait ! conclut Hélène.

— Cette maison est particulièrement agréable, souligna Jean. Je me sens vraiment bien ici !

— Avec Nicole, nous avons été surpris par son aura. Rouillac a un charme très particulier, sa vue magnifique sur la vallée de la Dordogne, nous apporte la paix intérieure.

— Un jour où vous ne serez pas là, nous squatterons Rouillac ! prétendit Jean, en faisant de grands gestes.

— Nous allons vous prêter une clé. Surtout ne forcez pas la porte !

— Cela nous fera une résidence secondaire sur les hauteurs de mon village, soutint Jean, avec son sourire et ses yeux qui tournent.

Le Jasnières imprégnait l'air, rendant l'ambiance jouissive. Ils se sentaient, tels des aigles planant au-dessus de Rouillac.

— Quelle tristesse ! Il va falloir revenir sur la place du village, à l'ombre de notre clocher ! insinua Jean, sur un ton dramatique.

— Nous vous remercions ! insista Hélène.

— Mon cher Henri, tu permets que je t'embrasse ! Heureusement, que nous revenons à pied. La descente me paraît toujours rythmée au son du tambour. Je vais finir par croire que Rouillac est un lieu magique.

Jean et Hélène ponctuèrent le rythme de leur marche de signes de la main, prolongeant ainsi leur amitié.

Henri observait Nicole qui jardinait, tout en réfléchissant aux deux battants de la porte de la grange, qui s'affaissaient, ce qui risquait d'endommager la fixation des gonds dans l'encadrement en pierre. Henri conclut qu'il devait demander conseil au menuisier du village. Quant à ses élucubrations vis-à-vis de Nicole, il savait comment résoudre cette équation.

— Parmi ce jardin fleuri, tu es ma petite fleur de l'île Bikini. Je viens te cueillir pour fleurir, mon jardin intime.

— Crois-tu que je doive t'obéir, tel un objet, mon amour ?

— Comment pourrais-tu esquiver ma proposition ?

— Tu sais bien, que je ne résiste pas à ton charme !

L'après-midi même, il se rendit chez le menuisier.

— Est-ce vous le parisien qui avait acheté Rouillac ? demanda l'homme.

— Vous savez, je ne suis pas parisien. Je suis du Mans, dans la Sarthe.

— Ah bon ! On parle de vous dans le village. La porte de la grange a été refaite par mon grand-père. Il faut sûrement la refaire. Cela coûte cher, mais ça dure longtemps. Je peux passer la voir.

Henri prit rendez-vous avec le menuisier.

Henri revenait vers Rouillac, lorsqu'une Citroën ZX s'arrêta.

— Salut Henri, tu vas bien ? demanda Jean, la vitre abaissée. J'allais examiner un client.

— Je reviens de chez le menuisier qui m'a reconnu ! La porte de la grange a des faiblesses.

— Peu à peu, les gens t'adopteront. Tu peux lui faire confiance, il travaille fort bien, à des tarifs très corrects. On me pose souvent des questions à ton sujet. Parfois, je donne des renseignements sur toi, pour éviter que se propagent certains commérages.

— Très bien ! Dire la vérité est une excellente chose. Rien n'est pire que la calomnie.

— J'y tiens, parce que tu es un ami. De plus, je défends mon honneur de maire ! Je dois parler à tous mes citoyens, en tant que médecin et maire. Par contre, je choisis mes amis, et c'est avec bonheur que je t'ai rencontré ! Passe à la maison quand tu veux. À la prochaine ! Embrasse ta chère Nicole de ma part !

À travers la lunette arrière, Jean leva son bras droit, saluant ainsi leurs amitiés. Henri fit de même.

À son retour à Rouillac, ses pas frappèrent le sol, tels de petits balais sur les tambours d'une batterie, Nicole en ressentit les vibrations.

— J'ai presque fini de désherber les massifs.

— Bravo, ma chérie ! Le menuisier viendra demain au début d'après-midi. Il pense qu'il faudra refaire la porte.

— Très bien ! J'ai envie d'aller demander quelques conseils pour mes massifs à Hélène.

— En attendant, je vais lire mes courriels.

Après avoir répondu à ses collègues et ses étudiants, un message l'intrigua : « Recherche un certain Henri Poirauveau », dont le contenu indiquait : « Je recherche Henri Poirauveau que j'ai connu en 1970, lors de mon service militaire à Landau en Allemagne. Je suis Alain Soty. Si tu me reconnais, surtout réponds-moi ! ».

— Je me rappelle de toi, comme si c'était hier ! s'écria-t-il.

Il ouvrit la porte de la maison.

— Nicole, Nicole !

— Je t'entends, ne crie pas si fort !

— J'ai retrouvé Alain Soty, que j'ai connu lorsque j'étais au service militaire.

— En effet, tu m'as souvent parlé de lui.

Henri lui envoya cette missive : « C'est bien moi que tu as connu à Landau. Je pense souvent à toi. Te rappelles-tu que je venais de terminer ma maîtrise d'histoire, avant d'être reçu à l'agrégation d'histoire ? Depuis, j'ai fait une thèse de troisième cycle, et je suis devenu Professeur d'université. J'oublie le meilleur, j'ai épousé la charmante Nicole. J'ai un fils. Et toi, qu'as-tu fait avec ta pianiste ? ».

Tout ému, Henri mit un terme à son courriel.

— Tu sais, Nicole, nous avons fait le peloton ensemble et nous avons sympathisé. Je me souviens, c'est moi qui lui avais cousu ses galons de caporal-chef. Combien de fois avons-nous discuté ? Que de souvenirs ! Dommage que nous étions à l'armée ! Il me reste à attendre sa réponse.

— Je suis presque prête. Je me donne un coup de peigne, et j'arrive.

Henri fut sans réponse.

Nicole frappa à la porte. Hélène ouvrit, tout sourire.

— Bonjour Hélène ! lança Nicole. Je viens faire appel à tes connaissances en horticulture. J'espère que nous ne te dérangeons pas.

— Pas du tout ! je viens de terminer des rangements.

Hélène et Nicole discutaient dans le jardin. Henri marchait de long en large, en pensant à son vieil ami, ses souvenirs lui revenaient au point d'absorber son esprit. Il devait avoir changé depuis tout ce temps. Son épaule gauche s'abaissa brusquement, sous le poids de la main de Jean.

Henri, surpris, frissonna.

— Qu'as-tu mon cher ami ? questionna Jean, en l'observant comme un client.

— Rien ! bonjour Jean. J'étais dans mes pensées. Je suis venu avec Nicole qui voulait demander des conseils à Hélène.

— Très bien ! Tu vois, ce qui me manque à Saint-Sozy, ce sont les intellectuels, pourtant j'aime les gens d'ici. Heureusement que vous êtes là ! Qu'avais-tu à l'instant ?

— Avant de venir, j'ai trouvé sur mon ordinateur un message venant d'un copain, que j'ai connu au service militaire, qui me recherchait. Une vieille connaissance ! Cela m'a rappelé de bons moments, je lui ai répondu immédiatement.

— Si c'est cela qui t'émeut, c'est bon signe ! Je te déclare bon pour le service.

— Bonjour Jean ! fit Nicole.

— Je t'avais oublié, ma chère Nicole ! J'en profite pour te faire une bise de plus ! Je rejoins mon cabinet, le devoir m'appelle !

Henri intégra, enfin, le cours de jardinage.

— Je pensais que vous pourriez rester dîner, proposa Hélène.

Henri et Nicole se regardèrent sans rien dire.

— Alors, c'est d'accord ! conclut Hélène. Il faudrait que j'aille à l'épicerie.

— Je veux bien faire le commissionnaire, suggéra Henri, préférant laisser les femmes discuter.

— À la boucherie-charcuterie, tu trouveras une entrée.

Il traversa la place.

— Bonjour Monsieur Poirauveau ! clama le boucher.

— Bonjour, vous connaissez même mon nom ?

— Immanquablement, nous savons que vous avez écrit l'histoire de Saint-Sozy. Nous avons appris beaucoup de choses. Qu'est-ce que je vous sers, Professeur ?

— Quatre quiches lorraines, s'il vous plaît.

Henri en profita pour faire ses propres provisions. Il pensa au pain, puis revint chez Jean et Hélène.

— J'entre sans frapper.

— Tu as raison. Tu as pensé au pain à ce que je vois. Ton mari est charmant ! remarqua-t-elle en regardant Nicole.

— Fais comme chez toi ! indiqua Jean, revenu quelques instants.

— J'exécute les ordres.

— Alors, je te plains ! Vous mangez là ? formidable ! À tout à l'heure.

Jean revint une heure plus tard.

— Tu sais, annonça-t-il en regardant Hélène, madame D. est décédée. Elle n'a pas supporté la mort de son mari. Il me faut un remontant.

— Tu es servi, mon lapin.

— À la vôtre, mes amis ! Une gorgée de porto, tout ira mieux. En plus, les subventions baissent ! Pas facile d'être maire dans ces conditions.

Une heure passa avant que Jean revienne.

— À table mes amis !

— Cela fait presque un an que nous sommes ici ! glissa Henri. J'ai l'impression que le conseil municipal est plutôt de bâbord.

— Grosso modo, j'ai constitué l'équipe que j'ai pu. Aucun de mes colistiers n'appartient à un parti politique. J'ai presque réussi à avoir des gens plutôt de bâbord. Bien que je ne le dise jamais, je suis du Parti de l'Agora. À la campagne, nous sommes élus sur la personnalité des deux ou trois principaux de la liste, le projet vient en second.

— Cela ne me surprend pas ! Appartenir à un parti politique permet d'aller plus loin. Je pense que faire de la politique est une bonne chose, par contre critiquer sans cesse les politiques est néfaste pour la démocratie : construisons tous ensemble notre avenir ! Ne mettons pas tout le monde dans le même sac, et tout ira mieux !

— Ton discours me convient pleinement, mon cher ami !

L'amitié entre les deux hommes se resserrait. Nicole et Hélène s'appréciaient de plus en plus. Tout heureux de leur soirée, Henri et Nicole franchirent le portail de Rouillac.

La réponse d'Alain Soty tomba sur l'écran de l'ordinateur.

*« Quel plaisir de t'avoir retrouvé ! Je suis si heureux qu'aucun de nous n'ait oublié l'autre. D'ailleurs, comment j'aurais pu, ta personnalité marquante ne s'oublie pas ! Je suis toujours envoûté par ma pianiste. J'ai un gars et une fille qui ont rejoint brillamment l'enseignement. Me voici grand-père depuis peu. Il va falloir nous revoir ! Je t'attends cet été à Annecy. »*

— Alain habite toujours à Annecy. Nous allons, enfin nous revoir !

— Je compte sur ton sens de l'organisation.

Henri profita de cette journée pour peaufiner ses cours. Une ombre surgit, celle du menuisier.

— La porte peut tenir encore un peu, mais elle va continuer à s'affaïsser. Le bois a fait son temps. Je vous conseille, sans vous forcer la main, de la refaire. Vous seriez tranquille. Il faut compter...

— Votre prix me convient.

— Elle sera prête au début juillet.

Les volets fermèrent leurs paupières. Nicole et Henri ne reviendront à Rouillac que sous le soleil estival.

En ce début de juillet, les nuages filtraient les rayons solaires, Henri et Nicole ne se souciaient nullement du temps ; peu importait que la capote de Miss Morgan fût fermée ou ouverte, tous allaient vers Rouillac, souriants, sachant que le soleil viendrait. Henri décida de déjeuner à Saint-Yrieix-la-Perche à *L'Auberge du Vieux Moulin* conseillée par Michel, où Henri s'y était arrêté la première fois qu'il était venu à Rouillac.

— C'est charmant ! J'en connais un qui cherche à me séduire.

— Ai-je besoin de cela ?

— Peut-être bien !

Après une entrée maison, un morceau de cochon Cul Noir élevé dans le Limousin fut le bienvenu. Le café fut pris sur la terrasse, le soleil avait, alors percé les nuages. Miss Morgan fut décapotée.

Le moteur Ford monté sous l'étroit capot de la Morgan a une sonorité si particulière, à la fois rauque et rageuse, que cela annonça inévitablement leur arrivée. Le moteur avait à peine cessé de geindre, qu'ils entendirent des bruits bizarres : ils n'osèrent faire la moindre hypothèse. Levant les yeux, ils virent le menuisier et un ouvrier à l'ouvrage ; tels des dompteurs, ils installaient les deux battants de la porte de la grange.

— Veuillez m'excuser ! je suis venu sans vous prévenir, avoua-t-il, comme prit la main dans le sac. La porte tenait de la place dans mon atelier, alors j'ai préféré la monter. J'aime mieux terminer mon travail.

— Ne vous inquiétez pas ! C'est une bonne surprise pour nous.

En se rapprochant l'un de l'autre, ils se serrèrent la main.

— J'aurai fini en fin de journée.

— Prenez votre temps !

Ainsi Rouillac put écarquiller ses grands yeux, aérer l'intérieur de ses poumons. Les diverses affaires furent rangées, le réfrigérateur mis en route. La table et les chaises, sorties de la grange, furent placées sous les tilleuls.

— Voulez-vous boire un coup de cidre ? proféra Henri, comme s'il parlait dans un amphithéâtre.

— Vite fait ! répliqua le patron. — Les deux hommes s'approchèrent. — Merci, Monsieur Poiraud.

À peine les verres étaient-ils avalés, qu'ils repartirent au travail, en relevant leur casquette, comme pour se donner du courage.

— Monsieur Poiraud, pouvez-vous venir voir le résultat ! s'écria l'homme, à la fin de l'après-midi.

Henri se précipita, afin de ne pas le contrarier.

— Vous voyez, les battants s'articulent parfaitement. J'ai fait renforcer les

attaches des gonds dans les montants par le maçon. Vous le paierez à part pour faciliter notre comptabilité.

— Bien entendu !

— Il reste à protéger le bois et les ferrures par un verni ou une peinture.

— Un verni ne serait pas si mal.

— J'en ai parlé au peintre. Si vous le voulez, il viendra cette semaine.

— Vous avez bien fait. Que penses-tu d'un verni ?

— C'est une bonne idée, acquiesça Nicole.

— Vous passerez voir ma femme pour régler la facture, s'il vous plaît.

— Dès demain.

— Merci Monsieur Poirauveau, bonne fin de journée.

Henri et Nicole se dirigèrent vers la maison.

— Ma chérie, il nous reste à rejoindre nos amis. Pour arroser la porte neuve, je prends une bouteille de Jasnières.

Jean était en train de discuter sur le pas de la porte.

— Je vous dis à la prochaine fois... Comment allez-vous, mes amis, par ce soleil qui ferait bronzer un moine ?

— Parfaitement ! je vois que l'été te convient, remarqua Henri en lui serrant la main.

— Tu es toujours aussi belle, Nicole, formula Jean en l'embrassant chaleureusement. Hélène, ils sont arrivés !

— Tu parles assez fort pour que je le sache !

— Je vous laisse quelques instants. J'ai encore deux clients, et je suis à vous, tel le goujon qui frétille dans la Dordogne.

— Entrez ! Depuis plusieurs jours, Jean ne cesse de me parler de vous. Je vous rejoins sur la terrasse. Quel apéro voulez-vous ?

— Une anisette bien arrosée, précisa Henri.

— De même pour moi, ajouta Nicole. Merci pour tes conseils, mes fleurs poussent normalement.

— Il suffit de respecter certaines règles de base, par contre, il faut que la terre et l'orientation leur conviennent.

Jean surprit Henri en lui tapant sur l'épaule, en revenant de son cabinet par le jardin. Henri eut à peine le temps de reprendre son souffle.

— M'as-tu ramené des historiques de Saint-Sozy ?

— Une trentaine, je les ai posés dans l'entrée.

— Quel impatient celui-là ! rétorqua Hélène.

— J'ai effectué des modifications. J'ai joint un collègue de la région qui m'a fourni quelques précisions intéressantes.

— Quel homme celui-là !

— J'ai fait pour le mieux. Merci pour le menuisier, nous sommes contents de la qualité de son travail. Pour l'occasion, j'ai apporté une bouteille de Jasnières.

— Tu sais me faire des surprises, d'un goût très relevé !

— T'arrive-t-il d'aller à la mairie le soir ? s'enquit Henri, une fois assis.

— En dehors des réunions, j’y vais entre sept heures et neuf heures du matin. Ensuite, je débute mes consultations médicales. Je passe parfois au début de l’après-midi, si j’ai un rendez-vous ou d’autres choses à faire. Beaucoup de gens profitent du médecin pour parler au maire. La période touristique nous donne plus de travail, son apport économique est indispensable aux Saints-Soziens.

— Tu as l’avantage d’avoir la mairie à ta porte.

— Je dis toujours à Hélène : *Je vais à l’annexe.*

— Tu es bien organisé.

— Il le faut ! Tu dois l’être aussi, j’en suis sûr !

— C’est un gain de temps formidable.

— As-tu déjà songé à te présenter à une élection ?

— Non, je suis bien trop occupé pour cela !

— Une opportunité pourrait se présenter ?

— Cela est toujours possible, tu sais, où j’habite, il y a assez de postulants.

— Mais toi, tu es quelqu’un !

— N’exagère pas !

— À Saint-Sozy, tu fais partie des notables.

— C’est du passé, cette histoire de notable !

Jean revint avec la bouteille de Jasnières qui était dans le réfrigérateur ; il la montra au bout de son bras, tel un trophée.

— Henri, veux-tu la partager avec nous ?

— C’est toi qui vois.

— C’est tout vu, je suis déjà en manque ! Cette couleur jaune me fait rêver : j’ai l’impression d’être dans les bras d’Hélène, tel un nouveau-né.

— Quel gamin, par moments, celui-là ! s’exclama Hélène.

— C’est gentil ! rétorqua Nicole.

— Braves gens, goûtez ce breuvage venu de la nuit des temps ! proféra Jean.

Henri se mit à chanter :

*Buvons ce breuvage  
pour la longue vie de nos artères,  
pour la joie et la bonne humeur,  
pour nos femmes et nos enfants.  
Faisons du Jasnières la boisson  
du Docteur Pirac,  
celle qui prolonge la vie.  
Vive le Jasnières !*

Tous apprécèrent à la fois les bonnes vertus de ce vin de la vallée du Loir, et l’humour ambiant de ce soir d’été, celui qui marqua ce début du séjour estival de Nicole et Henri.

Ce matin-là, la lumière, traversant des volets, effleurait le lit tel des projecteurs ; le haut de la poitrine de Nicole se dévoila au regard d’Henri, les quelques frémissements intérieurs dus au désir l’aidèrent à ouvrir ses yeux ; Nicole sourit, tout en soulevant ses paupières ; Henri l’embrassa, sa main gauche parcourut le corps dénudé de Nicole,



provoquant cette envie naturelle d'amour. Ensuite, Henri et Nicole prirent le petit-déjeuner à l'ombre des tilleuls.

— Je te le répète, Jean a des intentions électoralistes te concernant !

— Que pourrais-je faire ici, à Saint-Sozy, que je connais à peine ?

— Tu en connais l'histoire : c'est déjà ça ! Les gens te reconnaissent, tu es presque un des leurs.

— Peut-être, mais je reste un étranger par rapport à leur terre.

— Tu verras bien !

La luminosité de ce matin-là, incita Henri à examiner les plantations de Nicole.

— Ma chérie, tu es un véritable maître jardinier. Si tu n'étais pas là, je devrais t'inventer.

— Heureusement, que tu es présent à mes côtés.

— Je pensais que cet après-midi, nous devrions faire un tour à Souillac, d'abord en touriste, avant de nous approvisionner.

— Je te suivrais même en fermant les yeux.

— Tu devras les ouvrir pour admirer les rues de Souillac.

Miss Morgan se gara face à l'église abbatiale de Souillac, elle l'observait avec ses phares mêmes éteints. Une nouvelle fois, Henri la décrivit à haute voix, rien qu'en l'observant les différentes étapes de sa construction, en y ajoutant son savoir.

— Monsieur, êtes-vous un guide ? questionna l'homme en compagnie de sa femme.

— Pas du tout ! je suis de passage.

— Excusez-moi !

— Vous pouvez l'écouter ! insista Nicole. Il est Professeur d'histoire.

Au bout d'une demi-heure, Henri avait épuisé sa science historique.

— Je vous remercie beaucoup. Puis-je vous poser quelques questions ?

— Si je peux vous répondre.

Ce qu'Henri fit avec précision.

— Allons prendre, en guise de remerciement, un rafraîchissement.

— Ce n'est pas obligatoire, comme vous voudrez.

— Je m'appelle Marc Félix. Je suis prof de philo à Clichy. Ma femme enseigne aussi. Nous avons acheté une petite maison à Souillac. Nous ne voulions pas être trop isolés.

— Nous sommes à Saint-Sozy, au lieu-dit de Rouillac.

La conversation dura le temps de finir le contenu des verres.

Ensuite, Marc Félix entra à l'office du tourisme pour prendre quelques dépliants.

— Nous avons fait une remarquable visite de l'abbatiale, bien meilleure que celle de votre guide.

— Avec qui ?

— Le maître de Rouillac, répliqua instinctivement Marc. Il habite à Rouillac, dans le village de Saint-Sozy, et il est Professeur d'histoire à l'université.

— Nous prenons note ! Pourtant, nous essayons de faire ce que nous pouvons pour faire connaître notre ville.

Peu après, que Miss Morgan fut garée dans la grange, le téléphone sonna.

— Bonjour, office de tourisme de Souillac.

— Bonjour, Madame.

— Êtes-vous le maître de Rouillac ?

— Oui, répondit Henri, en souriant.

— Un couple de touristes, nous a signalé qu'il avait apprécié votre visite guidée de l'abbatiale. Vous n'avez pas le droit d'en faire, seul l'office du tourisme de Souillac y est autorisé !

— Pendant que je faisais des commentaires à ma femme, un couple de gens s'est joint à nous, rien de plus. De toute façon, je n'ai fait payer personne.

— Peu importe, j'ai votre nom. Je vais porter plainte !

— Vous ne pourrez rien faire. Je n'ai fait aucune publicité.

— Sachez que vous entendrez parler de moi !

Henri resta interloqué, sans être inquiet.

— Parles-en à Jean ! suggéra Nicole.

Henri appela Hélène.

— Ne t'inquiète pas ! J'en parle à Jean. Quelle bonne femme ! Il te rappellera.

Peu de temps après, Jean téléphona.

— J'ai appelé l'office du tourisme, mais il n'y avait plus personne. J'ai réussi à avoir le maire de Souillac, il prendra, dès demain, les sanctions nécessaires, pour que cela ne se reproduise plus.

Cette plainte aurait sans doute été classée sans suite. Elle a permis à Jean de rendre un service à son ami.

Lendemain matin, le téléphone retentit au moment où Henri se rasait

— Je suis le maire de Souillac, vous êtes bien monsieur Poirauveau ?

— C'est moi-même.

— Bonjour, Professeur. Dès l'ouverture, je me suis rendu à l'office du tourisme pour régler ce problème. La plaignante s'en rappellera, croyez-moi !

— Merci beaucoup, Monsieur le maire.

— Je vous prie de m'excuser pour cet incident. Je vous invite à l'inauguration de l'exposition sur l'histoire de l'abbatiale de Souillac. Venez à dix-huit heures, avec votre épouse, comme cela, nous ferons connaissance.

Après une journée à s'occuper de leur maison, Miss Morgan les emmena avec beaucoup de fierté à Souillac. Un honneur fait à ses maîtres flattait inévitablement son ego. Henri et Nicole commencèrent dès leur arrivée, à parcourir l'exposition.

— Vous êtes peut-être le Professeur Poirauveau ?

— C'est moi-même !

— Je suis le maire de Souillac. Soyez le bienvenu. Désolés pour cette histoire de plainte.

— C'est une affaire classée, ne vous inquiétez pas ! Vous n'y êtes pour rien.

— Je vous remercie pour votre gentillesse.

Le maire présenta l'exposition, passa le relais à celui qui l'avait conçue, qui s'expliqua ses orientations.

— Monsieur Poirauveau, venez ! ordonna le maire... Je vous présente Monsieur Poirauveau, Professeur à l'université du Mans. Nous sommes fiers qu'un grand historien ait choisi d'acheter une résidence secondaire, tout près d'ici. Vous pouvez l'applaudir. Vous êtes tous conviés à un pot de l'amitié. Le maire servit d'abord Henri, car Nicole n'était pas juste à côté de son mari.

— Je vous présente ma femme.

— Je ne savais pas que vous étiez l'épouse du Professeur. Je suis très honoré par votre présence. Veuillez m'excuser, je vais saluer les autres invités.

— Tu as l'art de retourner les situations.

— Pas du tout, il s'agissait d'une injustice.

— Ton charme finit toujours par te porter chance, c'est pour cela que je t'aime ! cria-elle, lui caressant une de ses cuisses pendant qu'il conduisait Miss Morgan.

Henri informa Jean de sa rencontre avec le maire de Souillac. Jean était si heureux, d'avoir été utile à son ami : « *Je suis un grand frère pour toi* » lui déclara-t-il. Henri considérait que l'amitié est une valeur, si importante, qu'il la plaçait très haut sur l'échelle des relations humaines.

Alain Soty les avait informés qu'au début de ses vacances, il viendrait avec sa caravane pour quelques jours à Rouillac, qu'ensuite il verrait. À l'avant-veille de ce 14 juillet, quelques harmonieux coups de klaxon retentirent face aux grilles de Rouillac. Henri accourut pour accueillir ses hôtes. Alain ouvrit la portière, allongea son mètre quatre-vingt, Henri s'avança. Alain avait pris quelques rondeurs, plus de trente ans après, cela n'avait rien d'étonnant !

— Je suis Alain ! s'écria-t-il. C'est moi !

— Je t'ai reconnu !

Ils se donnèrent une accolade.

— C'est bien toi !

— Combien de fois, j'ai pensé à toi !

— Je te présente Françoise.

— Cette fois, je vous vois en chair et en os. J'ai, tant, entendu parler de vous !

— Je te présente Nicole, celle qui veille sur mon cœur.

— Embrassons-nous ! suggéra-t-elle.

— Rentre la voiture dans la cour ! Tu dois avoir soif.

— Surtout d'une boisson bien fraîche ! Malgré la glacière, l'eau se réchauffe...

— Veux-tu une bière ?

— Avec plaisir !

— Vous aussi, Françoise ?

— Je veux bien.

Alain rentra la voiture dans la cour.

— Mettez-vous à l'aise ! Pour simplifier, j'instaure le tutoiement d'office. Pas d'objection, je suppose, mesdames ?

— Après cette journée sur la route, par une telle chaleur, ta bière est la bienvenue. J'ai un coup de pompe, à moins que ce ne soit l'émotion, sans doute les deux.

— Nous avons tout notre temps, ajouta Françoise.

— Que d'années passées, depuis cette sacrée caserne ! Le cadre est agréable ici, et c'est plus poétique.

— Nous avons acheté Rouillac au printemps de l'année dernière, une sorte de coup de cœur. Avant de ranger votre caravane, voulez-vous prendre une douche ?

— Excellente idée !

— Votre chambre est prête, vous y serez mieux.

— Tu nous accueilles comme des amis !

Henri et Nicole firent visiter la maison pour qu'Alain et Françoise se sentent chez eux. La caravane fut rangée dans la grange.

— Nous vous remercions profondément, Françoise risque de vous déranger, car même, pendant les vacances, elle joue du piano électrique.

— Depuis que je te connais, je rêve d'entendre ta femme au piano : tu ne vas pas m'enlever ce bonheur !

Peu avant le dîner, Françoise et Alain étaient assis, paisiblement, à l'ombre des tilleuls. Henri sentit que l'heure était venue de sceller leur amitié.

— Qui veut une anisette bien arrosée d'eau fraîche ou autre chose ? lança-t-il.

Personne ne répondit.

— Ce n'est pas le moment de dormir ! insista-t-il.

— Je prends la même chose que toi, mon chéri.

— De même pour nous, rétorqua Alain

Cette odeur anisée rendait l'instant euphorique. Le plaisir que les hommes éprouvaient par leur retrouvaille, rebondissait sur les deux femmes, qui avaient, de ce fait, envie de mieux se connaître.

— Ces tilleuls nous apportent leur fraîcheur. Me voici, enfin en vacances ! s'écria-t-il. Le travail était devenu insupportable, ces dernières semaines. Grâce à toi, je suis ici !

— De toute façon, tu serais en vacances sans moi, mon cher Alain !

— L'ambiance ne serait pas celle du paradis !

— Vous... tu vois, je retrouve mon Alain, celui que j'aime ! Il faut dire que le tiers du personnel a été licencié. Alain devrait rester, mais peut-être sera-t-il de la prochaine tournée. Le PDG, de ses bureaux de La Défense, a souligné : « *Nous devons donner toujours plus à nos actionnaires, toujours plus !* ». En deux ans, son salaire a été augmenté de 30 %, c'est un scandale ! Tout pour une minorité, le moins possible pour les autres ! Heureusement, Alain fait partie des cadres. Moi, je suis heureuse avec mes cours de piano au conservatoire, et avec ceux que je fais à la maison. Veuillez m'excuser pour ce coup de gueule !

Des larmes coulèrent sur son joli visage.

— Pardon, je ne sais pas me tenir !

— Ce..., commença Henri.

— J'ai une femme très émotive.

— Ce n'est rien ! Tu sais, nous aimons les artistes. Elle a raison de donner libre cours à son émotion. Nous devons comprendre, que la lutte des classes devient nécessaire, mais, il faudrait qu'elle soit mondiale !

— Tu veux faire la révolution ! s'étonna Alain.

— Non, seulement rétablir une relative justice. Tu es des nôtres, Françoise !

— Nous sommes bien tombés avec vous. Je vais pouvoir véritablement me détendre, souligna Alain.

— Oublie ton travail pour l'instant !

— Françoise est en train de créer un orchestre avec des collègues du conservatoire, un pianiste, un batteur, un guitariste, un contrebassiste et une amie au chant.

— J'aimerais assister à la première, avoua Nicole, en applaudissant.

— Il y aura de la chanson française, précisa Françoise.

— Tu as de la chance d'avoir une telle femme ! affirma Henri.

— C'est un vrai bonheur ! Tu te rappelles, au service militaire, quand je te parlais de ma détresse, et surtout de celle de Françoise, qui était restée dans les mêmes murs. Moi, j'avais changé d'endroit. Les murs de la caserne ne pouvaient me rappeler mon petit ange bleu.

— Je ne l'ai jamais oublié ! Mes chers enfants, il va falloir penser au dîner !

— Excellente idée ! répondirent-ils tous en chœur.

Tous se mirent à préparer le repas du soir. Henri s'occupa de la salade de légumes à la bolognaise.

— Plus de trente ans après, je comprends, pourquoi je t'estimais. Pour assimiler toutes les subtilités de ta pensée : il faut voguer sur les vagues, retenir son souffle, tout en cogitant ; sinon une partie des choses t'échappe.

— Tu peux le dire ! confirma Nicole. C'est, comme cela, du matin jusqu'au soir. Parfois, avec Henri, j'ai l'impression d'être dans un autre monde ; Henri est un rêveur, toujours capable d'être réaliste. J'apprécie, mon bonheur d'être avec lui, en tant que femme.

— Nous sommes chanceuses toutes les deux, reconnut Françoise. Le plus mauvais moment que j'ai passé avec Alain, c'est lorsqu'il était à la caserne. Retrouver les lieux, son odeur, sans qu'il revienne pendant des semaines : une horreur, quand on a envie, qu'il vous prenne dans ses bras. Quand il revient, tu voudrais récupérer ce manque d'affection, mais tu sais, que rien ne se récupère. Le lâcher est une déchirure de plus. Heureusement que tu sais qu'il t'aime, qu'il voudrait que le commandant lui dise : « *Caporal Soty, rejoignez votre domicile, sinon je vous envoie au trou !* ».

— J'ai connu Henri après son service militaire. Avec une amie, nous allons par hasard chez Michel, l'ami d'Henri, qui fêtait son anniversaire. Henri était debout en train de discuter, lorsqu'il m'aperçut, il me regarda au point de me suivre jusqu'au moment où mes yeux se fixèrent dans les siens, j'étais, comme lui, paralysée par l'émotion ; il s'approcha, osa me dire bonjour et me tendre un verre.

— J'avais l'impression d'être piloté du ciel par un satellite, poursuivit Henri. Je ne l'ai plus quittée de la soirée. Pendant trois jours, j'ai pensé à Nicole au point d'oublier de manger. Comment j'allais faire pour la revoir !

— Grâce à mon amie, Michel me donna son adresse et son numéro de téléphone. J'étais tellement impatiente que je me suis retrouvée devant sa porte, je n'osais pas sonner. J'ai fermé les yeux au point de basculer en l'avant, et ma tête cogna contre la porte. Henri ouvrit si vite, que je tombais dans ses bras. Depuis, nous ne nous sommes plus quittés.

— Une promenade nous fera digérer, proposa Henri, peut-être pour couper court à ses souvenirs.

La tombée de la nuit approchait, chacun profitait de ce moment de détente, sans dire un mot ou presque ; Henri fut le plus bavard.

Henri arrivait avec Miss Morgan, du marché de Souillac, au moment où Alain et Françoise apparurent sur le perron.

— Avez-vous pris le petit-déjeuner ?

— Non justement, nous nous excusons d'être aussi en retard !

— Cela tombe bien, je vous ai même apporté des croissants, en pensant que vous vous réveillerez tardivement.

— Toi, alors ! tu nous surprendras toujours.

Après le déjeuner, Henri suggéra une visite de Gourdon, capitale de la Bouriane, calée entre le Quercy et le Périgord. Alain et Françoise avaient envie de se reposer, mais Henri démontra que l'occupation de l'esprit, était infiniment meilleure que l'inaction. Miss Morgan eut l'honneur d'être de service.

— L'air t'empêche de t'endormir. Son agrément par cette chaleur est indéniable, reconnut Alain.

— À condition de rouler raisonnablement, sinon l'air agresse tes oreilles. Je m'ensers essentiellement l'été. Le restant de l'année, j'ai une Vel Satis.

Ils rejoignirent Payrac, avant qu'apparût Gourdon, sur sa butte rocheuse, rognée de son château. Henri effectua le tour du boulevard circulaire, remplaçant les anciens remparts de la ville. Miss Morgan s'arrêta au pied de l'église de l'ancien couvent des Cordeliers, où ils rentrèrent, tout naturellement, puisque les portes étaient ouvertes. Une exposition de peinture ornait son intérieur avec de vastes toiles qui remplaçaient le mobilier inexistant, quelques-unes de dimensions plus raisonnables pourraient s'accrocher chez soi. Ensuite, ils franchirent la porte fortifiée du Majou qui s'ouvre sur une rue bordée de vieilles et ravissantes maisons aboutissant à l'Hôtel de ville, installé dans l'ex-consulat du XII<sup>e</sup> siècle, agrandi au XVII<sup>e</sup>. L'église Saint-Pierre apparut, forte de ses deux tours reliées par une rangée de mâchicoulis, encadrant une grande rosace. Henri lut le guide et ajouta ses commentaires, rendant ainsi la place vivante, selon l'imagination de chacun, celle qui remplaça le château. Ils parcoururent de nombreuses autres rues et ruelles de l'ancienne ville.

— Voici un sympathique bistrot, je vous offre un rafraîchissement ! proféra Alain, avec un certain humour.

— Comment ça ? articula Henri.

— C'est un ordre ! précisa-t-il, en souriant.

Une table et ses quatre chaises étaient toutes prêtes à accueillir ses hôtes. Les premières gorgées ravivèrent leurs esprits.

- Je ne regrette pas cette visite ! conclut Alain.
- Moi, non plus ! ajouta Françoise.
- Avec Henri, personne ne s’ennuie, glissa Nicole.
- Je vais être obligé de trouver d’autres sorties.
- En attendant, je vais chercher de la viande et du pain à côté, poursuivit Nicole.

Après nous irons au supermarché.

Miss Morgan revint le coffre plein, avec ses quatre passagers.

De retour de Gourdon, aucune bière fraîche ne put éteindre la soif d’Henri, sauf de l’eau bien fraîche. Après le dîner, la table était à peine rangée, que le mouvement de l’air, semblait contenir un message, encore illisible.

- J’espère que tu n’as rien prévu ce soir ! lança Alain.
- Va savoir ! répliqua Henri.
- Il y a une surprise !
- Une bonne, sinon rien !
- C’est une évidence.
- En attendant, je vais lire mes courriels.
- Puis-je regarder les miens ?

Pendant ce temps-là, avec la complicité de Nicole, Françoise préparait, à proximité des tilleuls, son piano électrique. Vingt minutes plus tard, lorsque Henri s’approcha de la porte arrière de la maison, Alain s’exclama en le remerciant de la journée. Françoise commença à jouer. Henri arriva dans la cour, au son de la Marseillaise.

— Je vous présente Françoise Soty, lança Alain, grande pianiste de renommée mondiale. Veuillez l’acclamer... Plus fort que cela !

Henri, même surpris, savait cacher son émotion, non pas qu’il voulût ne pas être dominé, mais il aimait s’amuser, lui, qui attendait cet instant depuis plus de trente ans ; vous imaginez avec quelle ferveur, il savoura ce concert. Un vent léger et frais caressait les notes de musique, les transportant à la manière d’un phylactère, je ne sais où...

— Je vais jouer les morceaux prévus avec mon groupe, sans mes amis.

— Nous avons l’essentiel, celle que nous connaissons depuis plus de trente ans, déclama Henri. Nous t’écoutons !

Au bout d’une demi-heure, Henri se leva, se plaça à côté du piano, improvisa en chantant.

*Ses yeux bleus flirtent avec le vent.*

*Son corps vacille dans la pénombre.*

*Sa robe virevolte.*

*Son âme diffuse l’amour.*

*Rien ne dit qu’elle demande quelque chose,  
rien...*

*Que demanderait-elle ?*

*Celui qu’elle aime est près d’elle,*

*prêt à la faire valser*

*sur la musique du vent.*

*Elle ne demande rien de plus,*

*Rien de plus.  
L'amour est en elle.  
L'amour est en lui.  
L'amour est en eux.  
Ils sont l'amour,  
Rien que l'amour,  
rien de plus !*

Henri se tut, le piano aussi. Des applaudissements surgirent sur le côté de la maison ; Henri se ressaisit, leva les yeux et s'écria :

— Venez, venez mes amis !

— Je te fais la bise, énonça Jean.

— Je vous présente mes amis, Alain que j'ai connu à l'armée, sa femme Françoise : notre pianiste de talent ; Jean, médecin et maire de Saint-Sozy, et Hélène. Asseyez-vous !

— Nous ne voulions pas vous déranger. Nous étions juste de passage.

— Vous ne nous gênez pas, réfuta Françoise. Je suis habituée à jouer en public. Je suis très heureuse de faire votre connaissance.

Les notes virevoltaient, les rafraîchissements circulaient, la joie régnait entre les tilleuls ; la nuit était tombée et le faisceau lumineux de la lune éclairait la scène.

— Mes amis, j'ai le regret d'arrêter.

Les applaudissements et les bavardages prolongèrent la musique.

— Embrassons à la pianiste ! lança Jean.

Le piano était à peine rangé, qu'un orage pointa le bout de son nez, mettant définitivement fin à la soirée.

— Je te raccompagne, Jean.

— Nous venons de Souillac. La voiture est garée près du portail.

— Au revoir, les amis. Revenez quand vous voulez !

— Mon cher Henri, nous allons nous coucher. Merci pour cette excellente journée.

— Faites de beaux rêves !

Après son petit-déjeuner, Henri relut les épreuves d'un article. Les crissements de pas, qu'il entendit, n'étaient pas ceux de Nicole.

— Vous avez bien dormi ? lança-t-il, sans lever la tête.

— Formidablement bien ! répliqua Alain. Je te dérange ?

— Pas du tout ! Je vous apporte le petit-déjeuner.

— Pas la peine, j'y vais ! soutint Françoise.

— Tu trouveras Nicole à la cuisine, précisa Henri.

— Hier, j'ai complètement oublié mes soucis, révéla Alain. Françoise est satisfaite de la soirée.

— Nous aussi. Tu sais, Françoise — elle revenait avec le petit-déjeuner — tu peux jouer quand tu veux.

— Merci beaucoup, c'était formidable hier. J'ai retrouvé, mon Alain, détendu.

— Tu es un bon thérapeute.



— Ne dis pas cela à Jean ! Il enverrait ses malades. Cet après-midi, nous allons nous promener à pied. Faites, ce que vous voudrez...

— J'en profiterais pour jouer du piano.

— Nous sommes reçus comme des rois. Je ne peux que m'incliner, reconnut Alain.

— Ce midi, je prévois des saucisses grillées au barbecue, s'écria Nicole, en approchant.

— Je m'occupe du barbecue, ajouta Alain. Il faut que je me rende utile.

— Alors, je m'occupe du Jasnières.

— Que veux-tu dire ?

— C'est un vin blanc de la vallée du Loir.

Il se rappelait que son grand-père faisait cuire des crépinettes sur des serments de vigne, accompagnait d'un coteau du Layon maison, qui lui faisait légèrement tourner la tête lorsqu'il était enfant. Henri proposa ce jour-là, un Jasnières, le meilleur qui soit. Alain l'apprécia tout particulièrement. Françoise parla même de dopage.

Alain et Françoise apprécièrent le charme des habitants de Rouillac, mais il ne souhaitait pas les déranger plus longtemps.

— Si tu te plais ici, reste ! insista Henri. Du moment que j'arrive à faire ce que j'ai prévu, il n'y a pas de problème. Je suis si content de te revoir. Prends ton temps ! Tu peux faire des ballades avec Françoise. De toute façon, tu ne nous gênes pas.

— Dans ces conditions, nous voulons bien rester quelques jours de plus. La prochaine fois, nous payerons la mangeaille !

— Tu sais, nous n'avons pas de problèmes d'argent. Ne t'inquiète pas ! Garde ton argent.

Henri eut envie d'ajouter : « *au cas où tu perdrais ton travail...* ».

— Tu crois que nous ne dérangeons pas Nicole ?

— Pas du tout, si tu restes longtemps, c'est nous qui partirons avant, tout simplement.

— Si tu insistes, je signe pour quelques jours de plus. Je suis déjà en pleine forme, bien que j'aie encore un peu de sommeil à récupérer.

— Je profite que tu sois là, pour te garder. Tu n'es pas séquestré. Tu es libre !

— Merci Henri, j'avais besoin de cette coupure, acquiesça-il en le congratulant.

Henri conclut qu'une véritable amitié perdurait, même si par expérience, il en doutait.

La lumière, une fois les battants de la porte de la grange grands ouverts, éclairait les touches du piano, afin que Françoise puisse les caresser selon sa volonté, Miss Morgan était ravie de bronzer en musique. Alain jouissait de sa femme lorsqu'il levait les yeux de ses lectures ; rien que son doigté sur les touches du piano l'émouvait. Sous les tilleuls, ce fond musical agrémentait la lecture d'Henri et de Nicole, bien qu'il fût en sourdine. Malgré ses volets presque fermés, la maison profitait de la virtuosité de Françoise.

— Tu travailles comme une forcenée ! remarqua Henri.

— Quand je peux, je joue quatre à cinq heures par jour.

— As-tu soif ? questionna Nicole.

— Je vais me servir.

En cette fin d'après-midi, tous lisaient sous les tilleuls, Françoise rompit le silence.

— Mes amis ! J'ai soudainement une idée une peu folle : la grange pourrait être aménagée en théâtre : une scène et des gradins, une centaine de chaises. Tu pourrais faire venir des groupes de théâtre ou des petits orchestres.

— Un théâtre de marionnettes ! enchérit Henri. C'est un fait ! Mais, où trouverait-on le financement pour payer les spectacles, car rien ne dit que les frais couvriraient les dépenses. Nous pourrions créer une association, ce sera les Baladins de Rouillac.

— Excellent ! dirent les femmes en chœur.

— Ce n'est qu'un rêve, bien plaisant, rien de plus ! enchérit Henri.

— Parles-en à Jean, suggéra Nicole. Je pourrais faire des expositions d'artistes. La conversation en resta là.

Henri proposa, après le dîner, de rendre visite à Jean et Hélène. Au cours de la promenade les emmenant au bourg, chacun échafaudait un projet. Jean arrosait les fleurs sur le devant de sa maison.

— Quel bon vent vous amène ? s'étonna-t-il.

— Je crains que tu nous mettes dehors, rectifia Henri.

— Oh, ça, jamais !

La fraîcheur nocturne s'installait, revigorant nos amis. Henri expliqua leur projet.

— Ça, c'est génial ! Puisque, tu es d'accord pour prêter ta grange, il reste à régler le problème de financement des spectacles. La mairie de Saint-Sozy n'en a pas les moyens, sauf quand cela ne coûte rien. De toute façon, il faudra se limiter à quelques spectacles en juillet et août, trois ou quatre environ.

— Bien entendu ! s'exclama Françoise. Je vous prie de bien vouloir m'excuser, cela ne me concerne pas.

— Mais si ! répliqua Jean. L'initiateur a toujours son mot à dire dans une démocratie. Je vais me renseigner sur le coût de cette opération. Je peux demander une subvention au Conseil Général et à la Région.

La discussion changea de cap.

Le maire de Souillac invita Henri à une visite de la ville faite par un spécialiste de l'art architectural Périgourdin. Henri et ses amis en furent ravis. Alain offrit un rafraîchissement, Henri préféra déguster une glace remplissant allègrement une petite assiette ovale.

Quelques jours s'écoulèrent, avant que Monsieur le maire convoquât les futurs Baladins de Rouillac.

— Cent places à dix euros couvriraient les frais occasionnés par l'achat d'un spectacle monté par une petite compagnie, proféra Jean.

— Quel remède proposes-tu en cas de déficit ?

— Un bar organisé par le comité des fêtes rapporterait quelques dizaines euros, ce qui impliquerait les habitants. Sans le bénévolat, nous ne pourrions pas organiser de telles choses. Henri et Nicole pourraient s'occuper des places. Si vous êtes d'accord, je lance une demande de subvention, il faudrait créer une association. Venez tous à la réunion du conseil municipal à la fin de la semaine. Il nous faut un avis favorable, sinon nous serons coincés. Veuillez m'excuser de vous recevoir de manière aussi informelle, j'ai mes clients qui m'attendent. Merci beaucoup les amis !

— Qu'on le veuille ou non, nous sommes obligés de rester, conclut Alain. Cela me convient pleinement !

— J'aimerais être là, lors de la première à Rouillac, mais malheureusement ; c'est trop loin de chez nous ! reconnut Françoise.

— En tout cas, vous serez les bienvenus !

Henri étudia le dossier concernant la création d'une association, que Jean lui avait fourni le matin même. Il fallait trouver au minimum un président, un secrétaire et un trésorier. Alain et Françoise arrivèrent à point nommé.

— Je déclare ouverte la première réunion ayant pour objet la création de l'association des Baladins de Rouillac. Je fais office de secrétaire de séance. Qui se présente comme président ?

Personne ne réagit dans un premier temps.

— Ce ne peut être que l'un de vous deux, les propriétaires des lieux, déclara Françoise. Nous habitons beaucoup trop loin.

— Toi, ma chérie, suggéra Henri.

— Pourquoi pas toi ?

— Tu me dis toujours, que tu as envie de faire du bénévolat. D'ailleurs, tu as eu une promotion à ArtPop. Je veux bien en être le vice-président.

— D'accord dans ce cas.

— À l'unanimité, la présidente et le vice-président sont élus !

— Lequel de vous deux voudrait-il être le secrétaire ? L'autre sera le trésorier. Pas de chichis, c'est pour la forme ! Dans les faits, nous vous tiendrons au courant.

— Françoise sera la secrétaire, moi le trésorier.

— Je déclare la naissance, à Saint-Sozy, de l'association des Baladins de Rouillac. Je termine les écritures, ensuite le champagne, vous serai gracieusement offert par le maître des lieux.

Lors de la réunion du conseil municipal, chacun y vit son intérêt personnel : Félix Carac proposa de vendre son foie gras, Jean Mouchet fournirait les boissons au comité des fêtes. Pour une fois, le campagnard, surnommé ainsi, car il s'opposait à toute initiative culturelle.

— Pour une fois, ajouta-t-il, j'ai envie d'aller au spectacle, et puis le Professeur c'est quelqu'un !

Jean fit un grand sourire.

— La commune de Saint-Sozy apportera sa contribution financière pour montrer notre esprit initiative. Qui est pour ?

Le maire compta les mains levées : 7 voix pour, 2 contre et 2 abstentions.

Une demande de subventions allait être faite au conseil général du Lot, et une autre à la région du Midi-Pyrénées. Jean joignit au téléphone tous ses amis politiques qui étaient prêts à l'aider. Les Baladins de Rouillac allaient-ils réussir ? Les choses prenaient un bon départ.

Alain et Françoise décidèrent d'aller à Arcachon pour une dizaine de jours, afin de parfaire leur forme. Alain savait, ce qu'il devait à son ami Henri. Françoise joua du piano sous l'auvent de la caravane, le casque sur la tête. Le charme de la grange de Rouillac était rompu. Miss Morgan regretta le doigté de Françoise sur son piano. Personne n'avait pensé à lui demander son avis.

Chaque jour, Henri lisait ses messages sur internet, parmi lesquels ceux de ses étudiants qui lui posaient des questions sur leurs travaux de recherche ; Henri n'avait pas toujours de réponse, il se contentait de les orienter. Le mois d'août allait être consacré à des travaux plus personnels, s'en oublier la promenade à pied et le tourisme régional.

Miss Morgan les emmena, cet après-midi-là, jusqu'au centre de Souillac. Henri aperçut dans une vitrine, ce vin de Cahors, le Clos Gamot qu'ils avaient dégusté chez Jean, et même du château Cayrou de la famille Jouffreau à Prayssac. Henri pensa à offrir, le soir même, une bouteille à Jean. Il avait l'impression qu'il fêterait quelque chose, mais quoi ?

À leur retour, Henri lut quelques dossiers de ses étudiants.

— Je suis prêt, ma chérie ! lança Henri.

Aucune réponse ne fit vibrer son oreille interne. Personne n'était dehors, Nicole s'habillait dans la chambre. Henri, très surpris, la vit dans une jolie robe sobre et élégante, inconnue à ses yeux.

— Qui veux-tu séduire ?

— Personne, à part toi !

Spontanément, il l'embrassa.

C'est après *l'hôtel Grangier*, presque en face de l'église, qu'ils bifurquèrent vers la place de Saint-Sozy pour atteindre la porte de Monsieur le maire. Elle s'ouvrit tout naturellement, montrant le sourire d'Hélène. Henri posa la bouteille de château Cayrou sur la table de la cuisine. À peine avaient-ils commencé à prendre l'apéritif, que Jean arriva, l'odeur de l'anisette avait dû effleurer ses marines ; Jean les salua chaleureusement, revint quelques minutes plus tard, en short.

— Voilà le vacancier ! remarqua Henri.

— J'ai décidé de ne plus mettre de cravate. Elle me gêne, retombe sur les clients. Ce bout de tissu n'est qu'un symbole, idiot et sans intérêt !

— Tu as raison, moi, j'en mets rarement.

— Par contre, nos femmes sont vraiment belles dans leurs jolies robes ! Nous sommes gâtés, mon cher Henri. La robe a l'avantage d'être une tenue plus aérée. J'ai œuvré pour notre cause. Nous devrions avoir quelques subventions pour notre théâtre, mais attendons le vote des budgets ! Comment vont nos gens d'Annecy ?

— Bien, répliqua Nicole. Ils sont partis précipitamment, peut-être avaient-ils l'impression de nous gêner ? Nous ne savons pas.

— En tout cas, ils nous ont laissé un souvenir indélébile !

Juste avant le fromage, Jean flatta Henri.

— Depuis que tu es là, tu as écrit l'histoire de Saint-Sozy, tu te fais même remarquer à Souillac ; voilà maintenant, que tu veux créer un théâtre ! Tout ceci en une année ! Tu es le meilleur de nos concitoyens vivant ici ! L'année prochaine, il y aura les élections municipales, je me représente pour la dernière fois, et j'ai besoin d'un coéquipier, qui développe le tourisme et la culture dans ce village de la France profonde ; imagine-toi, je l'ai trouvé ! c'est toi, mon grand ami !

— Moi ! j’habite ici, que trois mois par an ! Ma tâche universitaire m’accapare beaucoup trop ! Les gens ne voteront pas pour un étranger à leur bourgade.

— Au début, ils se méfiaient de toi : mais aujourd’hui, ils sont fiers de toi. Un Professeur d’Université, qui a choisi leur village et s’intéresse à eux, cela ne se voit pas tous les jours ! Comprends-tu cela ! Les Saints-Soziens ont un profond respect pour toi. Tu deviendras plus important que moi. Je t’offre, en plus de mon amitié, de devenir mon colistier lors de la prochaine municipale. Comment pourrais-tu t’arrêter en si bon chemin ? Ensemble nous ferons de Saint-Sozy un village, dont on parle ! Avec toi, nous pouvons essayer !

— Toute personne, qui y mettrait de la bonne volonté, ferait les mêmes choses que moi. Je ne vois pas comment, je pourrais concilier mon travail et une fonction politique, ici : Il faut être là chaque jour.

— Ce qui compte, c’est ton influence ! Aujourd’hui, les moyens de communication sont tels que tu es là, malgré tout !

— Je serais donc, virtuellement, présent neuf mois par an.

— Exactement ! Moi, je serais là pour transmettre tes courriels aux habitants. Je te promets que je les afficherais à la mairie.

— Tu trouves cela convenable ?

— Pour un homme, aussi exceptionnel que toi, c’est évident ; notre village a besoin de toi, pour devenir influent. Réfléchis ! je te laisse jusqu’à la fête du 15 août, soit sept jours. Je te présenterais plus officiellement, sans divulguer nos intentions. Régulièrement, tu nous apportes du soleil : comment veux-tu que l’on se passe de toi !

— Je vais en discuter avec Nicole.

— Pour fêter notre nouvelle alliance, ouvrons ta bouteille du château Cayrou !

— Nous avons apprécié, ce vin, que nous avons acheté à Souillac, j’ai donc pensé en apporter une.

Jean examina l’étiquette.

— Mais, c’est du vin de Jouffreau, comme le Clos Gamot que je t’ai fait goûter ! Alors, tu m’en ramèneras quatre cartons de Cayrou et un Clos Gamot. Je te paierai à la livraison.

— Comme tu veux.

— Finissons cette bouteille avec le fromage !

— Messieurs, c’est à nous de parler ! prétendit Hélène.

— Ce n’est pas un droit, mais un devoir, mesdames ! confirma Jean.

— Je me demandais, s’il existait une salle pour organiser des expositions ?

— Nous pouvons le faire dans la salle du conseil municipal. Quelle est ton intention, ma très chère Nicole ?

— Je pensais qu’il serait intéressant de faire une exposition en juillet/août avec des artistes connus au sein de notre association ArtPop du Mans.

— Excellente suggestion ! nous en avons eu l’idée, mais personne ne l’a menée à son terme. Henri, tu as la femme qu’il faut pour être...

— Je ne l’ai pas épousée pour cela ! rétorqua Henri.

— Je sais bien !

— Heureusement ! ajouta Hélène.

Sur le chemin du retour, Henri et Nicole commentèrent la soirée.

- Je te l’avais dit que Jean avait une idée derrière la tête.
- Je n’ai jamais dit le contraire !
- Je pourrais t’aider. Il faut accepter cette proposition.
- Je vais y réfléchir.

Le surlendemain, pour atteindre Prayssac, Miss Morgan rejoignit Gourdon, se dirigea ensuite vers Salvac ; puis bifurqua vers Marminiac où l’on voit, au détour d’un virage, une église romane dans un décor de carte postale ; avant d’arriver à Cazals, où sur un promontoire s’élève une ancienne bastide entourée de ruelles escarpées, aboutissant à l’emplacement d’un château où subsistent une tour du XII<sup>e</sup> siècle et quelques restes de remparts. Trois kilomètres plus loin, Montcléra se caractérise par son château médiéval, constitué d’un bâtiment rectangulaire, encadré de deux tours reliées par un passage en arcades, à l’arrière une tour ainsi que des pans de remparts s’y ajoutent. Plus au sud, Frayssinet-le-Gélat garde son église et les restes de son château.

L’intérêt de Goujounac était son hostellerie, où Nicole et Henri conclurent que sa réputation était à la hauteur des bavardages de salon. Il restait à rejoindre Prayssac, située au milieu du vignoble de Cahors et des méandres du Lot. Ce fut, sans difficulté, qu’ils trouvèrent la maison Jouffreau. La chaleur ambiante, de cet après-midi-là, ne convenait pas pour déguster les charmes du Château Cayrou, et encore moins de celui du Clos Gamot issu de vieille vigne. Depuis ce temps-là, ces excellents Cahors rejoignirent le Jasnières dans la cave d’Henri et dans celle de Jean. Ensuite, Miss Morgan rejoignit Catus pour retrouver la nationale 20. Le dîner fut léger, histoire d’équilibrer les calories.

Henri méditait sur la proposition de Jean, ses pensées allaient et venaient, tels le flux et le reflux de la mer : son métier d’enseignant, et la présence de Nicole lui suffisaient. Que devait-il faire ? Se sacrifier, cela serait stupide, pour quelqu’un qui connaissait le bonheur à chaque instant, ou presque ; il savait qu’une certaine discipline lui était indispensable pour réussir : Henri l’acceptait, car elle était l’élément indispensable à son bonheur.

— Qu’as-tu mon chéri ?

— Rien de particulier, ça m’ennuie de répondre, non à Jean. Pour un historien, mettre un pied dans la vie politique est une expérience enrichissante, mais je ne voudrais surtout pas t’oublier, mon amour !

— Je t’aiderai, comme ça, nous serons ensemble d’une manière ou d’une autre.

— Demain, je donnerai ma réponse à Jean.

Henri et Nicole prirent le petit-déjeuner dans la cuisine, car il pleuvait.

— J’accepte, puisque tu es d’accord, mon ange.

— Tu verras, tu seras élu ! Vive le futur conseiller municipal de Saint-Sozy !

Henri se servit une dose de café, c’était sa façon de sabrer le champagne, à cette heure matinale. Il informa Hélène de sa décision. Jean le rappela quelques minutes plus tard.

— Je suis fier de toi ! Je savais, que tu allais dire oui ! Tu as raison, dans la vie, il faut savoir réfléchir. Avec un minimum d'efforts, tu seras efficace. Saint-Sozy n'a que 500 habitants. Quand allons-nous fêter ta décision ?

— Le 15 août, avec tous les concitoyens.

— Tu penses déjà, aux autres !

Le jour de L'Assomption, Henri et Nicole firent le tour des stands, interrogeant chacun des participants. L'habituelle Harmonie Municipale de Souillac envahit le vaste espace fauché, de sa musique percutante, donnant envie de marcher. Pour le défilé des voitures anciennes, ils rejoignirent Jean et Hélène pour monter dans une torpédo de 1929, une Citroën C6 marron à deux tons qui guidait le défilé. Jean saluait les passants, Henri l'imita. Avant l'apéritif, le maire fit son habituel discours.

— Je vous remercie tous d'être venus. Votre présence fait plaisir à l'ensemble du conseil municipal. En son nom, je vous souhaite la bienvenue. J'aimerais vous présenter, celui que vous connaissez tous, puisqu'il habite Saint-Sozy, depuis plus d'un an : le Professeur Poirauveau, qui a écrit une remarquable histoire de notre village. Il envisage même de créer un théâtre dans sa grange, pour agrémenter vos soirées, qui sera géré par la nouvelle association appelée les Baladins de Rouillac. Pour cela, j'essaie de trouver quelques subventions, car notre commune a un pouvoir de financement limité. Applaudissez-le, comme il le mérite !

— Je vous remercie tous de votre sympathie ! clama Henri au micro.

— Maintenant, c'est l'heure de l'apéro ! Je vous souhaite une bonne soirée à tous, conclut le maire.

Henri et Nicole dansèrent à maintes reprises. Plusieurs agriculteurs les invitèrent à venir les voir, dont le conseiller municipal Félix Carac, et même des opposants au maire : le plan de Jean fonctionnait.

Henri et Nicole rencontrèrent les agriculteurs de la commune, à chaque fois, ils leur achetèrent quelques produits de leurs fermes. Il nota sur son ordinateur de nombreuses remarques, bien qu'il sût que la politique agricole ne dépendait pas de la commune. Il avait conscience que la société reposait sur les relations humaines ; pour être élu, il était normalement de s'intéresser aux gens.

Cette fois, Jean et Hélène dînèrent à Rouillac.

— Je suis fier de toi, tu es déjà en campagne ! affirma Jean, claquant ses deux mains sur les bras d'Henri. Ma chère Nicole, je te remercie pour ton influence sur ton mari ! ajouta-t-il en l'embrassant.

— Pour arroser cette nouvelle étape de notre amitié, je vous propose une clairette de Die, provenant de chez un viticulteur recommandé, par un homme rencontré en vacances.

— Il est très savoureux. Décidément, tu caches toujours une bouteille dans la manche de ta veste.

— Je ne suis pas magicien !

— C'est le meilleur carburant diplomatique au monde ! répliqua Jean.



— Mon grand-père disait toujours que durant les durs combats de la guerre de 14 : « *Sans le pinard, pas de soldat* », révéla Nicole.

— Pourtant la société condamne l'alcoolisme ! rétorqua Hélène.

— Il suffit de ne pas dépasser la dose : un verre à chaque repas, sauf exceptions ! proféra Jean. Revenons à des choses plus terre à terre ! Puis-je revoir l'intérieur de ta grange ?

— Allons-y !

— En route, vers ce haut lieu théâtral !

— Grosso modo, il mesure 7 mètres sur 10, soit 70 m<sup>2</sup>, annonça Henri. Imagine, une scène surélevée à un mètre du sol.

Il matérialisa les quatre angles, en marquant le sol avec ses chaussures.

— Tu vois, il reste tout cet espace pour le public, mis à part un tiers réservé à la scène et aux coulisses, poursuivit Henri.

— Pour un petit théâtre, c'est convenable.

— Le contact entre les acteurs et les spectateurs est excellent dans une petite salle. Nous arriverons bien à emprunter du matériel.

— Mes petites chéries, ce théâtre est déjà bien sympathique en l'état ! s'exclama Jean, en revenant vers les tilleuls.

— Te rappelles-tu, Nicole, de ce petit théâtre à La Flèche construit en 1839, dans la Sarthe ? ajouta Henri.

— Il est ravissant ! reconnut Nicole.

— Il faudrait que vous veniez au Mans, proposa Henri à Jean et Hélène.

— Que serait Le Mans sans les *24 heures* ! lança Jean.

— Ce serait Le Mans avec sa cathédrale, sa Cité Plantagenêt, ses rillettes, le charme de la campagne sarthoise, répliqua Henri.

— Je fais un nouveau mandat électoral, si je suis élu. Ensuite, je prends ma retraite et nous viendrons au Mans.

— Je prends rendez-vous pour le...

— À propos de la campagne électorale, je te tiendrai au courant. Tu me donneras ton avis sur nos propositions, il faudra qu'elles résistent aux éventuelles attaques. Je te présenterai aussi les hommes et les femmes de ma liste.

— J'ai complètement adopté les Saints-Soziens.

— Et pour longtemps !

Le mois d'août glissait au fil du temps. Henri et Nicole ne connaîtront pas le soleil de septembre, plus filtré, rendant les couleurs plus harmonieuses sur la vallée de la Dordogne. Instruire les enfants de la nation, valait bien un tel sacrifice, de toute façon ils reviendront.

∴

La route de Rouillac défilait, devant le capot de la Vel Satis, sous la lumière du soleil qui diminuait progressivement. La campagne électorale se préparait. Henri y avait apporté ses remarques, peu, à vrai dire. Jean avait consigné ses propositions sur une simple feuille, où le texte était aéré pour être lisible, afin d'être compris par tous. Le soir

même de leur arrivée, une réunion eut lieu chez Jean. Les onze colistiers étaient présents, plus deux ou trois autres, dont Nicole qui servit de secrétaire de séance. Chacun essaya de critiquer le texte, Jean voulait qu'il résistât aux attaques des opposants.

Le texte fut amélioré, et un slogan fut adopté : *un village qui veut se faire connaître*. Jean offrit du champagne pour remercier ses camarades. La campagne officielle ne débiterait que deux mois avant les élections, en attendant chacun pourrait arpenter le terrain. Henri sortit confiant, satisfait d'être là. Être citoyen était pour Henri un devoir, être candidat était un pas de plus. Ce soir-là, Henri et Nicole s'endormirent comme bercés par les bulles de champagne. Leur excellente forme matinale permit à Nicole de s'occuper des fleurs, à Henri d'effectuer divers travaux d'entretien. L'important était d'accrocher deux tableaux dans le séjour, minutieusement choisis sur le site Internet d'ArtPop.

— Tu sais, Nicole, Jean a intelligemment élaboré un projet très synthétique, soutenu par une liste de candidats intéressants. Il est difficile d'être plus efficace. Jean a l'avantage avoir un bon bilan.

— Sinon, tu ne l'aurais pas rejoint !

— C'est certain ! et tu es à mes côtés.

— Comme toujours...

Les subventions obtenues permirent aux Baladins de Rouillac de proposer trois spectacles. Henri avait souhaité la participation d'une troupe sarthoise : Les Rillettes théâtrales, celle qui inaugurerait le théâtre de Rouillac le 20 juillet de cette année-là. Leur nouveau spectacle était un message de paix suggéré par Henri. Il l'avait conçu en choisissant quelques passages dans divers ouvrages. Le moment clé en était la rencontre entre Gandhi, l'apôtre de la paix, et Lanza del Vasto. Henri pensait que ce passage était extraordinaire par l'impression ressentie par del Vasto, lorsqu'il s'était trouvé face à cet homme, si humble, qu'il resta impressionné, au point d'être profondément ému. Cet extrait de « *Pèlerinage aux sources* » a été écrit par cet auteur sicilien, docteur en philosophie, qui termina sa vie en France. L'ensemble de la troupe avait accepté ce défi, celui de s'imprégner d'un texte, composé de plusieurs passages d'auteurs différents, et de les restituer devant des spectateurs attentifs, qui finiraient toujours par applaudir, car chacun donnerait ce qu'il pourrait. Jean s'occuperait des deux autres, en prenant des spectacles de sa région, peut-être même un quatrième pourrait être présent.

Alain et Françoise avaient démissionné de l'association dès septembre, ce qui ne surprit personne. Il avait fallu trouver au moins un remplaçant : Jacques François, le professeur de mathématiques de la liste des municipales, avait accepté d'être trésorier, Henri était devenu le secrétaire.

Jean avait demandé une aide technique à son collègue de Souillac. Un intermittent du spectacle, habitué à Souillac, vint donner quelques conseils, et dresser la liste du matériel nécessaire. Il n'y avait plus aucune raison pour que le théâtre de Rouillac n'ouvrît ses portes l'été suivant, peut-être même chez l'adjoint au tourisme et à la culture de Saint-Sozy. Henri alla rencontrer tous les dirigeants des associations des communes environnantes.

La liste sortante du maire n'avait nullement négligé la campagne électorale, tout comme la liste adverse qui n'avait que la force de ses sept candidats. Jean fit la tournée des foyers, souvent en accomplissant son devoir de médecin. Ses colistiers avaient agi de leur côté. Le printemps arriva, Henri et Nicole revinrent à Saint-Sozy, l'unique meeting électoral fut celui du samedi qui précéda l'élection. Après avoir serré la main d'une bonne centaine de personnes, les onze candidats s'installèrent face à l'assistance. Jean présenta chaque candidat qui parla de ses intentions. Henri annonça que le théâtre de Rouillac offrirait quatre spectacles pour un abonnement de trente euros, huit euros par séance. Il avait créé l'association des Baladins de Rouillac avec sa femme, dans le seul but d'offrir des distractions, grâce aux subventions du département et de la région, en prêtant gratuitement sa grange. Il comptait sur les habitants pour divulguer le message. Il envisagea de créer un groupe de travail pour aider tous les citoyens de Saint-Sozy quels que soient leurs âges, s'ils souhaitaient acquérir quelques notions supplémentaires en français ou en mathématiques. Un individu reprocha au maire de trop aider ceux en difficulté,

— Nous ne sommes pas Crésus ! balança l'homme.

Jean se leva pour répondre.

— Si vous voulez voir la misère à vos portes, agissez de la sorte ! Pour moi et mes colistiers, la solidarité n'est pas un vain mot ! C'est un principe fondamental de la République. Il y a déjà trop de misère, pas question de baisser les bras ! Qu'on se le dise, mes chers concitoyens !

Jean conclut par un discours d'un quart d'heure, avant d'offrir le verre de l'amitié, afin d'entamer une discussion plus informelle.

— Vous avez été formidables, glissa Nicole à Henri et à Jean.

— Nous sommes des bons ! répliqua Jean avec humour.

Dès le début de la matinée de ce dimanche de mars, Henri tint le bureau de vote. À dix-huit heures, le dépouillement débuta. Les bulletins de la liste sortante s'empilaient généreusement, démontrant que le résultat allait dans le bon sens : 84,64 % pour les principaux candidats de la liste Pirac, 13,80 % pour ceux de la liste adverse. La victoire était nette, sans bavure, dès le premier tour. Le soir même, le nouveau conseil municipal se réunit pour élire le maire et ses adjoints. Sans surprise, Jean Pirac fut son propre successeur, Henri devint l'adjoint à la culture et au tourisme. Jean avait prévu un buffet froid, Henri avait apporté des bouteilles du coteau du Loir. Même si la victoire était sans surprise, une victoire reste une victoire pour les postulants.

Deux semaines plus tard, lorsque Henri revint chez Jean, il était tous si heureux que lorsqu'il ouvrit une bouteille des coteaux de Glanes, le goût leur parut hors du temps.

Dès le lendemain matin, Henri prit physiquement ses fonctions, en recevant le responsable local des randonnées pédestres, qui lui suggéra cinq projets de promenade, pour relier Saint-Sozy aux quatre villages voisins. Henri lui promit d'essayer d'en réaliser deux, dès cette année. L'après-midi même, il rencontra les maires de Meyronne, Creysse, Mairac et Le Bougayroux. Le financement des pancartes indicatrices, malgré leur coût peu élevé, posa problème à cause du budget restreint des petites communes, qu'allait-il faire ? Saint-Sozy était prêt à payer sur son territoire. Henri obtint qu'un lycée professionnel réalise toutes les pancartes, pour un prix fort intéressant, ainsi les élus municipaux concernés votèrent la réalisation du projet. Dès le début du mois de juillet, deux circuits pédestres dévoilèrent leurs charmes.

Henri envisagea de promouvoir la culture au niveau du canton en envoyant un courrier à chaque maire, signé de celui de Saint-Sozy. Il rencontra ses collègues dans chaque commune, qui aboutit à un accord de principe, qui permit d'envisager l'avenir sereinement.

Il décida d'animer bénévolement des visites de Saint-Sozy le samedi à quinze heures en juillet et août, tout en offrant d'autres possibilités à la demande. Un papier d'information serait distribué dans tous les villages du canton. Il souhaitait faire à la mairie, lors de cette période estivale, des expositions d'artistes régionaux. Henri avait en charge le dossier des Baladins de Rouillac. Il trouva trois compagnies de théâtre et un orchestre de chambre. Le conseil municipal accepta toutes ses demandes, étant donné leurs faibles coûts.

En cette fin de semaine, Jean et Hélène franchirent le portail de Rouillac.

— Tu sais Nicole, je suis très satisfait de ton homme. Il effectue d'excellents débuts d' élu. Les choses avancent, et j'aime ça ! Bientôt, Saint-Sozy sera connu au-delà des mers et des océans !

— Tu vas trop loin ! rectifia Henri.

— Ce qui est sûr, c'est que Saint-Sozy va de l'avant.

— J'ai prévu une clairette de Die en apéritif.

— Excellente idée ! N'est-ce pas mesdames ?

— Nous l'apprécions autant que vous, Messieurs ! confirma Hélène.

— Réserve-moi le premier rang à chaque spectacle. Le maire de Souillac viendra avec sa femme. J'en ai parlé à tous mes collègues maires ou médecins du secteur. Nous devrions avoir une trentaine de personnes, plus les touristes et nos chers concitoyens.

— J'ai prévu des dates, où il n'y a rien à Souillac.

— Tu prévois tout Quel homme ! Que devient ta pièce de théâtre ?

— Ce n'est pas la mienne ! J'ai assemblé différents écrits sur la paix qui se répondent, pour en faire une pièce de théâtre. La troupe a commencé à répéter. Ils sont quatre, deux hommes et deux femmes : la parité en quelque sorte ! Je te tiendrai au courant. La seconde pièce est une adaptation du « *Malade imaginaire* » de Molière, dont le texte original est amputé de certains passages. La troisième est une pièce de théâtre

écrite récemment par Christian Caro qui est la fois auteur, metteur en scène et acteur. Le dernier spectacle est un quatuor à cordes : violon, alto, violoncelle et contrebasse. Les acteurs sont tous d'accord pour rencontrer les spectateurs, après leur prestation.

— Tu n'avais rien dit !

— J'attendais le moment opportun.

Henri consacra la seconde semaine de ses vacances de Pâques à son travail universitaire, sans pour au temps négliger la promenade en compagnie de Nicole, pour tester les itinéraires envisagés, positionner les pancartes afin qu'elles tombent dans le regard. Le théâtre de Rouillac prenait forme, grâce au maire de Souillac qui leur avait prêté une ancienne scène en bois, qui ne servait plus guère, cependant toujours prête à retrouver ses fonctions, munie de ses poteaux afin de fixer des rideaux pour dissimiler les coulisses ; quelques tubes métalliques seront fixés aux poutres de la grange pour fixer les projecteurs, ainsi que la sonorisation et les consoles de commandes. Seules les chaises seraient fournies par la municipalité Saint-Sozy. Tout ce remue-ménage intriguait fortement Miss Morgan.

∴

Entre Pâques et la Pentecôte, Henri exerça sa fonction par internet, Jean afficha ses courriels à la mairie ; dès son retour, il reçut diverses personnes qui souhaitaient s'entretenir avec lui. Il accompagna l'employé municipal pour lui indiquer où placer les pancartes, dès que celui les aurait.

∴

Les Rillettes théâtrales avaient répété le texte articulé par Henri, qu'ils intitulèrent *Le message de la colombe*. Ils rencontrèrent avec Henri la presse, pour expliquer leur démarche, avant que la première ait lieu dans un village de la Sarthe. Le public fut enthousiasmé, confirmant l'impression d'Henri et Nicole. Jean avertit *La Dépêche du Midi* à plusieurs reprises, qui passa un ou deux articles, avant de signaler celui de l'inauguration du théâtre de Rouillac et de sa programmation. Jean était toujours satisfait d'atteindre ses objectifs, surtout quand cela coûtait peu à ses concitoyens.

En ce mois de mai, une missive d'Alain et Françoise se glissa dans la boîte aux lettres.

*« Nous vous remercions tous les deux pour votre formidable accueil à Rouillac l'été dernier. Nous nous excusons de notre départ, qui a dû vous paraître précipité. Françoise ne voulait plus vous déranger. Son orchestre a reçu d'excellentes critiques de la presse et du public. Je devrais conserver mon travail pour les trois prochaines années, jusqu'à ma préretraite. Ces nouvelles et votre chaleureux accueil font que je me sens prêt à terminer ma carrière. Je savais que notre rencontre allait nous apporter du bonheur. Je ne vous remercierai jamais assez. Cette fois, nous vous attendons à Annecy. »*

Henri et Nicole furent touchés par le contenu de cette lettre. Henri leur répondit que ses nouvelles obligations municipales à Saint-Sozy, et le théâtre de Rouillac allaient les empêcher de venir dans cette ancienne capitale du comté Genevois bordé par un superbe lac, où la juxtaposition de l'eau, du ciel et de la montagne ne font que poésie. Alain et Françoise pourraient venir à l'inauguration du théâtre ou à un autre moment, s'ils le désiraient. Alain et Françoise les rejoignirent pour l'inauguration. L'absence de Françoise aurait été un manque incontestable, un mot d'amour en moins, peut-être même un mauvais présage pour les Baladins de Rouillac.

Il a suffi que l'été arrivât pour qu'Henri débarquât sur la colline de Rouillac, avant de glisser chez Jean, pour l'habituel repas toujours aussi enjoué. Leurs personnalités très différentes, associées à celles de leur femme, créaient des moments, où il faisait bon vivre, où le temps passé marquait votre mémoire, au-delà de l'instant vécu.

Quelques jours plus tard, lors d'un dîner à Rouillac, Jean prit la parole :

— Tu vois Henri, cette fois, je suis très content de notre équipe municipale, je parle des nôtres ! Je pense que nous devrions conquérir les trois opposants, ce qui réduirait l'opposition politique à zéro, dans ce qu'elle a de rustre. Tout ceci a pu être réalisé, grâce à toi, car tu es un fin diplomate aux excellentes idées.

— Tu sais, sans moi, Saint-Sozy avancerait.

— Pas aussi bien ! Tu es l'élément catalyseur, qui s'ajoute à moi ! De toute façon, il restera toujours des citoyens mécontents. Je n'aime pas ça, surtout quand ils ont raison ! Que veux-tu, l'argent mène nos décisions ! J'aimerais faire une salle polyvalente, mais le coût est beaucoup trop élevé.

— Il faudrait le réaliser avec le comité de communes de Val Roc, qui regroupe Saint-Sozy, Meyronne, Lacave et Pinsac : cela fait tout de même 1800 habitants.

— Dans ce cas, elle se fera à Pinsac qui regroupe 40 % de la population de Val Roc. Nous avons Souillac qui est très animé. Avec ton théâtre de Rouillac, j'ai ma petite revanche sur les communes avoisinantes ! En plus de tout cela, tu envisages de contacter les châtelains du canton, pour qu'ils prêtent leur grange ou leur cour pour un spectacle et une visite de leur domaine. Ce riche patrimoine serait ainsi mis en valeur, je crois que c'est la meilleure solution.

— Je compte bientôt rencontrer les propriétaires qui le souhaitent. Le fait que je sois Professeur d'histoire à universitaire devrait favoriser le contact.

— C'est certain ! Avec toi, il suffit d'attendre que tu mettes les choses en place.

— Je vais envoyer un courriel aux maires du canton. Ils me donneront les adresses de ces belles demeures.

— Ensuite, je les contacterai.

— Tu es très réactif. Je boirais bien un verre de Jasnières.

— Du Jasnières, mesdames ?

— Inutile de nous demander, servez-nous !

La soirée se termina sous la magie du Jasnières, à condition de le boire avec légèreté.

— Buvez-le dans un verre ballon de petite taille, conseilla Henri, le goût vous restera sur le palais jusqu'au petit matin et bien après...

Le Jasnières résisterait au temps en quelque sorte.

Les châtelains, très flattés qu'un historien, tel que lui, s'intéressât à leurs bâtisses, le reçurent très chaleureusement. Henri visita la plupart des demeures existantes qui marquèrent l'histoire du canton de Souillac. Il en tira un article qu'il proposa à une revue historique locale, son président le félicita, et lui demanda d'organiser pour cet association une visite de quelques-unes d'entre elles, ce qu'il fit tout en y adhérant.

La mi-juillet approchait, l'inauguration du théâtre de Rouillac se profilait et les Rillettes théâtrales allaient se pointer. Vincent installa les rideaux, les projecteurs et la sonorisation, sous les yeux suspects de Miss Morgan, qu'il saluait chaque jour très respectueusement. Henri et Nicole avaient installé les chaises. Le bonheur de Françoise et d'Alain se lut dans leur regard, lorsqu'ils virent le théâtre prêt pour le grand jour.

Françoise s'entraîna sur la scène qui fit de la grange, un théâtre vivant.

— Si tu continues ainsi, je vais installer mon bureau au fond de la grange, lança Henri.

— Je ne sais pas ce que dira Alain.

— Nous le mettrons au premier rang.

— Je l'espère ! riposta Alain.

— En tout cas, demain les artistes atterriront ! rappela Nicole.

Dix-sept heures avaient à peine sonné sur la colline de Rouillac, qu'un coup de klaxon fit vibrer leurs tympanes. Vitres grandes ouvertes, les membres des Rillettes théâtrales agités leur bras, afin de symboliser l'espoir qu'ils portaient à travers leur message de paix, matérialisé par une colombe qui planait sur leur camionnette. Tous furent heureux de trouver, sous les tilleuls, cette ambiance chaude et sereine, où la fraternité et la culture ne faisaient plus qu'un. Le maître de Rouillac paya leur hébergement sur ses propres deniers, selon les règles nobiliaires de l'hospitalité. Henri ouvrit quelques bières par charité, sinon les hôtes de Rouillac auraient succombé de soif, sous cette chaleur estivale. C'est comme cela qu'un village peut devenir un lieu culturel.

Entre les massifs de fleurs, sur un espace herbeux, les artistes installèrent en demi-cercle leurs tentes, face à la maison de Rouillac. Après une bonne douche, tous furent en pleine forme. Un repas digne de l'événement fut servi sous les tilleuls. Des crépinettes cuisaient sur des sarments de vigne, ainsi que les pommes de terre dans des feuilles d'aluminium. Le Jasnières fut l'invité de cette soirée enchantée. Quand Françoise se mit au piano, Vincent, l'intermittent, à la guitare, et Fabien à l'harmonica ; l'atmosphère devint indescriptible, remplie d'une gaieté capable de faire vibrer, cet air chaud qui, peu à peu, se rafraîchissait ; la musique se mélangeait aux bavardages pour former une cacophonie, sauf pour les participants. Jean et Hélène débarquèrent.

— Monsieur et madame le maire rentrent en scène ! lança Henri

Tous se mirent à chanter en musique.

*Monsieur le maire, soyez le bienvenu !*

*Nous sommes les envoyés de la Paix.*

*Nous, les Rillettes théâtrales,*

*nous voulons la paix au-delà de la terre.*

*Dans toute la galaxie, les armes doivent se taire.*



*Soyez le bienvenu, Monsieur le maire !*

Sous les applaudissements, Jean embrassa toutes les femmes, même Sophie et Charlotte. Son bonheur se lisait au fond de son regard.

— Quelle chance d’avoir un adjoint au tourisme et à la culture d’une telle qualité ! Applaudissez-le, sans oublier la maîtresse de maison !

Jean interrogea les hôtes de Rouillac.

— Qu’est-ce qui vous a amenés au théâtre ?

— J’ai raté mon DEUG de lettres. J’ai pris des cours de théâtre au Mans. Voilà, Monsieur le maire, avoua Fabien.

— Pas de Monsieur le maire, nous sommes entre amis !

— Je m’appelle Sophie. J’ai un DEUG de droit. Comme je ne voulais vraiment pas juger les autres, je suis entrée au conservatoire du Mans.

— Je suis Julien. J’ai raté mon bac. J’ai eu marre des petits boulots. J’ai pris des cours de théâtre. Devenu l’ami de Fabien, j’ai rejoint la troupe.

— Ma licence de lettres en poche, je suis rentrée au conservatoire du Mans, ajouta Charlotte.

— Je suis le local de l’étape, précisa Vincent. J’ai effectué un stage pour les lumières sur scène et un autre pour la sonorisation. Je suis souvent de service à Souillac.

— Je suis l’aîné des Rillettes. J’ai fait l’école de Strasbourg pour être comédien, puis j’ai appris la mise en scène. J’ai rencontré Charlotte dans le Morbihan, un soir au port du Crouesty. L’amour m’a fait adopter la Sarthe, alors j’ai créé ma compagnie. Cette pièce sera présentée à Avignon en off. Nous sommes tous fiers d’avoir rencontré Henri. Pour nous, être ici, est un grand événement !

— Votre venue est un grand hommage pour tous les concitoyens de Saint-Sozy et ses alentours ! conclut Jean.

Jean se mit à chanter, les musiciens jouèrent spontanément.

*Saint-Sozy aime les artistes !*

*Soyez les bienvenus au théâtre de Rouillac.*

*Je vous aime, et je vous envie.*

*Levons notre verre au théâtre et aux artistes !*

Les chansons continuèrent à envahir la cour de Rouillac. La Dordogne avait, paraît-il, ralenti son débit, mais personne ne vérifia la véracité de cette affirmation. Le vin coula peut-être, trop, néanmoins, une colombe protégea tous les occupants de cette soirée.

Sophie avait préparé, sous les tilleuls, le petit-déjeuner pour tout le monde, lorsque le maître de Rouillac se leva ; la troupe avait déjà posé les pieds sur les planches pour monter le décor. Deux panneaux de chaque côté, décalés, serviraient à cacher les acteurs entre chaque prise de parole. Des messages de paix tirés du texte s’inscrivaient sur un grand panneau central, dominé par une colombe. Vincent orienta les projecteurs. L’après-midi fut consacré à une répétition. Les adultes laissèrent les jeunes passer la soirée Souillac.

Le jour de l’inauguration, Henri et Nicole s’étaient levés tôt, et prirent le petit-déjeuner à la fraîcheur estivale ; par contre, lorsque ceux de la troupe le prirent, le soleil

réchauffait l'atmosphère. Les artistes étaient prêts, du moins, si l'on en croyait leur humeur, pleine de plaisanteries. Au fond d'eux-mêmes, ils se disaient : « *Pourvu que ça aille !* ». Oublier un passage du texte serait le pire, tous étaient prêts pour secourir le fautif, mais les Rillettes étaient à point pour être dégustées du regard. Françoise répéta ses morceaux de musique. L'association des baladins de Rouillac distribua les rôles : Jacques François, le trésorier, allait vendre les billets avec Alain, Henri placerait les gens dans la grange et Nicole superviserait le tout.

Vers dix-sept heures trente, ceux invités à l'inauguration du théâtre de Rouillac, les conseillers municipaux des villages du canton et leurs maires avec leurs conjoints arrivèrent à Rouillac. L'ensemble des acteurs les accueillit avec une phrase du spectacle, tout en les saluant. Le dernier arrivé fut le maire de Souillac accompagné de sa femme. Henri fit la connaissance d'une partie de ses collègues du canton, ce qui lui facilitera leurs prochaines rencontres. Nicole, la présidente des Baladins de Rouillac, laissa la parole au maire de Saint-Sozy.

— Mes chers amis ! je vous remercie d'avoir répondu favorablement à notre invitation. Je vais vous présenter brièvement Henri Poirauveau, Professeur à l'université au Mans, qui nous a fait l'honneur de devenir notre adjoint au tourisme et à la culture.

Jean énuméra tout ce qu'avait fait Henri.

— Je lui passe la parole.

— Je vous souhaite la bienvenue. Si j'ai fait des actions à Saint-Sozy, c'est pour aller vers les habitants de ce village, et maintenant vers vous, mes chers collègues ! Je crois que la meilleure façon de se connaître est de prendre le pot de l'amitié. C'est Françoise Soty, la femme d'un ami, ici présente, qui va nous apporter quelques notes de musique qui font partie d'un spectacle où, habituellement, elle joue avec d'autres musiciens. Je reste à votre entière disposition.

Henri fit connaissance avec de nombreux élus qui se présentèrent spontanément.

— Je savais qu'ils seraient fiers de faire ta connaissance, conclut Jean dans le creux de l'oreille d'Henri. Profites-en, tu es la vedette ce soir !

Henri faisait son chemin. Allait-il dépasser Jean Pirac ? Son intention était toute autre, tenir sa place, sans plus. Henri reprit la parole.

— Vous pouvez applaudir Françoise Soty ! Si vous le souhaitez, je vous propose de faire un bœuf. Nos amis des Rillettes théâtrales vont se joindre à Françoise. Si vous applaudissez, j'en déduirai que vous êtes d'accord.

Les ovations jaillirent de part et d'autre. De nouveaux toasts maison faits par Nicole, et quelques autres bouteilles de coteau du Loir furent débouchés. Le regard interloqué de la maison indiquait son étonnement, devant toute cette agitation, pour qui savait l'interpréter. Nicole prit la parole.

— Mes amis ! je vous demande quelques secondes d'attention. Dans vingt minutes, nos amis des Rillettes théâtrales vont jouer *Le message de la colombe*, je vais contrôler vos billets. Merci pour votre compréhension.

C'est ainsi que les trois coups sonnèrent pour la première fois dans le théâtre de Rouillac. Dans un coin de la cour, Miss Morgan fut si étonnée que ses yeux chromés s'écarquillèrent au-dessus de ses ailes. Ce soir-là, la grange de Rouillac accueillit soixante-douze spectateurs, quelques-uns furent debout. Qu'importe, l'ambiance était là ! Le message de la colombe fut remarquablement reçu, si l'on se fie aux

acclamations. Les acteurs invitèrent Henri à les rejoindre sur scène. Jean, les yeux brillants, fier de son ami, applaudissait, en sautant sur sa chaise. Nicole, comblée de joie par la réussite du projet et par son homme, ne maîtrisait plus ses encouragements. La réussite était bien là ! Le public reviendrait-il la prochaine fois ? Il y avait de grandes chances.

Les feuilles des tilleuls vibraient, au-dessus de leurs têtes, comme pour applaudir ; la troupe, Alain, Françoise, Jean et Hélène furent conviés à un modeste repas qui leur sembla un repas de noce, si bien qu'un nuage de joie les survolait. Leurs bavardages fusaient autour de la table. Leur bonheur ne suffisait-il pas ? Jean décida d'interrompre toute cette anarchie.

— Pour conclure temporairement cette soirée, je vous offre du champagne Pommery brut royal.

— Je n'avais rien remarqué ! constata Henri.

— J'ai glissé délicatement, sans la moindre autorisation, les bouteilles dans le frigo. Tu as été la vedette aujourd'hui, mais je te servirai le dernier. Je rends d'abord hommage aux femmes, au charme de la maîtresse de maison, à ces dames et ces demoiselles. Vous pouvez applaudir le maître de Rouillac !

Cette nuit-là, quelques colombes veillèrent sur eux. D'où venaient-elles ? Personne ne le sut. Quatre jours plus tard, Alain et Françoise reprirent la route.

Les trois spectacles suivants remplirent la grange. Grâce aux subventions, le trésorier annonça que le bilan financier de l'association avait un solde positif de 56 euros. Les Rillettes théâtrales obtinrent des promesses d'engagements, grâce à leur passage à Avignon.

Les propriétaires d'anciennes bâtisses furent heureux de leur rencontre avec Henri, au point qu'une certaine amitié prit forme ; parfois même, on lui demandait de l'aide pour avoir une subvention pour entretenir ces vieilles âmes ou une inscription aux monuments historiques, Henri leur répondait toujours modestie : « *Envoyez un dossier !* », faute pouvoir faire mieux.

La banderole indiquant *Patrimoine local* apparut pour la première, lors de la fête en août sur un stand tenu par Henri, qui devint l'antenne associative de l'office du tourisme de Saint-Sozy. Ce soir-là, lors du repas du soir, les adjoints au maire prononcèrent un discours pour présenter leurs projets, Henri fut le plus acclamé. Il demanda à ses collègues de le rejoindre, pour atténuer l'effet des applaudissements, ce qui réjouit Jean qui bénéficia ainsi d'une partie de son succès ; après tout, c'est lui qui l'avait découvert. Jean savait maintenant qu'Henri était accepté par les gens de Saint-Sozy ; ensemble, ils allaient pouvoir réaliser leurs projets, tant pis pour les grincheux, d'ailleurs la machine était en route. La musique du bal balaya les soucis, les Saints-Soziens étaient occupés à virevolter, à discuter et à boire des bières. Jean Pirac et son ami Henri gardèrent le cap, prêts à répondre à la moindre question. L'orchestre s'arrêta sur quelques notes d'accordéon. La nuit paraissait laiteuse, troublée, chacun préféra se coucher, sans se poser la moindre question.

Henri organisa une promenade pédestre, qui eut pour point de départ la place de Saint-Sozy, avant que tous rejoignent La Chapelle-Auzac, ce village de 800 habitants qui regroupèrent trois hameaux : La chapelle-haute et son église Saint-Nicolas, celle de Reyrevignes est dédiée à Sainte-Madeleine à laquelle s'ajoute un moulin, Lamothe a aussi le sien ainsi qu'un ancien four communal. Un viaduc ferroviaire marque le paysage, tel un javelot immobile. Un instituteur en retraite, très érudit en histoire locale fit ses commentaires tout le long du parcours. Sa longue moustache blanche traversant ses deux joues, son crâne dégarni et sa voix percutante, et précise montraient sa forte personnalité au langage anarcho gauchiste. Avec l'appui de Jean et du maire de Souillac, Henri réussit à le convaincre d'éditer son savoir. L'homme, bien que trop fier, accepta cette fois ; Jean n'en revint pas ! Son travail de recherche regroupait l'histoire d'une vingtaine de villages aux alentours. Quelques mois plus tard, le conseil général accepta de l'aider. Il eut le bonheur de suivre la sortie de son livre avant de mourir. Des guides locaux reprirent ses propos, faisant ainsi profiter les touristes.

En cette fin août, Henri et Nicole prenaient leur café sous les tilleuls, lorsque la voix d'Henri surprit les oiseaux.

— J'ai réussi à poursuivre la réalisation de chemins pédestres intercommunaux. J'ai commencé à mettre en place quelques visites de châteaux inconnus qui pourraient avoir lieu deux ou trois fois durant l'été. L'année prochaine, nous devrions avoir un festival théâtral et musical avec quelques châtelains.

— Tu as effectué, mon chéri, un travail formidable ! Jean avait compris qu'avec toi, il aurait un coéquipier de choix.

Ce vendredi soir de novembre, la Vel Satis éclaira suffisamment Rouillac pour que le portail puisse être ouvert ainsi que les portes de la grange encore endormie, avant qu'Henri et Nicole franchissent le seuil de leur maison pour y ranger leurs quelques affaires. De là, ils marchèrent jusqu'à la place du village, pour que Jean leur ouvrît sa porte, sans qu'Henri n'eût à frapper.

— Rentrez mes amis ! Vous me manquiez et vous voilà, mon impatience est enfin comblée.

— Le plaisir est pour nous !

— Cette fois, je vous offre mon apéritif maison, proposa Jean, une fois assis.

— Comme tu veux ! répliqua Henri. Nous apportons de bonnes nouvelles pour l'été prochain : deux nouveaux sentiers pédestres, quatre châteaux rejoignant Rouillac pour créer un festival. Nicole a trouvé deux artistes de la région : un sculpteur et un peintre pour les mois de juillet et d'août à la mairie. Une autre exposition sera volante, en association avec les spectacles du festival. Je t'ai apporté des exemplaires de l'histoire de Saint-Sozy qui ont une nouvelle pagination.

— Tu es un sacré cachottier !

— Demain après-midi, j'ai rendez-vous avec le maire de Souillac. Il voudrait que je donne des conseils à son adjoint, afin que Souillac soit culturellement plus attractif ; à l'image de ce que j'ai fait avec les autres communes du canton.

— Il m'en a parlé. Je lui ai répondu qu'il pouvait te faire confiance. Il sait que tu peux apporter beaucoup à Souillac.

Le maire de Souillac l'accueille chaleureusement.

— Je suis très heureux que vous développiez le tourisme dans le canton, mais n'oubliez pas Souillac ! En plus, nous sommes du même bord politique.

— Le patrimoine et le tourisme méritent une excellente note à Souillac. Vous avez un adjoint pour cela.

— Oui, mais vous êtes d'une autre carrure ! J'étais heureux de votre élection au printemps dernier. Je vais vous prêter mon dossier personnel sur le sujet. Vous l'étudierez et vous me donnerez votre conclusion. Pourriez-vous me le rendre, avant que vous repartiez au Mans ?

— Cela devrait aller. Vous m'honorez ! Me voilà consultant du patrimoine et du tourisme.

— Vous le méritez largement !

Henri retrouva Nicole, après qu'elle eût fait la fourmi. Bien que conscient, Henri sentît ses journées se raccourcir, il espérait que cette spirale du succès n'irait pas plus loin, bien qu'il sût toujours, qu'il pourrait dire non.

À Saint-Sozy, la réunion du conseil municipal se passa sans ombrage. Les actions d'Henri demandaient peu de financements à la commune, tout en faisant parler d'elle. Le conseil municipal accorda la subvention demandée pour le festival théâtral et musical coordonné par les Baladins de Rouillac.

Une semaine plus tard, Henri rencontra de nouveau, le maire de Souillac et son adjoint chargé du tourisme. Les remarques que fit Henri se résumaient ainsi : établir des itinéraires avec les villages proches, améliorer les sentiers pédestres, organiser à Souillac des visites guidées thématiques, former un axe culturel avec les communes du canton. Ce rapport de quatre pages, qu'avait remis Henri, convaincu les élus de Souillac.

∴

Nicole prit la Vel Satis, Henri Miss Morgan pour se rendre à Saint-Sozy lors de ces vacances de Pâques, afin que Miss Morgan puisse surveiller ce théâtre à longueur d'année.

Deux nouveaux chemins pédestres furent fléchés, prêts à guider leurs passagers. Le nombre de propositions des spectacles des Baladins de Rouillac doubla entre le 14 juillet et le 18 août, pour atteindre celui de huit en quatre lieux, cinq à Rouillac et un dans chacun des nouveaux lieux : il s'agissait du moulin de Blagour à La Chapelle-Auzac, du château de La Treyne et de celui de Belcastel ; grâce à ces nouveaux participants, qui prêtaient gracieusement la scène d'un jour, permirent d'obtenir le doublement des subventions. Une trentaine d'adhérents supplémentaires soutinrent *Les Baladins de Rouillac*, toujours présidé par Nicole. Henri laissa le secrétariat à la charge de la charmante Rosa, femme d'un grand chirurgien retiré au moulin de Blagour.

Bénédicte, la conteuse de l'Ouisse, habitait depuis peu au bord de cette rivière à Lacave. Elle avait quitté Paris, qui lui avait apporté son excellente formation théâtrale, et bien des déceptions amoureuses. Elle souhaitait se reconstruire dans cette région du Lot. Elle proposa à Henri d'animer des ballades littéraires, des visites guidées lorsqu'elle aurait terminé son stage. Henri apprécia son talent. Il fit un courrier en la recommandant à ses amis élus du secteur. La conteuse de l'Ouisse réussit ainsi à se faire connaître. Elle publia même des contes oubliés.

André Lesage, professeur d'histoire en retraite, habitant de Souillac, proposa de créer les journées historiques durant un week-end avec le soutien de la société historique locale, afin de réunir tous ceux qui font de la recherche sur le canton, avec la possibilité être publié. Henri transmit avec enthousiaste cette initiative, à tous ses collègues des communes du canton de Souillac. Le coût très réduit incita à une réponse positive des élus. Souillac offrit le lieu, André Lesage pilota de l'opération, Henri fut

l'invité d'honneur. Le week-end de la Pentecôte fut retenu pour la première édition de ces journées historiques.

Saint-Sozy devenait manifestement trop exigü, pourtant Henri ne souhaitait pas dépasser les limites de la commune ; Henri devinait implicitement le délégué culturel du canton, sans en avoir la fonction officielle. L'homme plaisait par ses idées, sa simplicité et surtout par ses compétences. Jean jubilait dans son for intérieur, heureux d'avoir amené son ami, là où il était.

Ce soir-là, à Rouillac, un léger frapement sur les carreaux du séjour, signala les invités du soir.

— Bonsoir les amis ! Je vous ai apporté une bouteille de Gignac sec.

— Découvrons-le ensemble ! lança Henri

— Je savais que j'allais t'avoir ! Le Gignac sec est un digestif distillé à partir du fruit du genièvre.

— Avant de le goûter, il va falloir manger. Commençons par l'apéritif !

— Puis-je faire une suggestion ?

— Naturellement, Jean !

— Ton Jasnières est si velouté, que j'en veux bien un verre en apéritif, si tout le monde est d'accord !

— Y a-t-il des objections ?

Le murmure du temps servit de réplique. Henri revint avec un Jasnières de douze ans d'âge.

— C'est une petite merveille en apéro ! affirma Jean, cette saveur te reste sur le bout de ta langue au point de te faire rêver... Tout d'un coup, tu es ailleurs. Personne ne peut dire le contraire !

— Excellente déduction ! acquiescèrent-ils en chœur.

— Par contre, les amis, je crois que mon lapin au cidre va vous paraître bien fade après ce grand Jasnières, avoua Nicole.

— Pourquoi cela ? Et puis, c'est moi le fautif ! Nous allons tous boire un verre d'eau. Respirez bien à fond en fermant les yeux. Je donne le signal. Partez !

Tous imitèrent Jean. Le lapin fermier au cidre plut à tout le monde.

— Je me demande, insinua Henri, si je ne vais pas trop vite, car bientôt, je serai obligé de limiter mes actions, faute de financements, bien que j'aie toujours des idées.

— Cela est probable, mais il vaut mieux les mettre en place, dès le début du mandat, afin que nos concitoyens en bénéficient rapidement. En tout cas, moi, je suis comblé ! Heureusement, je ne suis pas jaloux, car ta réputation ne cesse de croître. Tu vas pouvoir te présenter au conseil général.

— Doucement, doucement, cher ami, je dois rester les pieds sur terre !

— Je ne t'oblige pas !

La bouteille de Gignac sec fut ouverte. Chacun en apprécia le contenu voluptueux.

Henri et Nicole s'endormirent paisiblement. La pluie tambourina sur le sol, pourtant le soleil éclairait la Dordogne de tout son amour. Quand ils se réveillèrent, leurs corps s'enlacèrent.

Tout en prenant son petit-déjeuner, Henri réfléchissait sur son influence qui dépassait Saint-Sozy. Il avait conscience qu'internet lui était indispensable pour communiquer, et que la rencontre avec les autres lui était aussi indispensable. Pourra-t-il toujours être maître de son propre jeu ? D'autre part, le conseil général, d'un autre bord politique, le trouvait trop encombrant, et souhaitait qu'il se cantonne à sa commune. En tant qu'adjoint à Saint-Sozy, il aurait atteint ses objectifs au bout de deux années ; au cours des quatre années qui restera de son mandat, il devra affiner ses actions pour les rendre plus efficaces. Nicole lui envoya un sourire en guise d'encouragement. Il verra bien ce que l'avenir sera. Henri et Nicole ne retournèrent à Rouillac que lors des ponts du 8 mai et de la Pentecôte.



Ce n'est qu'après Souillac, que l'averse laissa le soleil reprendre ses droits sur les nuages, lorsque Henri et Nicole rentrèrent dans la cour de Rouillac, la lumière l'envahissait : les gouttes d'eau luisantes rendaient l'atmosphère féerique, tels de petits diamants. Tout d'un coup, un homme sortit de l'ombre.

— Je suis le couvreur ! J'ai bientôt fini. Je me suis mis à l'abri le long de la grange.

— Vous avez bien fait. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Non merci ! il faut que je finisse.

Henri et Nicole se désaltèrent avant de mettre le réfrigérateur en route.

— Je vous mets une bière dans votre glacière.

Une fois la Vel Satis vidée de son contenu, Henri la rangea près de Miss Morgan qui fut très intriguée. Pour se rendre à la mairie, Henri se protégea des rayons solaires avec un chapeau, non, des bonjours des Saints-Soziens, qu'en Henri saluait avec plaisir, auquel s'ajoutait celui de la marche. Jean lui renvoyait son courrier, sauf la semaine de son retour, où les lettres étaient toujours plus nombreuses. Le panneau d'affichage de la mairie indiquait les dates de présence du maître de Rouillac. Il ouvrit avec un coupe-papier toutes les lettres qui l'attendaient, avant de les lire et de les classer. La porte s'ouvrit furtivement, laissant une femme plus que désirable entra.

— J'ai presque fini, ma chérie.

— Veux-tu que je t'aide ?

— Non merci, mon amour !

Elle l'embrassa.

— Je vous dérange ? lança Jean en entrant.

— Bien sûr que non, mon cher ami !

— Rien d'important, je suppose ?

— Peu de contretemps ! C'est bien là le principal.

Ils rejoignirent Hélène, puis ils s'installèrent sur la terrasse.

— Je lance un défi, proféra le docteur Pirac. Voulez-vous m'accompagner ?

— Nous voulons bien quelques explications ?

— Nous allons goûter une gueuze provenant de cette brasserie belge qui porte un nom à vous faire frémir les neurones : *La mort subite*. Pour le médecin que je suis, il est facile d'imaginer mon inquiétude. C'est pour cela, qu'il s'agit d'un défi que je préfère partager.

— Quel homme es-tu ? rétorqua Hélène.

— Comment pourrais-tu me reprocher ma générosité ?

— Je ne te reproche rien !

— C'est parti... Par une telle chaleur, cette gueuze est un régal !

— Tu as raison, mon ami. Après un tel breuvage, nous pouvons affirmer que nous sommes ressuscités, enchérit Henri.

— Ils font la paire !

— Absolument, Nicole ! J'ai préparé un seul plat, une salade de lentilles au céleri mélangée avec du lard et du parmesan, plus un dessert de circonstance.

— Rassurez-vous, mes amis ! lança le docteur Pirac. J'ai prévu l'antidote : un chablis Grand Cru ! Goûtez-le ! Cette fraîcheur en bouche, ce goût fruité t'apporte ombre et lumière, autant dire la vie.

— Il est excellent, nous voilà définitivement sauvés ! enchérit Henri.

Peu avant le crépuscule, une averse rafraîchit l'atmosphère, rendant plus respirable l'air ambiant.

— Si je te comprends bien, tu ne te représenteras pas dans cinq ans, s'enquit Henri.

— Je tiendrai ma promesse ! Je prends ma retraite l'année qui suivra la prochaine élection municipale. J'achèterai un camping-car et nous voyagerons. Toi, tu pourras te présenter aux municipales et au Conseil général.

— Tu as raison, profite de la vie. Sans toi, l'ambiance ne sera plus la même ! Je crois que je m'arrêterai là.

— Vivons l'instant, l'avenir le dira ! conclut Jean.

Le lendemain soir, Henri prit son vélo qu'il venait d'acheter pour se rendre à la réunion du conseil municipal. Henri ne demanda aucune subvention supplémentaire pour cela.

Henri et Nicole parcoururent les chemins balisés pour évaluer les futurs tracés. Un cycle estival de visites guidées sur le canton prit forme grâce à la persévérance d'Henri.

Cet après-midi-là, ils attendaient pour la seconde fois devant la caisse du musée des automates de Souillac, pour prendre un ticket d'entrée ; derrière eux, Henri reconnut l'adjoint à la culture du Mans.

— Un très beau musée, n'est-ce pas ? glissa, furtivement, Henri.

— Vous ne seriez pas du Mans par hasard ? poursuivit l'adjoint.

— Effectivement ! Vous êtes de passage dans la région ?

— Nous séjournons à Martel.

— Nous avons un pied-à-terre à Saint-Sozy.

Lorsque la visite fut terminée, l'adjoint interpella Henri et Nicole.

— Voulez-vous boire quelque chose ?

— Nous ne souhaitons pas vous déranger.

— Vous savez, par cette chaleur, c'est nécessaire !

— Vous avez raison.

Du bistrot se dessinait le chœur de l'ancienne abbatale.

— Vous travaillez au Mans ?

— Je suis Professeur d'histoire à l'université, ma femme enseigne le français.

Un homme passa devant le bistrot.

— Bonsoir, chers amis.  
— Vous êtes parmi nous ?  
— Comme vous le voyez.  
— Passez me voir un de ces jours.  
— Je prends rendez-vous.  
— C’est le maire de Souillac, précisa Henri à l’adjoint.  
— Vous êtes connu pour un vacancier.  
— Cela peut vous surprendre, je suis adjoint au tourisme et à la culture à Saint-Sozy.  
— Effectivement, cela m’étonne ! Je vous félicite.  
— Jean Pirac, le maire de Saint-Sozy, est devenu un ami. Les choses ont évolué, et voilà !  
— Vous devez bien connaître la région.  
— Peu à peu, je découvre ses secrets. J’ai réalisé des sentiers pédestres, des visites guidées, nous avons créé avec ma femme les Baladins de Rouillac qui organisent une série de spectacles en été.  
— Vous êtes très actif.  
— Je fais ce que je peux.  
— Si vous veniez prendre l’apéritif avec nous, à *L’Auberge de l’île*. Disons, demain, vers dix-huit heures !

Henri gara Miss Morgan face à l’hôtel, se croyant en avance, ils en profitèrent pour explorer les rues environnantes ; tout d’un coup, un homme agita ses bras devant la Morgan : Henri en déduisit que ses signes étaient des ordres.

— Avez-vous visité quelque chose aujourd’hui ? s’enquit Henri.  
— Nous avons été à Saint-Sozy et à la grotte de Lacave. Nous en sommes revenus enchantés.  
— La région est d’une grande richesse historique et touristique. Voici les renseignements promis.  
— Merci beaucoup ! Le mieux serait de rejoindre le jardin de l’hôtel.  
— Charmant endroit ! remarqua Nicole.  
— Un hasard heureux, nous a fait séjourner ici, ajouta la femme de l’adjoint.  
— Vous habitez Le Mans et vous êtes élu à Saint-Sozy : curieux scénario ! Les parachutages politiques se font habituellement au profit des grandes villes.  
— Je n’appartiens à aucun parti politique.  
— J’avais compris.  
— Nous séjournons à Saint-Sozy environ trois mois par an. L’Internet est très pratique pour communiquer avec mes collègues élus de la région.  
— Avez-vous essayé au Mans ?  
— Non, jamais !  
— Vous devez connaître un certain nombre des élus manceaux.  
— Uniquement de vue.  
— Je vous présenterai le moment voulu.  
— Ce sera avec plaisir.  
— Vous avez acquis une influence importante pour l’élu d’une petite commune.

— Le Lot est une région où le tourisme peut être une activité économique intéressante. J'ai écrit une histoire de Saint-Sozy, le théâtre de Rouillac a vu le jour.

— Vous avez su vous imposer, car vous êtes venu vers les gens, votre culture a dû faire le reste.

— Mon métier d'historien m'a bien aidé. Je me permets de vous faire une suggestion. Je pensais que nous pourrions dîner ensemble, nous payerions chacun notre part. Pardonnez-moi pour cette initiative !

— Pourquoi pas, qu'en pensez-vous mesdames ? enchérit l'adjoint.

— Nous le voulons bien, rétorquèrent les femmes.

— Nous avons l'intention de faire un repas fin ce soir, avoua Paul Cordonnier.

— Nous ne souhaitons pas vous déranger !

— Pas du tout, nous ne fêtons rien ! Il va falloir changer d'endroit. Allons sur la terrasse du restaurant.

— Je vais en profiter pour refermer la capote de la voiture.

— Vous avez un cabriolet ?

— C'est une Morgan.

— Je ne connais pas ce genre de voiture.

— Vous pouvez m'accompagner.

— Vous jouez à l'étudiant aisé.

— Un pur plaisir !

— Je peux m'asseoir.

— Ne vous gênez pas.

— La terre est bien basse ! Je vous la laisse, sinon je devrais faire un régime.

Ce dîner impromptu, marqua Henri, car l'adjoint à la culture du Mans était un personnage haut en couleur.

— Il me semble que votre rôle doit être limité dans une petite commune de...

— près de 500 habitants, poursuivit Henri. Vous avez raison. Tout grand projet est exclu. J'ai la satisfaction d'influencer les autres municipalités, même Souillac. Pourtant, je suis élu seulement depuis le printemps de l'an passé.

— Vous allez être bientôt à l'étroit dans votre costume. Pour une première expérience d'élu, vous faites de remarquables débuts.

Le jour avait levé l'ancre depuis un couple d'heures, Henri et Nicole reprirent le chemin de Rouillac. Miss Morgan n'accepta pas que Nicole la rangeât dans la grange.

Ce matin-là, Henri organisa l'opération intitulée *Vers Souillac*. Chaque groupe de promeneurs rejoignit Souillac en partant d'une des églises paroissiales du canton, accompagnée d'un guide pour leur commenter le parcours, et d'artistes pour leur raconter des contes ou chanter. L'heure de départ dépendait de la distance à parcourir. Chacun pouvait les rejoindre le long du trajet. À leur arrivée à Souillac, un apéritif et des toasts de bienvenue furent offerts par la municipalité. Chacun avait son ticket pour le repas du soir qui se clôtura par un concert animé par un groupe local. Un car les ramena tous au point de départ, excepté un couple venu sur ses percherons.

— Quelle formidable journée ! Je me sens aussi léger que le rossignol, prêt à m'envoler à tes côtés. Tu t'imagines, faire l'amour dans les airs !

— Mon pauvre chéri, tu n'es pas illusionniste !

- Je suis bien devenu Professeur d’histoire, pourquoi ne deviendrais-je pas, l’homme qui sait voler ?
- Tu peux toujours essayer, mais je t’aime sans cela !
- Moi, aussi !

Tchekhov envahit le théâtre de Rouillac avec *L’oncle Vania*. Henri présenta Paul Cordonnier à ses amis élus. Les derniers spectateurs arrivés étaient debout dans l’entrebâillement des vantaux de la porte de la grange. Les applaudissements montrèrent l’enthousiasme du public. Un bar improvisé leur permettait, autour d’un verre, de discuter avec les acteurs pour ceux qui le désiraient.

- Merci de m’avoir présenté Paul Cordonnier, murmura Jean à Henri.
- C’est tout à fait normal. Nous avons dîné ensemble à Martel.
- Tu es vraiment doué pour tisser des liens avec les gens.
- Tu me connais, maintenant !

La cour de Rouillac avait retrouvé son calme ; les tilleuls pouvaient reprendre leur souffle, après tous ses agissements. Dans la pénombre de la chambre, la lumière nocturne créait une ambiance propice à l’imagination, le corps dénudé de Nicole se déplaça comme s’il était sur une scène ; Henri s’approcha d’elle, pour la caresser et l’embrasser, surtout pour l’aimer ; les tilleuls purent aussi s’endormir.

Sous le soleil matinal, Miss Morgan décapotée filait vers Souillac pour rejoindre Sarlat. Cette ville, qui s’est développée à partir de l’abbaye Bénédictine fondée au IX<sup>e</sup> siècle, est reconstruite après la guerre de Cent Ans jusqu’au XVII<sup>e</sup> siècle, ce qui en fait son charme. Etienne de La Boétie, né à Sarlat en 1530, inspira Jean-Jacques Rousseau dans *Le contrat social*. Henri parcourut chaque rue, photographiant chaque maison intéressante, commentant les lieux à Nicole. Il en profita pour acheter plusieurs livres sur l’histoire de Sarlat. Pour lui, Sarlat historiquement, une ville qui a laissé passer le XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, à l’intérieur de ses fortifications.

Henri avait ce jour-là, rendez-vous avec le président de l’association des ballades équestres du Lot. Cet homme plutôt grand, sportif, au visage massif, lui confia que leur souhait était d’utiliser les chemins pédestres. Sa principale revendication était que les cavaliers disposent d’une écurie pour remiser leurs montures, dans trois ou quatre endroits sur le canton, ce qui serait, déjà, un progrès notoire.

— Vous savez, je suis seulement adjoint au maire à Saint-Sozy. Votre idée me paraît intéressante. Il faudrait que le coût pour la collectivité en soit très réduit.

— J’en suis très conscient. Nous serions partisans d’utiliser une écurie de ferme, de payer le gîte et le couvert pour notre cheval. Les cavaliers pourraient installer leur tente sur place. L’idée est simple. Mon objectif est que vous nous aidiez à enclencher le processus pour que d’autres cantons suivent l’exemple. Je souhaitais vous rencontrer car j’ai entendu dire que vous avez une grande ouverture d’esprit.

— Je vous remercie pour vos compliments. Si vous êtes d’accord, j’envoie un courrier à chaque agriculteur de la commune, et je transmets l’idée aux mairies du canton.

— Cela me convient très bien. Je vous en remercie.

Quelques semaines plus tard, Henri avait l'adresse de six points d'accueil, dont un à Saint-Sozy. Henri reçut les félicitations du président des ballades équestres du Lot.

Henri était implicitement le délégué au tourisme et à la culture du canton de Souillac. Ce mandat électoral n'existe pas à cet échelon, car tout conseiller général est élu pour avoir des responsabilités sur l'ensemble du département, tout en étant l'élu d'un canton. Henri dérangeait-il ceux du conseil général ? Probablement pas ceux de bâbord, qui reprirent ses idées à leur compte, considérant, à juste titre, qu'Henri était un des leurs. N'étant pas conseiller général, Henri ne pouvait défendre directement ses idées au niveau départemental. Le maire de Souillac, aussi conseiller général, l'avertit que les élus de tribord n'appréciaient guère que cet homme venu, d'ailleurs, leur fasse de l'ombre. Ils estimaient que son rôle devait se limiter, à celui d'un résident dans le Lot le temps de ses vacances, ce qui faisait sourire Jean.

Le moulin de Blagour, à La Chapelle-Auzac, servit de décor à l'œuvre de Félicien Marceau. L'humour de sa pièce, *L'Œuf*, fit merveille dans ce théâtre improvisé, où la musique de la grande roue rendit à cette représentation un attrait tout particulier, que les spectateurs et les acteurs apprécièrent. Malgré les précautions d'usage, les chaises manquées en ce début d'août, le succès était bien là. Rosa, propriétaire des lieux et secrétaire des Baladins de Rouillac, fut enchantée. Le bouchon de la bouteille de champagne sauta, en claquant d'un bruit sec, dans le salon, où étaient réunis les amis de l'association. Une gaieté toute particulière envahit cette pièce, où la boisson de DOM Pérignon, donnait un goût pétillant au cake fait maison. Madame la lune aurait voulu descendre, mais elle ne put.

Henri interpella Nicole :

— Ce soleil matinal me donne envie de me mettre en marche en ta compagnie.

— Où ça ?

— Serais-tu inquiète ?

— Pas du tout ! c'est juste pour savoir.

— Je t'emmène, avec Miss Morgan, à Bonaguil. C'est l'intermédiaire entre le château fort médiéval et la forteresse de type Vauban. Après avoir effectué quatre-vingts kilomètres, nous deviendrons les soldats, qui surveillent les limites entre le Périgord Noir et le Quercy.

— J'ai besoin d'un café.

— Que veux-tu d'autre, mon amour ?

— Juste me réveiller !

— Je vais vérifier Miss Morgan.

Vingt minutes plus tard, Nicole, souriante, appela Henri.

— Je suis prête dans un quart d'heure. Nous mangerons au restaurant, je suppose.

— Certainement !

Le téléphone sonna.

— Excusez-moi, Monsieur Poirauveau, un homme vous attend à la mairie. J'ai beau lui dire que vous n'êtes pas là, il insiste !

— Qui est-ce ?  
 — Je ne sais pas !  
 — Que veut-il ?  
 — Je ne sais pas. Il ne veut pas me le dire. Il veut vous voir !  
 — Je ne suis pas libre aujourd’hui... Passez-le moi !  
 — Je ne suis pas content après vous. J’ai été volé. C’est de votre faute ! C’est bien vous qui avez fait les chemins pédestres ?  
 — Absolument !  
 — Avec vos extravagances, vous exaspérez les gens ! Vous feriez mieux de rester dans votre région. D’ailleurs, je n’ai pas voté pour vous !  
 — Mon cher Monsieur, vous ne pouvez pas empêcher les gens de passer auprès de votre maison. Qui vous dit, que c’est un touriste qui vous a volé ?  
 — Qui voulez-vous que ce soit ?  
 — Moi, je ne sais pas. Portez plainte à la gendarmerie la plus proche.  
 — Je l’ai fait ! Je vous le dis, je ne voterai jamais pour vous !  
 — Merci beaucoup pour votre franchise, mon cher Monsieur.  
 — Je suis prête. Qui était-ce ?  
 — Un farceur de mauvaise humeur.

Miss Morgan prit de nouveau la route de Souillac, puis celle de Payrac, pour prendre la direction du sud-ouest vers Gourdon, Salviac, Cazals. Peu à peu se dessina sur l’horizon ; raide, majestueux, tranchant le ciel : le château de Bonaguil. Entre la fin du XV<sup>e</sup> et le début du XVI<sup>e</sup> siècle, il fut construit pour être une forteresse tenue par des militaires, et non un château fort siège d’une seigneurie ; La basse-cour du château médiéval, réservée au peuple, est remplacée par la barbacane qui était une ligne défense militaires ; une seconde enceinte se compose de cinq tours et d’un donjon habitable. L’artillerie avait supplanté l’arbalète. Henri et Nicole furent enthousiasmés par cette visite qui demande un peu d’exercice, qui fut bienvenu, après un bon repas. Le soir même, Henri enregistra ses photos sur le disque dur de son ordinateur pour mieux les examiner. Nicole eut, durant plusieurs jours, un cours improvisé sur le château de Bonaguil, le temps qu’Henri lise les ouvrages qu’ils avaient achetés.

La voix grave de Jean retentit, ce soir-là, sous les tilleuls. Le château de Bonaguil se tenait verticalement sur l’écran de l’ordinateur.

— Je l’ai visité avec Hélène avec beaucoup de plaisir. Avec toi, je viens de comprendre le fond des choses.

— Cela fait plusieurs jours, qu’Henri me forme, souligna Nicole. La fin de cet apéro conférence annonce l’heure du repas.

— Attaquons ! enchérit Jean, et il se tourna vers Henri. J’ai bien fait de te soutenir avec l’opération des Baladins de Rouillac. Ce fut un véritable succès. Se passer des subventions serait formidable.

— Pourquoi pas ? je crois, que nous avons atteint le régime de croisière.

— Je le crois aussi — Jean leva les yeux en direction de Nicole. Apporte-nous ce vin divin de la vallée du Loir, ce breuvage aphrodisiaque : sans le Jasnières, j’aurais perdu l’amour des femmes !

— Quel homme celui-là ! Quel médecin fais-tu ! s'écria Hélène.

— Un bon médecin doit aimer la vie, encourager l'amour ? répliqua-t-il avec ferveur.

— Je te sers ton médicament, celui de la vie, poursuivit Henri. Tu as raison, que serions-nous, sans nos femmes ? Telle une feuille volante d'arbre en arbre, nous avons trouvé notre nid d'amour et garder votre désir.

Henri leva son verre et chanta :

*Bouquet fruité qui fait frémir mes narines,*

*goût qui envahit notre palais,*

*liquide doré qui coule dans mes veines,*

*tu me fais tourner la tête*

*du côté de la vallée du Loir,*

*pied vigne, pied de la vie.*

Une voix surgit près de la maison.

— Excusez-moi messieurs dames ! j'aurais besoin d'un service.

L'homme s'approcha, ses pas crissèrent sur le sol, les laissant sans voix. Ses bras d'haltérophile firent un geste brusque, à partir de la ceinture, un revolver se braqua sur eux : personne ne dit mot.

— Sortez vos clés de voiture !

Deux de ses complices, prêts à tirer, les surveillaient. Jean remarqua aussitôt que l'un d'eux était blessé.

— Je suis médecin ! Je peux soigner votre blessure.

L'homme, méfiant, finit par s'allonger sur la chaise longue. Jean désinfecta la blessure, retira la balle logée dans la cuisse gauche de l'individu, qui put pousser un grand soupir de soulagement.

— Vous voilà sauvé ! Heureusement que j'étais là, sinon vous risquiez de passer l'arme à gauche.

Les deux autres avaient toujours leurs revolvers dirigés vers eux, personne n'osa murmurer le moindre mot, à part Jean. Henri donna les clés de sa Vel Satis en précisant qu'elle serait plus confortable.

— Videz vos poches et donnez-moi vos sacs !

L'homme cherchait les téléphones portables. Ils furent enfermés dans la grange, bâillonnés, ficelés et allongés sur la scène. Dans ce théâtre, où aucun spectateur ne put les aider. Le moteur de la Vel Satis vrombit, les hommes partirent. Henri frotta son visage contre Nicole pour enlever son bâillon. Il put, à partir de ce moment-là, avec ses dents dénouer les liens de Nicole, qui réussit à enlever ceux d'Henri. Moins d'un quart heure plus tard, Henri était libéré, prêt à prévenir la police.

— Je vous passe l'inspecteur Lupin, répondit l'agent au téléphone.

— Vous avez bien fait d'appeler. Ils ont cambriolé le Super U de Souillac. Une patrouille de gendarmerie qui passait par là, a tiré, mais ils ont accéléré. Donnez-moi le numéro et le modèle de votre voiture. J'envoie tout de suite son signalement. Regardez s'il n'y a pas une Peugeot 607 près de chez vous.

— Je vérifie tout de suite... Il y a bien une Peugeot 607 légèrement en contrebas de ma maison.



— Ne touchez à rien ! Nous allons venir la récupérer, prendre les empreintes et vos témoignages. Nous vous remercions beaucoup. En attendant, ne vous inquiétez pas !

Henri courut pour libérer ses amis.

— Nous avons eu de la chance ! C'est bien la dernière fois de ma vie, que je fais du théâtre, la prochaine fois ils prendront quelqu'un d'autre. Être ficelé comme un saucisson, cela ne me convient pas ! Comment va, ma pauvre Hélène ?

— Nous pouvons enfin respirer, souffla Hélène. Heureusement, cela n'a pas duré longtemps !

— Mon cher Henri, tu as dû faire un stage chez les Indiens pour te libérer aussi vite.

À peine les moteurs furent-ils arrêtés que des pas se firent entendre, six gendarmes entrèrent dans Rouillac.

— Bonjour, mesdames et messieurs, je suis l'inspecteur Lupin. Merci de nous avoir prévenus aussi rapidement. En attendant la venue de mes collègues du service des empreintes de Cahors, je vais prendre vos témoignages.

— Permettez, Messieurs, que je finisse mon repas ! lança Jean.

— Je vous en prie, Docteur !

— Voulez-vous boire un verre bien que vous soyez en service ?

— Nous vous remercions beaucoup.

Henri vida le restant de la bouteille dans leurs quatre verres.

— Le Jasnières m'a remis d'aplomb !

— Au moins, toi, Jean, tu n'es pas difficile à soigner.

La police scientifique arriva avant que la gendarmerie de Souillac n'eût fini d'enregistrer les déclarations des témoins.

— J'ai oublié de vous dire, sous l'effet de l'émotion, que ma Vel Satis est équipée d'un système GPS, capable de l'immobiliser en cas de vol.

— Dans ce cas, nous allons localiser la voiture en espérant qu'ils ne l'ont pas abandonnée, répliqua Lupin. Je préviens mes collègues de Cahors.

— Elle est près de Montamel (à vingt-cinq kilomètres au nord de Cahors), reporta l'homme au bout du combiné. Elle roule...

— Sergent ! ordonna Lupin, en levant les yeux, prenez le portable de monsieur pour rester en contact avec les voitures de police qui tentent de rejoindre les truands.

— Nous avons la Vel Satis à notre portée, répondirent les policiers en charge de la poursuite.

Un quart d'heure après, la voiture s'immobilisa.

— Ils sont rentrés par effraction dans une maison isolée, signalèrent les informateurs. Ils vont certainement y passer la nuit. Nous allons attendre pour les surprendre.

— Très bien, faites attention ! Je suis l'inspecteur Lupin.

— Je suis l'inspecteur Philibert ! J'enverrai deux de mes hommes, près de la maison dès que la lumière sera éteinte. Je vais demander du renfort. Je vous tiendrai au courant de la suite des événements.

— Dites-leur d'être très prudents ! conseilla le maire de Saint-Sozy.

— Vous avez raison, avec ces oiseaux-là, il faut être très méfiant ! rétorqua l'inspecteur Lupin. Ils vont appeler une unité spéciale entraînée pour donner l'assaut. Ils seront là dans les deux heures. Nous allons vous laisser en vous remerciant pour votre bravoure, nous vous informerons de la suite des événements.

— Nous avons seulement fait notre devoir, reconnut Henri.

Après toute cette agitation, il leur fut difficile de s'endormir. Le soleil éclaira de nouveau Rouillac.

— Allô, répliqua Henri, à peine réveillé.

— C'est l'inspecteur Lupin. Vous dormiez, je parie. Tout s'est bien terminé. Votre voiture est intacte.

— Excusez-moi, je suis, maintenant, presque réveillé.

— Voilà comment cela s'est conclu : les trois hommes se sont disputés au moment du partage, l'un d'eux tire sur l'un des complices, l'autre tente de répliquer, mais il est aussi abattu. Le survivant franchit la porte de la maison avec le butin. C'est, à ce moment-là que nous l'arrêtons. Dans quelques jours, le temps de finir l'enquête, vous retrouverez votre voiture.

— Soyez sans inquiétude, je possède une autre voiture. Vous félicitez vos collègues de notre part.

— Quelle chance avons-nous eue ! reconnut Henri, en s'adressant à Nicole.

— Tu peux le dire !

— J'appelle Jean.

— Tu peux mettre une bouteille au frais, mais la prochaine fois, je viendrai avec mes gardes du corps.

— Je prends note. Celui que tu as soigné est mort. C'est le grand maigre au regard vif, qui n'inspirait guère confiance, qui est le survivant.

— À bientôt, Henri, j'y vais !

— Je te laisse préparer le café ! susurra Nicole, dès qu'Henri eût posé le combiné.

— Je te l'apporte, tel la goutte de rosée qui tombe sur une rose.

En se baladant, ils passèrent par le Clos, où ils achetèrent du foie gras, du confit et autres victuailles, ensuite Henri récupéra son courrier à la mairie.

— Méfiez-vous ! Plusieurs journalistes recherchent les héros du cambriolage de Souillac. Le docteur Pirac m'a dit : « *Surtout ne dites rien, Mme Castel !* ». Je n'ai absolument rien dit !

— Je vous en remercie.

À peine était-il sorti de la mairie.

— Pardon monsieur, connaissez-vous ceux qui ont permis l'arrestation des cambrioleurs ?

— Nous sommes ici en vacances !

À peine étaient-ils arrivés qu'un homme les photographia avant de leur poser la moindre question.

— C'est bien vous qui habitez là ?

— Il me semble que oui !

— Nous travaillons pour FR3. C'est vous, les héros ! Puis-je vous interviewer quelques minutes ?

— Nous allons vous répondre sous les tilleuls, là où les trois hommes, nous ont surpris.

L'homme posa ses questions, une jeune femme filmait et un jeune homme tenait le micro. Le journaliste les remercia chaleureusement.

Une fois le calme revenu, Henri reçut ce courriel : « *Une troupe recherche un local pour créer des pièces de théâtre. Nous aimerions vous rencontrer.* »

— Notre grange serait animée, notre tranquillité serait atteinte.

— Demande-leur, quelles sont leurs intentions, nuança Nicole.

Des bruits de pas résonnèrent dans la cour.

— Ne craignez rien, je viens juste vous parler ! Je vous prie de bien vouloir m'excuser de vous importuner.

Henri et Nicole laissèrent l'homme avancer.

— Je comprends votre émotion. Je voudrais juste vous poser quelques questions.

— Asseyez-vous. Nous vous écoutons !

— J'ai vu le reportage sur FR3. Je voudrais vous interroger, afin de compléter mon information. J'ai rencontré Monsieur Pirac avant vous.

L'homme posa très aimablement ses questions pour écrire son article, qui devait paraître dès le lendemain matin dans *La Dépêche du Midi*. Le journaliste les remercia et leur souhaita une bonne fin de vacances.

Le lendemain matin, Henri prit son vélo pour acheter le journal.

— Bonjour, monsieur Poirauveau. Vous êtes devenu une vedette ! Êtes-vous remis de vos émotions ?

— Rassurez-vous, tout va bien maintenant !

*La Dépêche du Midi* titrait : « *Le maire et son adjoint, même bâillonnés, réussirent à faire arrêter les cambrioleurs du supermarché de Souillac* ».

Il rejoignit Jean.

— As-tu vu le journal ?

— Évidemment, c'est toi, qui as été le meilleur !

— Tu sais, ce sont les circonstances qui m'ont été favorables. Le système antivol branché sur le GPS a facilité leur arrestation ; s'il avait pris la Morgan, cela aurait été plus difficile.

— Veux-tu un café ?

— Pourquoi pas !

— Hélène, veux-tu nous servir trois arabicas.

— Voilà les héros ! clama-t-elle, en apportant les tasses encore fumantes sur un plateau. Nous les femmes, nous comptons peu !

— Nous ne sommes pas journalistes ! répliquèrent-ils en chœur.

— Nicole est-elle remise de ses émotions ?

— Après une bonne nuit, elle va bien.

— Ils étaient dangereux ! Bien qu'ils aient pointé leurs armes sur nous, nous sommes restés calmes, eux aussi. Notre savoir-vivre nous a sauvés !

— Tu as raison ! Je vais reprendre le chemin de Rouillac. Mes chers amis, je vous salue.

À peine Henri avait-il rangé son vélo qu'un inconnu l'interpellât :

— Bonjour monsieur ! Désolé, je suis en avance.

— Allons voir l'intérieur de la grange, la scène nous a été prêtée par la ville de Souillac. Il nous suffit d'ajouter des chaises pour les spectateurs, et c'est reparti...

— C'est l'essentiel ! Je souhaiterais vous expliquer mes intentions.

— Allons nous asseoir sous les tilleuls.

— J'ai été élevé à La Varenne, près de Paris, expliqua le jeune homme, une fois assis. J'ai raté ma licence de sciences. J'ai alors décidé de faire des cours de théâtre à Paris. J'ai ensuite joué dans de nombreuses pièces. À 32 ans, j'ai quitté Paris en juin dernier pour m'installer à Rignac, dans une maison appartenant à des amis de mes parents. J'ai réussi à travailler dans un hôtel-restaurant jusqu'en septembre. Faute de retrouver du travail, j'ai pensé créer ou rejoindre une compagnie de théâtre. J'ai d'abord rencontré celles du secteur. J'ai joué avec l'une d'elles une quinzaine de représentations. Un jour de printemps, une jeune femme m'expliqua qu'elle était conteuse. Je la revois trois jours plus tard, pour ne plus la quitter. C'est elle qui m'a parlé de vous ! C'est Bénédicte, la conteuse de l'Ouisse. Depuis, j'habite avec elle à Lacave. Elle continue à conter, nous avons l'intention de monter des pièces de théâtre tous les deux.

— Il fallait le dire que vous la connaissiez !

— Il est évident que nous pouvons répéter chez Bénédicte. L'intérêt de votre grange est d'être un vrai théâtre, de pouvoir installer des décors, mêmes modestes : d'avoir un espace théâtral pour exprimer. Comprenez-vous ma position ?

— Assurément, jeune homme ! Au beau temps, vous pouvez utiliser la grange. Mais le reste de l'année, vous risquez d'avoir froid.

— Je le savais, car nous sommes venus l'autre jour voir la pièce de théâtre. Nous aimerions venir pour poursuivre notre travail. Nous avons sélectionné des extraits des lettres à Miléna écrites par Kafka. Maintenant, il faudrait que nous jouions sur une vraie scène.

— Venez avec Bénédicte, quand vous le souhaitez.

— Même cet après-midi ?

— Quand vous voulez.

— Combien demandez-vous pour la location des lieux ?

— Rien !

— Heureusement, il y a des gens comme vous pour nous aider ! À cet après-midi, merci mille fois !

Lorsqu'il aperçut Bénédicte et Julien tout sourire, la main dans la main, Henri préparait ses cours pour la rentrée.

— J'ai préféré rester à la maison ce matin. Je croyais que vous alliez refuser. Je vous remercie.

— Vous êtes trop pessimiste Bénédicte. Vous voyez, il faut oser dans la vie ! Tant que vous êtes polis, vous pouvez foncer !

Bénédicte embrassa Henri.

Lors de la fête du 15 août, Henri présenta son fils et sa compagne à ses connaissances. Ils discutèrent avec le propriétaire d'une Delahaye 135 de 1939 qui participait au défilé annuel des voitures anciennes. Henri regarda, avec ses yeux d'enfant, le moteur 6 cylindres de 3227 centimètres cubes de 120 chevaux, accouplé à une boîte de vitesses électromagnétique Cotal.

— Venez donc faire un tour ? proposa son propriétaire.

— Je suis bien incapable de vous dire non ! rétorqua Henri.

La sonorité onctueuse du moteur l'enthousiasma.

— J'arrive à tenir des vitesses dignes des voitures d'aujourd'hui, la limitation à 90 favorise bien les choses.

Comme chaque année, le maire et ses adjoints firent leur traditionnel discours avant le repas. Henri leur proposa un extrait du spectacle de Bénédicte et de Julien, ils furent chaleureusement applaudis par un public, non acquis au théâtre, ce qui les encouragea. Jérôme et Aurélie mangeaient pour la première fois à la table des élus, à une fête de village. L'ambiance populaire les amusa. Le bal égaya la soirée. Les verres de bière ou de rouge ingurgités dépassèrent parfois la raison.

Deux jours plus tard, la cour du château de La Treyne, pas celle qui donne sur la Dordogne, vibra sur les *Variations énigmatiques* d'Eric-Emmanuel Schmitt. Quelques jours plus tard, ce sera Belcastel, qui offrit, tel le plateau d'un serveur, son promontoire rocheux. Ce château profondément remanié conserve son ancienne tour et son petit clocheton. La scène décorée fut placée à droite de la chapelle, sur laquelle joua un trio de jazz qui leur taquina les oreilles, avant que la nuit assombrisse le paysage. Les applaudissements survolèrent le promontoire, telles des colombes porteuses d'un message. Il en fut de même les autres fois. Les propriétaires du moulin de Blagour, du château de La Treyne et de Belcastel furent enchantés d'avoir rejoint l'initiative des Poiraudeau, plus exactement de Françoise Soty. Cent cinquante personnes assistèrent en moyenne aux spectacles équilibrant ainsi le budget. Le maire de Souillac fut satisfait, que le monde rural organisât des activités culturelles, en complément de celle de sa ville. Il félicita Henri, comme il le méritait.

Avant son départ, Henri participa à une réunion du conseil municipal qui permit, entre autres, de faire le point sur les activités culturelles de l'été : selon les commerçants, les villages du canton avaient bénéficié de nouveaux visiteurs, ce qui justifiait les dépenses investies.

— Chers collègues, formula Henri, je suis heureux que les subventions qui nous ont été accordées aux baladins de Rouillac ont montré leurs bons effets. Je vous remercie de votre soutien ! Nous avons atteint, je crois notre régime de croisière, car si nous nous lançons de nouvelles initiatives, il nous faudra des aides supplémentaires ; la raison me pousse à conserver notre niveau d'action, du moins pour la mission qui m'a été confiée par les électeurs de Saint-Sozy. Je vous remercie pour votre confiance.

Tous applaudirent.

— Je soutiens totalement notre cher ami ! enchérit le maire. Avez-vous d'autres questions à poser ?

Henri et Nicole purent rejoindre Le Mans en ayant accompli leur mission. Au cours de ces deux années, les Poirardeau avaient conquis les Saints-Soziens et les habitants des villages aux alentours. La grange de Rouillac servira à Bénédicte et Julien pour répéter hors de la saison estivale.

Lors de la présentation de la saison théâtrale au Mans, Henri et Nicole croisèrent Paul Cordonnier ; dès que l'homme grand et trapu les aperçut, il se dirigea dans leur direction.

— Quel bonheur de vous retrouver !

— Votre séjour à Martel vous a-t-il plu ?

— Énormément, notre rencontre aussi ! Votre capacité à animer votre région d'adoption m'a surpris. J'ai l'impression que vous avez inoculé le virus de la culture à vos concitoyens.

— Je pense avoir agi dans le bon sens. La saison théâtrale estivale a été un succès.

— Ma femme et moi, nous avons trouvé formidable, cette idée de faire de votre grange, un théâtre et d'étendre cette initiative au canton, reconnu Paul Cordonnier. Je vais peut-être vous paraître excessif : ma tendance politique, vous la connaissez, et j'ai le sentiment que vous en êtes proches.

— Je le pense aussi !

— Vous devriez rejoindre notre parti, afin de nous faire profiter de vos talents.

— Pourquoi pas ?

— Donnez-moi votre adresse, pour que je puisse vous informer de la date de notre prochaine réunion.

Un soir de ce début d'automne, Henri se rendit à sa première réunion politique au Mans. Ses prises de paroles lui parurent positives, ce qui l'encouragea. Sur le chemin du retour, Henri cogitait en avançant d'un pas vif, il lui semblait que sa vie prenait un nouveau cap. La porte franchie, il put embrasser Nicole.

Chaque Saint-Sozien pouvait le contacter par Internet, même de la mairie, il était indéniable que cette technologie aidait considérablement Henri dans sa fonction d' élu ; ses étudiants, ses collègues universitaires, les lecteurs de ses livres communiquaient ainsi ; chaque jour, Henri s'astreignait à répondre. Les rouages politiques manœuvraient-ils à l'agripper Henri ?

∴

À la Toussaint, Henri et Nicole franchirent de nouveau le pas-de-porte de la maison de Jean.

— Quel enchantement de vous revoir, après ces deux mois d'absence ! clama Jean. Tu vois, Henri, je me suis habitué à nos discussions, à ton influence locale. Tu sais, ma cote monte, certains opposants me promettent même de voter pour nous à la

prochaine élection, dommage que je ne me représente pas ! Pour arroser notre soirée, j'ai trouvé un pineau des Charentes âgé de trente ans. En fermant les yeux, je me crois par un beau soleil au bord de la côte de granite rose à Ploumanac'h, près d'Hélène...

— Bien que j'aime Le Mans, à Saint-Sozy, j'ai rencontré une foule de gens sympathiques ; si j'étais un arbre, j'aurais mes racines dans la Sarthe et une ici. Quel régal ce pineau !

— Le Président du Conseil général t'a convoqué mardi matin. Je crois qu'il te dira de rester à ta place. Tu verras bien !

— Peu importe, ce qu'il me dira !

— Tu as raison ! À table, braves gens !

— J'ai pris une carte au parti de l'Agora au Mans.

— Effectivement, c'est plus logique comme cela. Finalement, je suis content que tu milites dans un parti. Je me demande, où tu vas t'arrêter !

— Tu sais, j'ai mon métier et ma femme.

— Tu as raison, ce qui compte c'est bien faire les choses. Tu as donné une véritable impulsion au sein du conseil municipal. Chacun veut mieux faire, à part deux ou trois grincheux. Mes collègues élus des communes du canton sont heureux d'avoir pris le train en marche. Quant au maire de Souillac, c'est avec enchantement qu'il me parle de toi ! Par contre, le conseil général grince des dents, pourtant tes actions se limitent aux questions touristiques et culturelles. Grâce à toi, j'exerce ma fonction de mairie avec plus de plaisir. Je te ressers un verre de château Cayrou.

— Ce qui compte pour moi, c'est que je sois utile aux concitoyens.

Henri devenait un fin politique qui se sentait bien dans sa peau d'élu, lui-même réfutait cette attribution ; parfois, on lui reprochait ces longues absences, malgré internet.

Jean se mit à chanter.

*Vive l'Agora, vive l'Agora*

*Épinglée sur le revers de ma veste.*

*J'arbore l'insigne de la liberté.*

*Votez pour nous !*

Jean fut pris d'un fou rire, tous se demandèrent, quelle mouche l'avait piqué. Henri lui donna plusieurs tapes dans le dos ; Jean s'arrêta, reprit son souffle, et se remit à rire dans une dernière saccade, avant de retrouver son rythme cardiaque. L'atmosphère redevint progressivement normale.

Les pas d'Henri et de Nicole allaient vers Rouillac.

— Quel homme ce Jean ! Un véritable ami, n'est-ce pas mon ange !

— Certainement, d'ailleurs il pourrait être jaloux de toi, mais il préfère plaisanter sur ton influence locale.

La porte de la maison se referma, selon la volonté d'Henri, dans cette atmosphère plus intime, son discours changea de teneur.

— Je sens que je vais te prendre dans mes bras.

— Avec tendresse, j'espère !

— Je veux être ce petit oiseau, qui se pose sur tes lèvres !

— Alors, je t'ouvre mes ailes !



Un court instant, les rayons solaires illuminèrent le cadre du vélo qui emmenait Henri vers la mairie : était-il devenu un héros mythique ? Lui n'en savait rien. Il savait qu'il avait rendez-vous avec ses collègues des villages voisins pour faire le point sur les activités culturelles de l'été ; ils décidèrent tous de les poursuivre. La réunion se termina par un pot, payé par une cagnotte et non par les deniers des contribuables.

La Vel Satis prit la route pour qu'Henri soit avant dix heures devant le bureau du Président du conseil général, Nicole en profita pour visiter le secteur.

L'homme avança en direction d'Henri.

— Vous devez être monsieur Poiraudéau ?

— C'est moi-même !

— Voulez-vous me suivre ?

— Asseyez-vous ! Ordonna-t-il, sèchement. Je vais être très franc avec vous. Être adjoint au maire à Saint-Sozy, quand on n'est pas du terroir, passe encore ; mais faire des actions hors de votre commune, cela devient intolérable ! Vous empiétez sur les initiatives du conseil général. Je vous demande expressément de rester dans vos limites territoriales !

— J'essaie d'œuvrer avec mes collègues élus du canton, qui sont d'ailleurs très satisfaits de mes idées. Il ne me viendrait jamais à l'idée de marcher sur les plates-bandes du conseil général, même le maire de Souillac m'a consulté.

— En tout cas, pour nous, au conseil général, votre impertinence nous dérange ; il est impératif que vous restiez à notre place !

— Monsieur le Président, pensez ce que vous voulez. Moi, j'agis en mon âme et conscience !

— Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire.

— Je ne vous dis pas à la prochaine fois.

Henri quitta le bureau en ayant envie de chanter à haute voix.

*Monsieur le président, j'agis pour nos concitoyens.*

*Vous pensez ce que vous voulez.*

*Moi, je fais ce que je peux !*

En descendant le majestueux escalier, Henri remarqua dans la glace du palier, son sourire. Il retrouva Nicole à l'ombre du vieux Cahors.

— Tu as l'air satisfait.

— Effectivement !

Henri lui raconta son entrevue.

— Cherchons un restaurant pour fêter l'imbécillité humaine ! claironna-t-il.

Ils mangèrent à *L'O à la Bouche*, rue Saint-Urcisse. La fraîcheur de novembre leur donna envie de visiter le musée Henri Martin installé dans l'ancien palais épiscopal. Henri Martin (1880-1943), ce peintre local, leur plut au travers de ses paysages du Quercy. L'ancienne bibliothèque des lieux abritait une collection de céramique. Après avoir visité la chapelle, Henri s'intéressa au musée archéologique.

Le soir même, les Pirac mangèrent à Rouillac.

— Alors, tu t'es fait mettre au coin !

— Presque, imagine-toi, que moi, je fais du tort au conseil général ! Si je n'étais pas dans le coup, ce n'est pas le Président du conseil général, qui me ferait des reproches, mais les électeurs ! Disons, simplement les choses, je dérange ! Je le savais bien qu'en politique, je ne ferais pas que des amis.

— Quel toupet, il a eu ! exclama Jean. Qu'il reste dans son bureau, nous préférons être sur le terrain !

— J'ai envie d'envoyer un courriel à Cahors, au siège de notre parti.

— Excellente idée ! Faisons-le tout de suite ! répliqua Jean.

Henri tapa le message suivant :

*« Je suis militant de votre parti et élu comme adjoint au maire à Saint-Sozy. Je désire avertir mes amis élus, que nous ne pouvons agir entre élus de communes avoisinantes et créer des liens, sans se faire réprimander par le Président du conseil général. Très amicalement. Henri Poiraudeau »*

— Parfait ! conclut Jean.

L'ensemble des élus de bâbord signa cette lettre, qui devint ainsi une pétition.

∴

Paul Cordonnier avait présenté à ses amis politiques, Henri comme un élu de Saint-Sozy et comme universitaire. *L'Unité sarthoise*, le journal local du parti, publia une brève interview de lui. Il en résulta que le maître de Rouillac, ignoré sous ce nom au Mans, commença à se faire connaître. Habitué à fréquenter les milieux culturels, il allait croiser et saluer ses amis élus.

∴

Lorsque Rouillac ouvrit ses yeux, cette vielle de Noël, la chaleur les accueillit ; Jean avait, deux jours plus tôt, mis le chauffage en marche. Ce soleil de décembre se reflétait de sa lumière douce sur les murs de la maison, et sur le jardin où tous les détails d'une végétation réduite à sa plus simple expression ressortaient. Nicole passa ses bras autour du cou d'Henri qui l'embrassa affectueusement en caressant ses hanches. Henri put enfin ouvrir son courrier qu'il venait de récupérer à la mairie. C'est à ce moment-là, qu'il lut les excuses du Président du conseil général. Henri passa quelques coups de téléphone pour prendre divers rendez-vous.

Henri et Nicole jouèrent au père Noël en livrant deux cartons de douze Jasnières à Jean et Hélène.

— Mon cher Henri, ce n'est pas un cadeau que tu me fais, tu m'apportes l'élixir de la vie !

Jean et Hélène offrirent une sculpture en merisier, qui représentait un couple allongé au pied d'un arbre, sans doute dénudé, qui s'embrasait.

— Je parie que c'est Jean qui l'a choisie.

— Qui veux-tu que ce soit, ma chère Nicole ?

— J'ai failli en acheter deux. J'en aurais fixé une, sur un mur de mon cabinet ; ainsi, j'aurais pu penser à vous, mes amis !

— Heureusement que tu ne l'as pas fait !

— Je me demande pourquoi ? En apportant de l'amour, je défends la paix dans le monde, autrement dit : je bannis les armes ! Toi qui m'aimes, tu ne peux me le reprocher !

— Je t'en veux de symboliser Henri et Nicole dans leur intimité.

— Mais, c'est celle de tout le monde !

— Le symbole est louable. Je vais le mettre dans l'entrée, tel un Christ accroché au mur : tous ceux qui rentreront sauront que Rouillac est la maison de l'amour.

— Merci Henri, au moins tu me soutiens ! Ouvrons cette bouteille de Pommery, du brut royal, délice pétillant de la vie ! Quelle beauté ses petites bulles qui montent comme des montgolfières, traversant ce liquide teinté de jaune à la vertu divine ! Faisons jouir nos papilles gustatives !

— Fêtons le Noël passé et le futur jour de l'an !

— Tu sais, Henri, mes amis politiques regrettent ton absence dans leur parti. Je leur ai expliqué ta situation. « *D'accord, mais pourquoi ne viendrait-il pas chez nous !* » ont-ils souligné. Pour eux, il est essentiel que tu sois élu dans le Lot.

— Je n'ai pas assez réfléchi à cela. Je vais leur envoyer un courriel pour m'expliquer.

De nombreuses discussions animèrent cette soirée, l'humour y fut présent, comme toujours.

∴

L'enneigement du paysage de ce mois de février rendait la route glissante, la brillance de la lumière surpassait celle de l'été. La conduite coulée d'Henri, fortement facilitée par le montage de pneus thermogomme qui s'ajoutait aux qualités routières de sa Vel Satis, leur permit d'atteindre Rouillac avec une certaine sérénité. Henri retira la neige avant d'ouvrir la porte de la grange, pour y ranger sa voiture. Miss Morgan ouvrit légèrement les yeux, mais dès qu'elle comprit que son maître était là, elle lui sourit. Henri salua la bestiole d'une caresse affectueuse. « *Heureusement, j'avais ta petite sœur pour venir !* » murmura Henri. « *Eh oui ! moi, je préfère le soleil de l'été* » sembla répondre Miss Morgan.

— Veux-tu un café ? proposa Nicole.

— Excellente idée ! acquiesça-t-il.

Pour se dégourdir l'esprit et les jambes, Henri marchait de long en large dans le séjour. La conduite sur la neige requiert une grande douceur du maniement du volant, et de la pédale de freinage, qui est inévitablement fatigante. La souplesse du six cylindres essence conjugués aux systèmes d'assistance à la conduite lui facilita grandement la tâche.

— Je reprends mes esprits, ma chérie, chuchota-t-il, en l'embrassant.

Ce soir-là, Jean était absent, parti voir sa mère rentrée la veille à l'hôpital.

— Salut, Jean ! répliqua Henri au téléphone. Comment va ta maman ?

— Rien de grave ! Un calcul au niveau d'un rein, l'opération s'est bien passée.  
Es-tu bien arrivé à Saint-Sozy, malgré la neige ?

— J'ai roulé tranquillement, tout s'est bien passé. Souhaite une meilleure santé à ta maman.

— Je te dis à demain soir. Embrasse Nicole de ma part.

— Bonjour à Hélène. À demain !

C'est avec une légère avance qu'Henri arriva à Souillac, pour rencontrer ses amis de l'Agora.

— Tu es Henri Poirauveau, je parie. Je suis Dominique L., le responsable départemental. Je suis heureux de te rencontrer, depuis le temps que j'entends parler de toi ! Celui, qui a adhéré au Mans ?

— J'y suis les trois quarts de l'année aura Mans, j'ai donc trouvé cela normale. D'un autre côté, je suis élu dans le Lot. Il me faudrait deux adhésions.

— Il t'en coûtera...

— Voici mon obole.

L'assistance s'installa.

— Nous allons commencer mes amis ! Je suis content que vous soyez venu si nombreux. Je vous présente Henri, un nouvel adhérent, indiqua-t-il, montrant de sa main droite le chèque et Henri en même temps. Nous pouvons tous être heureux de l'avoir parmi nous. Henri s'est fait remarquer par ses actions à Saint-Sozy et son influence sur les communes environnantes, ce qui est déjà beaucoup pour un habitant du Lot. Notre camarade séjourne qu'un quart de son temps parmi nous. Il mérite nos applaudissements et nos encouragements les plus vifs et les plus sincères !

Henri se présenta et énuméra ses objectifs politiques. Il répondit efficacement aux questions.

— J'aimerais dans un second temps que nous essayions de voir ensemble comment nous pourrions agir avec Henri, affirma Dominique L. Tu as fait le premier pas, tu as enclenché la mécanique. Il nous reste à aller plus loin dans l'espace géographique, c'est-à-dire dans notre cher département du Lot.

— Tu nous as apporté un élan culturel et touristique dans ton canton, même à Souillac, par l'intermédiaire des maires et de leurs adjoints, pourtant pas toujours de notre bord. Cet élan doit s'étendre à l'ensemble du Lot, souligna le maire de Souillac.

— Explique-nous les grands axes de ton action, proposa Dominique.

— Je suis heureux d'être ici, poursuivit Henri. J'ai appliqué des idées simples, rien de plus.

— Tu l'as fait avec intelligence et persuasion. Voilà, pourquoi tu as réussi ! Et par-dessus le marché, tu as transformé ta grange en théâtre. Se faire accepter par les gens d'une autre région, il faut le mériter. Même pour des idées simples, les faire passer est parfois un exploit.

— Tu as raison, Dominique. Saluons notre cher camarade ! Nous pouvons dire qu'il est plus que méritant.

Henri transmet ses idées avec beaucoup de pédagogie.

— Chers camarades, je vous offre un verre de Jasnières, vin du val du Loir provenant d'un vignoble du sud-est de la Sarthe accompagné d'un cake que ma femme a fait.

Tous apprécièrent son geste, et plus particulièrement ce vin sarthois. C'est ainsi que le Jasnières commença à s'introduire dans le Lot.

La Vel Satis se comporta dignement sur la route givrée, pour revenir à Rouillac,

— Comment va ma petite mésange ?

— Très bien ! Y avait-il eu du monde ?

— Tu sais, par ici, les gens sont habitués à rouler sur la neige. Je suis satisfait de cette rencontre. Je me demande, comment je vais gérer mes deux adhésions à un même parti. Tu comprends, j'ai pris une seconde carte.

— Difficile de faire autrement ! Les grands patrons dirigent bien plusieurs usines en parallèle. Toi, mon chéri, tu en es capable. Cela t'inquiète ?

— Non, nous verrons bien.

Henri ouvrit le courrier provenant de la mairie.

— Bénédicte et Julien nous envoient une carte postale de Vannes, où ils ont joué pour la vingt-cinquième fois leur pièce ; au moins vingt représentations sont encore programmées. Elle écrit : « *L'amour est partout, même sur scène !* ». Voici une nouvelle comme nous les aimons !

— Nous avons eu raison de leur prêter la grange.

— Trois nouveaux propriétaires nous proposent leur château, comme scène de théâtre. Je crains que les difficultés arrivent, car sans subventions, il ne peut pas y avoir de spectacle ! Si je demande des subventions supplémentaires, la réponse sera négative ! C'est dommage pour ceux qui souhaitent participer à ce mouvement culturel.

— Ils pourraient peut-être nous aider par leur réseau d'influence, d'autant plus que les spectacles sont de plus en plus rentables.

— Tu as une idée lumineuse !

L'une des propriétaires était maire et conseillère générale. La subvention tomba tout naturellement avant l'été. Henri proposa de commencer ce cycle de spectacle dès le début de juillet, ce qui fut entériné.

L'esprit d'Henri vagabondait sous les projecteurs éclairant un concert de jazz ; il crut pendant quelques instants que la lumière fut celle de l'été, pourtant son regard voyait ce paysage enneigé au travers de la fenêtre. Hank Jones au piano accompagné par Georges Duvivier à la contrebasse et Alan Dawson à la batterie jouaient *A foggy day* ; il ne rêvait pas ! Nicole avait bien mis de la musique.

— Je te sers la soupe, mon amour !

— Déjà ! c'est vrai, j'ai faim.

La sonorité des cuillères en argent, contre leurs assiettes en porcelaine, résonnait comme des fausses notes, au milieu de celles propulsées par le trio de Hank Jones, leur cerveau les dissociait de leur propre cacophonie.

Henri et Nicole franchirent la porte de Jean et Hélène.

— Comment va ta maman ?  
— Tout est normal ! Et toi ?  
— Tu vois, comme un charme !  
— Je dirais que c'est plutôt ta femme qui a du charme. Tu me pardonnes, pour ce jeu de mots ?  
— Je commence à te connaître !  
— J'ai préparé un vin chaud, une mixture maison !  
— Je suis l'homme à la double carte.  
— Je m'en doutais que cela allait arriver. Tu es digne de mon amitié ! N'est-ce pas Nicole ?  
— Il a fait son devoir !

La neige persista toute leur vacance, si bien que Miss Morgan resta dans la grange. Henri et Nicole profitèrent d'une journée ensoleillée pour retourner au Mans.

∴

La double adhésion d'Henri amusa beaucoup le responsable départemental de la Sarthe.

— Surtout ne vote pas dans les deux départements ! lui recommanda-t-il.  
— Je ne pourrai pas puisque les votes se déroulent hors des vacances scolaires : au Mans, j'agirais en militant, dans le Lot en tant qu' élu.  
— Tu es vraiment un cas, mais...

C'est au cours de cette réunion qu'il fit la connaissance du maire du Mans. Paul Cordonnier le présenta comme un universitaire du Mans, et adjoint au maire talentueux à Saint-Sozy.

— Par quel hasard cela est-il arrivé ? lui demanda le maire du Mans.  
Henri raconta son histoire et ses actions politiques. Du haut de sa grandeur, Germain Tallandier l'écouta avec une attention toute particulière.  
— C'est avec beaucoup de talent que tu as effectué ce parcours, très insolite.  
— Ses actions culturelles que j'aurais crues presque impossibles, se sont réalisées au fil du temps.  
— Tu as su convaincre ton entourage, étendre ton action au-delà de ton territoire, tout cela en quelques d'années, c'est étonnant !

Puis l'homme discuta avec d'autres. Henri revint avec sa physionomie et l'intonation de sa voix dans sa mémoire.

∴

Rouillac les revit sous le soleil Pâques.

— Je te laisse ouvrir la porte. Cette lumière me donne envie d'examiner le jardin. Nous arrivons au bon moment.

Plus elle s'éloignait, moins Henri l'entendait. Il déchargea le coffre. À peine avait-il rangé la Vel Satis dans la grange à côté de Miss Morgan qui sommeillait, que Nicole revint toute souriante.

— Pourquoi n'es-tu pas venu ? Pourtant, je t'ai appelé !

— Je n'ai pas entendu ! Ces parterres de fleurs feraient devenir n'importe qui poète, par leurs couleurs et leurs odeurs, reconnut Henri, un peu plus tard.

— J'ouvre les volets, je monte les bagages, lança Henri. Ensuite, j'irai à la mairie avec la Morgan chercher le courrier.

Miss Morgan avait dû entendre son nom, car la position oblique de ses phares et le bas de sa calandre s'élargit pour indiquer sa satisfaction. Henri vérifia les différents niveaux, avant quelle puisse reprendre son souffle, en tournant au ralenti. Miss Morgan descendit la route tortueuse pour la première fois depuis la Toussaint, prit naturellement la partie rectiligne vers le pont sur la Dordogne ; ce fut bien avant, qu'elle tourna à gauche pour s'arrêter sur la place du village. Henri franchit la porte de la mairie, souhaita le bonjour à la secrétaire, qui lui tendit une feuille de papier, où étaient notées toutes les indications, provenant d'appels téléphoniques ou autres. Au moment où il prit le courrier, la porte d'entrée s'ouvrit.

— Le bruit caractéristique du moteur m'a signalé ta présence. Comment va mon grand ami ?

— Comme le bourgeon qui éclôt ! Et toi !

— J'ai juste attrapé un rhume, autrement dit, rien ! Je t'apporte ses dossiers pour que tu jettes un coup d'œil avant ce soir. Hélène est en train de nous mijoter, je ne sais quoi, rien que l'odeur va me guérir !

Miss Morgan reprit le chemin de Rouillac satisfaite d'avoir respiré le grand air.

— Comment cela se fait que tu restes aussi longtemps assis, après un voyage en voiture ?

— J'ai du courrier et des dossiers à lire, avant le grand oral du dîner.

Mais, au bout d'un moment, Henri ne put s'empêcher de marcher de long en large dans le séjour, tout en asseyant de temps en temps.

— Mes amis de bâbord, élus, ont étudié mes propositions culturelles pour le département, ils ont effectué quelques corrections en fonction de leurs propres expériences ; en plus, ils s'excusent d'avoir travaillé sans moi : Ils ont bien fait !

— Tu peux être satisfait ! Tu vas devenir indispensable pour les Lotois. En tout cas, tu l'es pour moi. As-tu vu l'heure ?

— Non, il faut y aller ! Je comptais sur toi pour donner le signal de départ.

À peine Henri avait-il frappé à la porte des Pirac qu'il entendit :

— Entrez ! entrez !

— Désolé, nous avons oublié l'heure ! reconnut Henri.

— Une amie est venue me voir, je suis aussi en retard, répliqua Hélène.

— Autrement dit, nous sommes à l'heure ! rectifia Henri.

— Je lui avais donné l'ordre de lire quelques dossiers, rétorqua Jean. Voilà la raison de son retard. Je vais t'interroger dès maintenant.

— J'en ai perdu l'habitude.

— As-tu lu la réponse des conseils généraux de notre bord ?

— Évidemment !

— Tu peux être fier de toi ! Ils ne pourront mettre en place tes propositions que lorsque nous serons majoritaires dans ce département. Nous avançons, c'est déjà ça ! Tout le monde désire de la claiette de Die ! Très bien, la démocratie est respectée.

— Au Mans, ils vont vouloir te récupérer. C'est une évidence ! lança Nicole.

— J'y ai pensé. De toute façon, il est trop tard pour inverser les choses ! reconnut Henri.

— Je sais que tu finiras ton mandat à Saint-Sozy, à moins d'une démission, précisa Jean.

— J'irai jusqu'au bout. L'intérêt pour moi, c'est d'agir avec toi et avec les Saints-Soziens. Comme tu ne te représenteras pas, alors, je verrais...

— Vivons le temps présent ! soutint Jean.

Le lendemain, Henri répondit aux élus de son camp. C'est au Mans qu'Henri reçut la réponse de ses amis du Lot, qui le remerciaient vivement pour sa collaboration.

∴

Henri rejoignit Nicole, assise au milieu des massifs de fleurs multicolores, quelque peu aphrodisiaques par leurs odeurs.

Ce matin-là, le soleil transperçait les nuages, Henri eut l'idée d'une promenade touristique ; Miss Morgan se dirigea en direction du Nord pour atteindre, quarante-cinq kilomètres plus loin, cette pancarte qui indique, fièrement, Brive-la-Gaillarde, surnommée ainsi, pour sa bravoure lors des attaques ennemies ; que tonton Georges, le poète chanteur, sut reconnaître. Miss Morgan s'arrêta sur une vaste place à proximité de la première ceinture des boulevards, remplaçant les anciennes fortifications qui limitaient la ville ancienne. Le clocher de l'église Saint-Martin indiquait le chemin ; celle-ci fut profondément remaniée au XIV<sup>e</sup> siècle, ainsi que la nef et les bas-côtés, au XVIII<sup>e</sup> siècle le chœur fut reconstruit ; seuls le transept et les absides datent du XII<sup>e</sup> siècle. Ils arpentèrent quasiment toutes les anciennes rues ; l'hôtel de Labenche, celui des Échevins, l'ancien couvent des abbesses de Bonneseigne et le collège des Doctrinaires enchantèrent le regard aguerris d'Henri ; Nicole, en bonne élève, écoutait son guide de mari.

∴

Lors d'une réunion au Mans, Henri fut interpellé par le responsable départemental.

— Nous sommes très heureux de t'avoir parmi nous. J'ai appris que tes initiatives politiques dans le Lot sont très appréciées par nos camarades. Tu es devenu plus qu'un simple adjoint au maire d'une commune de 500 habitants. Ton influence s'étend sur l'ensemble du département. Nous comprenons que tu aimes le Lot. Nous en avons discuté, nous pensons que ton rôle est parmi nous, puisque tu ne peux pas être élu dans



deux départements. Choisis la Sarthe plutôt que le Lot, trois fois moins peuplé. Nous sommes très fiers de toi, et nous comptons sur toi aux prochaines élections !

— Tu sais, ce sont les circonstances qui ont fait que je suis un élu du Lot ! se défendit Henri. À la prochaine élection municipale, Jean ne se représente pas. Je ne sais pas ce que je ferais.

— Dans ce cas, viens avec nous !

De retour chez lui, Henri en discuta avec Nicole.

— Tu pourrais envisager de constituer une liste municipale à Saint-Sozy, on te fera confiance. Être maire sans habiter la commune, je ne crois pas que ce soit raisonnable. En ce qui concerne les cantonales, tu ne pourras pas faire une campagne efficace.

— Tu as raison. J'ai pu être adjoint et remplir mon contrat. Quant aux cantonales, la campagne électorale sera difficile, même si j'ai les soutiens de certains maires. Ce que j'aime, c'est bien faire. Seul le mandat d'adjoint à Saint-Sozy semble raisonnable.

— Je parie qu'au Mans, ils te proposeront certainement un mandat plus intéressant.

— Il me prendra plus de temps. Tu sais, j'aime être avec toi.

— Écoute, d'ici là, je serai en retraite et je pourrai t'aider.

— Nous verrons bien. Soyons prêts à réagir !

Ils s'endormirent l'un contre l'autre.

À chacun de ses venues à Saint-Sozy, Henri recevait ceux qui souhaitaient s'entretenir avec lui. De plus en plus de gens venaient le voir pour des raisons les plus diverses, qui dépassaient souvent ses attributions. Les gens avaient tout simplement confiance en lui. Henri agissait, cependant uniquement en fonction de ses compétences. Personne ne venait le rencontrer pour des questions agricoles ou médicales. De son côté, Jean gardait sa double influence de médecin et d' élu.

En ce début de juillet, une dame habillée sur son trente et un, lui demanda :

— Je viens vous voir à cause de mes embêtements. Vous qui êtes un grand historien, vous devriez avoir une réponse à ma question. Vous savez que je suis veuve depuis janvier.

— Bien sûr ! (il ne le savait pas).

— Le pauvre, il a souffert à un tel point que la mort était la seule solution. J'ai quatre enfants, un gars et trois filles. Depuis la mort de leur père, ils me réclament leur part, plus que leur droit. Le notaire leur a bien dit que la succession était close. Je ne sais plus quoi faire. Comme je ne peux plus interroger mon cher mari ! C'est alors, que j'ai pensé à vous ! Voilà la raison de ma visite. Comme vous êtes un grand historien, vous allez forcément savoir.

Henri ne crut pas bien comprendre la question. Il fit répéter la pauvre femme. Un silence envahit la pièce ; pendant qu'Henri réfléchissait, la dame le regardait fixement.

— J'ai beau enseigner l'histoire à l'université, je ne peux pas pour autant vous répondre. Peut-être que votre mari avait un ami de toute confiance, toujours en vie ?

— Ah oui ! le gars Charles, un brave gars, il habite Cahors depuis qu'il est en retraite. Le pauvre, il a perdu sa femme, il y a deux ans.

— Allez-le voir ! Il saura sûrement vous conseiller.

— Je n'y avais pas pensé. J'ai la tête tellement prisent avec toutes ces histoires. Je savais que vous alliez m'aider.

La femme partit et revint aussitôt avec un poulet tout plumé qu'elle lui offrit en le remerciant vivement. Henri ne pouvait le refuser, sans être discourtois.

Sept mois plus tard, Henri reçut une lettre de Cahors, dans laquelle cette dame le remerciait chaleureusement pour son conseil. Elle avait pris l'ami de son mari comme compagnon. Henri pensa en lui-même : « *Pourquoi compliquer les choses, quand elles peuvent être simples.* ». Il supposa que cette femme n'osait pas décider d'elle-même de rendre visite à l'ami de son mari. Le conseil d'Henri la lava de tout péché en quelque sorte.

Sur sa bicyclette, Céline vint de Mayrac, commune avoisinante, pour rencontrer Henri. Après sa terminale, elle désirait faire du théâtre au conservatoire, mais ses parents n'en avaient pas les moyens.

— Demandez une bourse ! lui recommanda-t-il.

— Le service de l'orientation me l'a conseillé. Ce que je veux, c'est votre appui ! Céline étant une très bonne élève, elle convainquit Henri, grâce à sa prestance, d'appuyer sa demande. Quelques années plus tard, son diplôme en poche, elle joua, monta des pièces de théâtre. Céline souhaitait diriger un théâtre. Henri savait qu'elle y arriverait.

Henri Poirauveau devint le rebouteux intellectuel du secteur. Il avait institué deux après-midi par semaine, lorsqu'il était à Saint-Sozy, pour recevoir les gens qui le souhaitaient. Jean fut toujours surpris par la manière avec laquelle son ami avait pu s'adapter à Saint-Sozy. C'est avec bonheur, tout particulier, qu'il en discutait avec Hélène. Les arguments de ses rares adversaires ou plutôt de quelques jaloux ne faisaient pas recette, l'ensemble de la population l'appréciait, comme s'il était déjà statufié sur la place de Saint-Sozy. Un journaliste de *La Dépêche du Midi* avait écrit un article sur lui, en l'intitulant : « *Le Zorro de Saint-Sozy* », une autre fois « *L'historien donneur de leçons à Saint-Sozy* », ou « *Le Géo Trouvetout du Lot* ». Jean gardait les articles concernant les actions du conseil municipal ; et tout particulièrement ceux sur Henri, qu'il rangeait à part, sans que l'intéressé me le sache.

Le maire de Souillac consulta de nouveau Henri sur les questions touristiques et culturelles. Le premier magistrat de Souillac avait compris qu'Henri, par ses qualités d'universitaire, saurait faire la part des choses en lui soumettant des idées réalistes pour un chef-lieu de canton, lui qui vivait dans une ville trente fois plus grande que la sienne, renommée pour ses initiatives culturelles. L'amitié, qui s'était installée entre eux, était, en elle-même, une raison suffisante pour se retrouver régulièrement. Henri attendait debout dans le couloir, lorsqu'une porte s'entrouvrit.

— Je suis à toi, dans trois minutes, glissa Philippe Corniac.

— Prends tout ton temps !

Quelques instants plus tard :

— Rentre ! Assois-toi ! Que penses-tu du recadrage culturel que nous avons fait ?

— Beaucoup de bien. Tu as suivi mes conseils, peut-être, même de trop près ; imagine-toi, que mes idées soient inadaptées ?

— Tu es trop modeste. Depuis trois ans, je n'ai entendu que des compliments à ton égard. Tu sais, que je suis né ici ; quand tu écoutes quelqu'un qui a de formidables idées, ton bon sens te pousse à adopter les idées de celui-ci, quand tu en ressens toute la justesse. Je te remercie au nom de tous les Souillagais.

— Je le fais spontanément pour rendre service.

— J'ai complètement oublié de t'inviter à l'inauguration de l'exposition, qui est à dix-sept heures aujourd'hui : il faut que tu sois là !

— J'y serai avec Nicole. Ton adjoint est-il content de mes conseils ?

— Très ! D'autant plus qu'il s'agit de son premier mandat. Son prédécesseur avait fait un excellent travail, si bien j'ai pu mettre un débutant très prometteur, ensuite tu es arrivé ; voilà notre homme sur le rail, j'espère qu'il continuera.

Quelqu'un frappa à la porte.

— Entre ! Nous parlions de tes actions.

Henri et l'adjoint dialoguèrent, corrigèrent quelques points du futur programme culturel.

Henri retrouva Nicole quelques rues plus loin.

— Nous sommes invités à l'inauguration de l'exposition qui a pour thème la peinture rupestre, où un spécialiste doit intervenir.

— Je crains que Jérôme et Aurélie arrivent avant nous !

— À leur âge ! ils ne seront tout de même pas perdus, sans nous.

— C'est vrai... Tu as raison.

Ils purent visiter l'exposition, avant qu'intervienne un héritier de Denis Peyrony, père du Musée National de Préhistoire des Eyzies. Henri était tout heureux d'avoir enrichi ses connaissances sur la préhistoire, notamment en discutant avec ce spécialiste, autour d'un verre de rouge des coteaux du Quercy et de quelques boudoirs.

Lorsque Miss Morgan franchit le portail, les oisillons étaient là. En avançant de quelques pas, Nicole s'aperçut, que la table était dressée sous les tilleuls.

— Désolés pour notre retard !

— Ce n'est pas grave ! J'ai préparé le repas avec Jérôme.

— Merci les enfants !

— Tu vois bien que nous ne sommes pas indispensables ! Nous avons voyagé au milieu des peintures rupestres à Souillac. Nous ne pouvions rater cela !

— Je peux bien me passer d'une heure de plus de mes chers parents. D'ailleurs avec Aurélie, j'ai goûté ces instants avec une délectation libertaire.

— Depuis que nous sommes ici, mon niveau de connaissance sur les premiers hommes a nettement progressé. Cette exposition est bien le reflet des progrès de la recherche préhistorique de ces dernières décennies.

— Tu es toujours aussi modeste. Si j'avais ton savoir, je serais plus que satisfait.

— Cela viendra, mon fils !

— Ton niveau de savoir n'est pas évident à atteindre, reconnut Jérôme. Au moins, j'ai pu en bénéficier pendant plus de vingt ans, et maintenant à chaque fois que je te rencontre.

— Sans ton père, je n'aurais pas toute cette culture.

— Buvons un verre de Jasnières ! proposa Henri, embarrassé.

— Maintenant que Jérôme enseigne les mathématiques, relata Aurélie, nous allons mettre de l'argent de côté, pour nous payer un logement. Nous préférons rester dans notre studio en attendant, tant que nous n'avons pas d'enfant.

— Un petit bout de chou pourrait arriver dans notre famille, imagina Nicole.

— Nous le voulons tous les deux, confirma Aurélie, fixant Jérôme d'un regard brillant.

— Je l'imagine grimant dans les tilleuls, nous disant coucou ! Je suis l'ange bleu, celui qui a connu *Le Petit Prince*.

— Pas ça, Henri ! je ne veux pas qu'il tombe, corrigea Nicole.

— Moi non plus ! S'il tient de moi, tu n'as rien à craindre. Es-tu satisfait de ta première année en tant qu'agrégé ?

— Comblé, ce métier me convient. J'ai la chance d'avoir des élèves qui m'écoutent. Avec Aurélie, nous avons de quoi vivre. Le bonheur est à notre portée.

Le crissement du gravier sous des pas indiquait la présence de visiteurs : Bénédicte et Julien s'avançaient.

— Nous venions vous dire un petit bonsoir. On vous dérange ? lança Bénédicte.

— Pas du tout !

Henri présenta Bénédicte et Julien, à son fils et à Aurélie.

— Asseyez-vous ! ordonna Jérôme, souriant.

— Nous venons vous remercier pour votre aide. Nous avons joué notre pièce trente-sept fois ; sans vous, sans vos recommandations, nous ne serions pas arrivés au même résultat.

— C'est grâce à vos efforts que vous avez réussis, c'est-à-dire en me convainquant, ainsi que d'autres.

— Nous vous offrons ce cadeau.

— Merci, mes amis !

Le papier d'emballage dissimulait un livre intitulé *Complicités amoureuses*.

— Vous avez écrit ce livre tous les deux.

— Eh oui ! j'ai commencé le premier ! précisa Julien, Bénédicte s'est pris au jeu en m'aidant.

— C'est notre mariage littéraire, ajouta Bénédicte.

De sa voix professorale, Henri en lut un passage :

— « *Nous nous croyions seuls au monde, dans la grange de Rouillac, répétant sans cesse, dissimulant notre trac, comme, si nous étions devant des centaines de spectateurs. Nous voulions propulser notre voix dans cet espace, la faire vibrer, frapper la pierre, faire rebondir les mots, jusque sur nos poitrines.* ». Il poursuivit en passant quelques pages : « *Le roucoulement de l'eau de l'Ouisse envahissait nos corps, déjà comblés par l'amour. Nous nous étions allongés au bord d'une haie touffue, nos caresses ondulaient sous nos vêtements estivaux. Nous nous croyions seuls face à la symphonie de l'eau. L'amour physique put s'épanouir, guidé par nos vibrations.* ».

Bravo mes amis, clama-t-il, vous avez fait un excellent travail !

Tous applaudirent. Bénédicte et Julien cachèrent leur émotion par un baiser.

— Avez-vous mangé ? s'enquit Nicole.

— Un peu, balbutia Julien.

— Mangez le reste de salade de chou blanc et de raisin.

— Merci madame, nous vous apportions seulement notre cadeau.

— Qui veut du Jasnières ?

Henri en servit à tout le monde.

— Nous vous remercions beaucoup, insista Julien.

— Pendant que Julien prépare une version théâtrale du livre, j'effectue un stage de marionnettes, poursuivit Bénédicte. Je connais une dame qui va m'en fabriquer. Je veux créer des spectacles pour enfants. Nous avons ajouté des masques, dans les dernières représentations de notre spectacle sur Kafka.

— C'est agréable d'avoir à ma table des gens aussi inventifs. Voulez-vous que je signale une nouvelle fois votre travail à mes amis politiques ?

— Nous vous serions très reconnaissants pour votre aide.

Julien sortit sa guitare, Bénédicte chanta ; Rouillac était parfois un théâtre improvisé, où la scène se déplaçait sous les tilleuls.

Henri reprit la plume, avec les encouragements des Rillettes théâtrales et de Nicole, à l'ombre des tilleuls, il commença à écrire une nouvelle pièce de théâtre qu'il intitula *Les injustes* l'idée centrale était de démontrer que l'on pourrait remédier aux injustices sociales en partageant équitablement des richesses. Avant la fête de Saint-Sozy, Henri envoya son texte ; chaque membre des Rillettes théâtrales le corrigea, Henri en tira la version qui sera mise en scène. Ce fut l'été suivant, que les mots d'Henri rebondirent sur les murs de la grange de Rouillac, en frappant le tympan du public qui réagit par de chaleureux applaudissements ce 17 juillet.

— Tu nous en fais de bonnes ! reconnut Jean, en s'adressant à Henri. Je ne te croyais pas aussi virulent.

— Je voulais lancer un message pour faire réagir l'auditoire.

Une heure plus tard, la troupe retrouva Henri pour l'applaudir.

— Les gens ont compris, que le côté gauchiste du texte a pour but de les faire réfléchir ; en tout cas, nous avons passé un excellent moment.

Tous se rassemblèrent sous les tilleuls, seuls les acteurs mangèrent. La discussion allait bon train. La nuit tomba, telle un manteau de velours, sur Rouillac. Les toiles de tentes se refermèrent, Henri et Nicole s'endormirent.

La pièce fut ensuite jouée dans la Sarthe. Germain Tallandier, lui-même écrivain à ses heures, en écrivit un article élogieux dans le journal de son parti.

∴

L'été suivant, Henri écrivit une nouvelle pièce de théâtre qu'il intitula : *La respiration sociale* qui met en scène deux personnes, qui finissent par admettre, que le confort de l'existence et le soutien des proches sont nécessaires pour exister socialement. Les Rillettes théâtrales étaient les seuls à jouer les textes d'Henri qui avait, en quelque sorte, sa propre troupe de théâtre pour défendre ses idées ; eux-mêmes, savaient qu'ils lui devaient une partie de leur succès. Henri affirmait son militantisme par sa fonction d'élus, son écriture et son influence dans le Lot. Quelques mois plus tard, les Rillettes théâtrales jouèrent *La respiration sociale* dans la Sarthe.

∴

Le maire du Mans invita Henri à déjeuner au 1930, place Saint-Pierre. Germain Tallandier avait lu avec beaucoup d'attention les deux pièces de théâtre d'Henri qu'un éditeur local avait imprimées. Henri l'attendait devant le restaurant, préférant faire quelques pas, en respirant l'air extérieur, et en observant les pierres de la Cité Plantagenêt. Après avoir franchi la porte de l'hôtel de ville, Germain Tallandier marcha d'un pas nonchalant vers Henri, réfléchissant probablement à l'un de ses dossiers. Tout

d'un coup, leurs regards se croisèrent, peu avant qu'ils se donnassent une poignée de main, qui se prolongea par une frappe amicale sur l'épaule.

— Tu vas bien ? Je suis content que tu aies accepté mon invitation.

— Je suis heureux de pouvoir, mieux connaître notre premier magistrat.

— C'est le camarade que tu vas rencontrer.

— Je n'en doute pas !

— J'ai l'habitude de m'installer dans le coin au fond à gauche. J'adore voir les gens, rentrer et sortir. Le mouvement de la salle est pour moi un véritable spectacle.

— Entrons en scène !

— Je prends toujours le menu intermédiaire. Ma règle d'or est de bien manger sans faire d'excès.

— Je suis d'accord avec cette philosophie.

— Je t'ai invité dans un but bien précis. La lecture de tes pièces de théâtre, ton engagement politique dans le Lot où tu as créé une véritable dynamique politique, interpelle l' élu que je suis ! Ton métier d'universitaire t'apporte un bagage intellectuel de premier plan. Je me demande pourquoi, tu t'es présenté à Saint-Sozy.

— Ce sont les circonstances qui l'ont permis.

— J'ai appris que ton influence dérangeait ceux de tribord, par contre nos camarades du Lot sont ravis de tes idées.

— Tu es bien renseigné.

— Je m'intéresse aux Manceaux de talents, surtout quand ils sont dans mon camp. Sers-toi des... Toi, qui as deux cartes d'un même parti, un jour, il va falloir que tu tranches : désolé, pour cette remarque !

— Cette question se posera inévitablement. Jean ne se représentera pas à la prochaine élection municipale. Aurais-je intérêt à continuer. Si j'arrête à Saint-Sozy, comment vont réagir nos camarades du Lot ? Vont-ils souhaiter que je me présente aux cantonales ? Pour quelqu'un qui habite seulement trois mois par an à Saint-Sozy, cela n'est pas raisonnable !

— C'est ce que je crois. Moralement, si tu ne continues pas dans le Lot, c'est décevant pour les gens du cru. Être adjoint à la culture et au patrimoine dans un village ne nécessite pas une présence quotidienne, ton ami, le maire de Saint-Sozy avait vu juste avec toi. Très sincèrement, tu vauds mieux que cela ! Arrêter la politique serait très dommageable, puisque tu es doué et apprécié.

— Que ferais-tu ?

Cette question aida fortement Germain.

— Tu te présentes, ici, tout simplement !

— On ignore, qui je suis !

— Il n'y a que les électeurs, nous tes amis, nous connaissons tes compétences. Il y a encore quelques jours, je parlais de toi avec mes adjoints. Tous, sans exception, étaient d'accord sur tes talents. L'histoire de la Sarthe, c'est ton domaine universitaire ; ta thèse en est le reflet. Nous sommes là, pour te présenter au grand public. Es-tu d'accord, avec moi, jusque-là ?

— C'est effectivement vrai en tant qu'enseignant.

— Je compte me représenter aux prochaines municipales. J'aimerais que tu sois sur ma liste en position d'être élu comme adjoint à la culture au Mans. Paul Cordonnier

ne renouvellera pas son mandat. Nous devrions être logiquement élus, mais il faut toujours partir dans un esprit de conquête : on ne sait jamais ! Tu ne prends la place de personne. Aucun n'est élu à vie. Qu'en penses-tu ?

— Tu me prends au dépourvu !

— Tu peux apporter énormément à notre ville. Saint-Sozy aurait été, pour toi, très formateur. Tu es visiblement devenu un homme politique de valeur. Le Mans a tout simplement besoin de toi !

— Politiquement, ce serait plus logique.

— Bien évidemment ! Réfléchis bien à ma proposition. Donne-moi une réponse avant la fin du mois, positive, bien entendue.

— Merci de ta confiance. Je n'avais pas pensé à cette solution.

— Je te remercie pour cette discussion.

— C'est moi pour ce repas, et surtout pour ton amitié.

Pendant ce temps-là, lors d'une réunion politique dans le Lot, le maire de Souillac interrogea la salle.

— Nous sommes tous, enthousiasmés par notre camarade Henri Poirauveau. La question, que je me pose, est la suivante : Allons-nous le garder sur notre territoire ?

L'assemblée resta circonspecte.

— Ne soyez pas surpris, mes amis ! Henri vit trois mois par an à Saint-Sozy. Sa réputation grandit, même au Mans. L'autre jour un de nos camarades m'informait, qu'Henri intéressait nos amis de la Sarthe. J'ai su ça, très indirectement, mais de bonne source. À Saint-Sozy, notre sympathique camarade Jean Pirac ne se représentera pas, Henri fera de même. Si nous voulons le garder, il va falloir lui faire une proposition, avant qu'il ne soit trop tard.

— Je ne conteste nullement son talent, mais un élu doit être là, toute l'année !

— Tu as raison. Réfléchissons bien ! Un homme de sa valeur ne court pas les rues. C'est bien pour cela que nous devons essayer de le retenir.

— Tu as raison.

— Nous manquons d'hommes de bâbord de valeurs pour les législatives. En tant que député, Henri serait une partie de l'année à Paris à l'Assemblée nationale. Qu'il habite ici ou ailleurs, il serait dans tous les cas absent du Lot. Il pourrait faire l'effort de rejoindre le Lot en fin de semaine.

— Comment veux-tu qu'il fasse une bonne campagne ?

— C'est un intellectuel que nous aimons bien. Conquérir des voix à la campagne, c'est autre chose !

— N'exagérons rien les amis ! J'essaie seulement de vous mettre en garde. Si vous estimez que nous pouvons nous passer d'Henri, alors, il faut le dire !

Quelques jours plus tard, ils adressèrent une proposition à Henri.

En cette fin d'après-midi, Henri examinait ses messages, l'un d'eux était intitulé : « *Nous voulons Henri Poirauveau comme député* ». À peine avait-il terminé de le lire que Nicole arriva.

— Comment va mon petit chéri ?

— Très bien ! et toi mon tendre oiseau des îles ?



— J'ai eu une excellente journée.

— J'ai l'impression d'être sur un nuage.

— Germain Tallandier t'a soûlé ?

— Bien sûr que non ! Il va falloir que je prenne une grande décision ! Je vais devoir choisir entre deux mandats électifs.

— Sérieusement !

— Germain me propose d'être sur sa liste aux municipales en position d'être adjoint à la culture. Dans le même temps, mes amis du Lot souhaitent ma présence aux législatives.

— Je te l'avais dit ! Je te félicite mon amour.

— Nous allons y réfléchir tous les deux.

— Heureusement que je suis là !

— Une évidence à toute épreuve !

Les coups de fourchettes rythmèrent la discussion.

— On ne gagne pas une élection à tous les coups. La proposition de Germain me paraît plus raisonnable que celle du Lot. Être député est plus valorisant, qu'être adjoint au maire au Mans, pour cela, il est nécessaire de conquérir la campagne en faisant acte de présence, pendant des mois, voire des années ; comment ferais-je, en étant au Mans ? Gagner dans ce cas me semble aléatoire. Un mandat au Mans serait nettement plus jouable.

— J'ai l'impression, que tu n'as plus besoin de moi.

— Comment cela ?

— Puisque, je suis d'accord avec toi.

— Ce n'est pas, parce que nous sommes d'accord, que je n'ai pas besoin de toi.

— Je plaisantais !

Henri embrassa tendrement Nicole.

— Quelle chance ! j'ai un travail qui me passionne. Je pourrai devenir adjoint au maire de la ville du Mans. Autrement dit, c'est le bonheur. Je ne serai plus un élu du Lot, dommage !

— Tes idées seront appliquées. Tu continueras à être le conseiller politique de tes amis du Lot. Si tout va bien, tu seras un élu manceau.

Trois jours plus tard, Henri envoya sa réponse pour expliquer la situation, sans véritablement conclure. Le maire de Souillac lui répondit :

*« Tu as certainement raison. Je comprends bien que tu aies plus de chance d'être élu au Mans. Gagner des voix dans le Lot te demanderait d'arpenter les rues des villages de la circonscription. C'est déjà difficile, pour quelqu'un sur place, pour toi, la tâche serait ardue. J'ai incité, nos amis, à te proposer cette solution, car nous voulons te garder parmi nous. Nous t'aimons tous, cependant nous respecterons ta décision. J'espère que tu resteras toujours à Saint-Sozy, pour nous donner tes conseils. Nous te saluons chaleureusement. »*

Ainsi Henri put rendre sa réponse à Germain. Celui-ci, le remercia de sa confiance.

Plusieurs mois avant les élections, Germain Tallandier négocia avec les partis de bâbord, pour constituer, dès le premier tour, une liste unique de 55 conseillers municipaux, pour éviter une éventuelle dispersion de voix lors du second tour. Germain Tallandier avait tracé les grandes lignes du futur projet municipal avec l'ensemble des candidats.

Dès le premier tour des municipales, au Mans, la liste Tallandier obtint 52,42 % dès le premier tour. La joie remplit l'hôtel de ville. Un slogan jaillit : « *Germain, continue à gérer Le Mans* ». Quelques jours plus tard, Henri devint officiellement l'adjoint à l'action et au développement culturel du Mans. Il apprit que celui qui se présenta comme député, à sa place dans le Lot, fut élu au second tour. L'homme était connu depuis longtemps dans la région. Il le félicita chaleureusement. Henri n'eut aucun regret. Il disait toujours que ce n'était pas avec des regrets que l'on construit l'avenir.

∴

Henri passa ses vacances de Pâques à Saint-Sozy. Sa nouvelle fonction électorale lui imposa l'étude de nombreux dossiers. Lorsqu'ils arrivèrent à Rouillac, la lumière dessinait une ombre de forme bizarre, donnant à la maison un sourire digne de celui de la Joconde : sa maison fêtait, peut-être, à sa manière la promotion du maître des lieux. La chaleur intérieure donnait envie de s'asseoir. L'hiver s'effaçait au profit du printemps, les bourgeons montraient que les plantes se métamorphosaient. Henri et Nicole descendirent la côte qui conduisait au pont sur la Dordogne, bien avant celui-ci, Henri bifurqua à gauche, en face de l'église, pour frapper chez le maire défroqué.

— Salut mes amis ! Je savais que Saint-Sozy était trop petit pour toi.

— Tu exagères !

— Je voulais dire pour tes compétences. N'est-ce pas Nicole ?

— Tu as tout à fait raison.

— Maintenant que tu es dépiauté de ta fonction de maire, qu'est-ce cela te fait ?

— J'ai aidé Félix Carac, le nouveau maire, qui a réussi sans difficulté avec 66 % des voix dès le premier tour. Des dizaines et des dizaines de personnes te regrettent déjà. Toi, tu serais devenu maire sans faire campagne. Un article de *La Dépêche du Midi* salua ton élection. Les Saints-Soziens ont été heureux que tu sois élu au Mans ; c'est comme si, Saint-Sozy s'était distendue pour devenir Le Mans. Tu pourras récupérer ton courrier.

— Je suis contente qu'il reste à la maison, glissa Héléne. L'homme est vif, mais il vieillit.

— Comment ça, moi, qui pourrais enfanter tout le bourg !

— Tu ne changeras pas !

— Tu vois bien que je reste le même ! Fêtons ton succès ! Un verre de Jasnières me semble approprié aux circonstances. Je te sers un verre de ce sang sarthois.

— Avec plaisir, il y a plusieurs semaines que j'en ai bu un.

— Tu sais que ; dans un an, je prends ma retraite.

— Nous ne l'avons pas oublié !

— Hélène souhaiterait que nous allions vivre dans une ville pour bénéficier d'une offre culturelle plus importante. Je suis d'accord avec elle, avoua Jean en s'adressant à Henri.

— Tu sais, Le Mans peut te recevoir, si tu finances l'opération. Je peux t'aider à trouver un logement.

— Nous n'avons encore rien décidé !

— Il faut d'abord choisir une ville et la visiter.

— Tu as complètement raison.

— Tu as encore le temps.

— Pas autant que ça ! Mon cabinet est en vente. En y ajoutant quelques économies, nous devrions arriver à nous reloger. Mon remplaçant doit, tout en payant les crédits, arriver à en vivre.

— Je l'espère !

— Henri me disait que nous devrions nous installer au Mans, précisa Jean en s'adressant à Hélène. La région est agréable et l'offre culturelle fortement intéressante, en plus Paris est à moins d'une heure de TGV.

— Venez passer quelques jours chez nous, vous verrez bien, suggéra Nicole.

— Je prends rendez-vous ! lança Jean.

— Pour quand ? enchérit Nicole.

— Décide-toi ! insista Hélène.

— Venez-vous à Saint-Sozy en mai ? répliqua Jean.

— Profitons-en ! surenchérit Hélène en fixant Jean.

— À la Pentecôte, je ferme deux jours de plus et nous partons quatre jours au Mans. Qui est pour, qui est contre — Jean compta les bras levés. La décision fut acceptée à l'unanimité.

Tous applaudirent.

— Écoutez les amis ! proféra Henri. Nous avons décidé de mettre Rouillac en vente.

— Dommage ! Que va devenir le théâtre ? s'indigna Jean.

— Tu sais, il y a d'autres lieux.

— Mais, pas à Saint-Sozy !

— Les choses s'arrangeront avec le temps.

— Si nous quittons Saint-Sozy tous les deux, cela va leur faire un grand vide.

— On dit que personne n'est indispensable, rétorqua Henri. Que nous soyons là ou ailleurs, Saint-Sozy continuera à vivre. Relativisons toujours la valeur de nos actions.

De nombreuses personnes de Saint-Sozy félicitèrent Henri de sa promotion d' élu, tout en exprimant leurs regrets.

— Je vous remercie pour tous les services que vous avez rendus à la nôtre commune, affirma Félix Carac le nouveau maire. Nous allons vous regretter, mais nous savons que nous pouvons toujours compter sur vos conseils.

— Cela va de soi !

Henri omit de dire qu'il allait mettre en vente sa maison.

— Tous les habitants de Saint-Sozy vous félicitent pour votre élection à Le Mans.

Henri ne corrigea pas l'homme en lui faisant remarquer que l'on dit *au Mans*.

∴

Le coup de sonnette fut indispensable avant de parler à l'interphone, lorsque Jean et Hélène arrivèrent chez les Poiraudeau.

— Nous venons au pays du Jasnières, poser nos valises, accompagné tous nos domestiques, souffla Jean, en imitant la sonorité d'une trompette.

— Quel bonheur de vous recevoir ici ! Entrez ! Posez vos bagages dans la chambre à droite au fond du couloir.

— Nous allons être mieux qu'à l'hôtel, n'est-ce pas ma chérie ? Je sens, que je vais faire des folies.

— Quel homme, j'ai épousé !

— L'amour n'a pas d'âge.

— Même toi, Nicole, tu le soutiens !

— Bien entendu !

— C'est charmant d'être là. Demain, nous visiterons Le Mans. Ma chère Hélène, nous serions si bien dans un appartement, comme celui-là.

— Effectivement, confirma-t-elle.

Ils ne purent échapper à la visite de la Cité Plantagenêt commentée par Henri. Nous pourrions dire qu'elle est médiévale, par ses bases ainsi que sa remarquable cathédrale Saint-Julien, ses maisons dans ses parties visibles oscillent entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle ; sa muraille gallo-romaine est parfaitement visible du côté de la rivière. Ses longues explications accompagnèrent la marche, qui donna envie à Jean de déguster, un plat de fruits de mer à *La Brasserie du théâtre*. Nous pourrions dire *des théâtres*. Jean et Hélène apprécièrent ce premier contact avec la ville du Mans. Le dimanche, Henri emmena ses amis sillonner les différents quartiers du Mans. Jean et Hélène apprécièrent leur guide chauffeur, qui leur fit une véritable visite commentée. Nicole joua à la maîtresse de maison, à leur retour, le déjeuner était prêt. À table, les bavardages allaient bon train. L'appartement d'Henri et Nicole était devenu une véritable référence pour Hélène.

— Est-ce que Le Mans vous plairait, maintenant que vous l'avez parcouru ? s'enquit Henri.

— Cette proposition est séduisante, avoua Hélène. Qu'en dis-tu mon chéri ?

— Je n'en pense que du bien ! Je sens que nous allons faire quelques folies... culturelles. Je m'en lèche les neurones à l'avance.

— Si je comprends bien, vous êtes d'accord tous les deux, conclut Henri. Nous pouvons rechercher un logement pour vous. Je propose de vous envoyer des images filmées par courriel. Si l'appartement vous convient, vous viendrez tous les deux par avion et le tour sera joué.

— Nous ne sommes pas des milliardaires.

Ce samedi, en fin d'après-midi, tous les quatre allèrent à l'inauguration de la plus importante exposition d'ArtPop. Le sourire de Jean était tel un croissant de lune sur sa bouille ronde, l'homme était modeste, mais fier d'être là. Jean avait fait connaissance avec le maire du Mans : il se sentait devenir un Manceau d'adoption ; en tout cas, l'âme de Jean se préparait au voyage initiatique du parfait débutant prêt à effectuer son apprentissage, c'est-à-dire être prêt à mieux connaître cette ville. Il savait que le maître de Rouillac l'amènerait vers la perfection. Jean revint tout joyeux à Saint-Sozy, Hélène imagina sa vie dans cette nouvelle ville. L'arbre sur la place de Saint-Sozy leur servit d'antenne pour capter les images de leurs rêves manceaux.

∴

En cet fin juin, la maison de Rouillac avait un air bien tristounet, lorsque Henri et Nicole arrivèrent, depuis que sur le portail était accrochée une pancarte qui indiquait : « *A vendre* » ; la visite de ses maîtres lui apporta un peu de réconfort.

Les gens de Saint-Sozy avaient bien compris qu'Henri Poirauveau avait préféré devenir adjoint au maire au Mans, ils en étaient fiers. Ils pouvaient dire qu'ils avaient, au sein de leur commune, un universitaire, adjoint au maire au Mans, après l'avoir été chez eux. Là, c'en était trop ! La vente de Rouillac fut considérée comme un rejet prétentieux de leur cher village. Un comité se créa pour que le maître de Rouillac restât, non pas telle une statue virtuelle appartenant au passé, mais comme un homme vivant, toujours habitant à Saint-Sozy.

Ce matin-là, sans prévenir, trois hommes et une femme franchirent le portail de Rouillac. Henri aperçut des silhouettes qu'il connaissait bien, de sa chaise installée sous les tilleuls, qui avançaient d'un pas déterminé.

— Entrez ! clama-t-il, quelque peu surpris. Venez vous asseoir !

— Merci de nous accueillir ! Nous venons vous voir pour avoir quelques explications ? Nous ne comprenons pas, pourquoi, vous désirez quitter notre chère commune ! Nous sommes si fiers d'avoir, que nous tenons à votre présence. Vous êtes notre guide, vous avez tant fait pour nous, que nous souhaitons que vous restiez à Rouillac.

— Je me demandais ce que vous me vouliez. Pour un peu, vous m'auriez fait peur. Je vais vous expliquer.

— Il y a intérêt !

— Vous savez que Jean Pirac vend son cabinet et sa maison avant de prendre sa retraite. Depuis que mes fonctions d'élus au Mans s'ajoutent à mon métier d'enseignant, j'ai pensé avec ma femme que la vente de Rouillac, nous simplifierait la vie. Nous

aimons toujours cette région, où nous nous sommes fait de nombreuses relations, comme vous le savez.

— Justement, nous ne comprenons pas ! Quand on est bien, quelque part, on y reste !

— Voulez-vous un verre de Jasnières ?

— Ce n'est pas de refus !

L'air devint plus respirable, malgré la forte chaleur, le Jasnières anéantissait, peu à peu les tensions. Nicole, qui avait entendu de la cuisine les paroles échangées, apparut.

— Vous voudriez que nous gardions Rouillac, glissa-t-elle, en approchant.

— Évidemment, maintenant que vous êtes des nôtres !

— Je vous remercie pour toute votre confiance. Si je comprends bien, j'ai fait une erreur de stratégie, enchérit Henri.

— Sans doute la seule, depuis que vous êtes là.

Nicole écoutait, laissant Henri prendre l'initiative.

— Permettez-moi de parler à femme. Finissez-la bouteille !

— Prenez votre temps !

C'est au fond du jardin qu'Henri et Nicole discutèrent.

— C'est vrai, nous devons les comprendre, invoqua Henri.

— Tu leur as donné tant d'espoir, alors qu'ils ne te demandaient rien ; maintenant, il va falloir faire face. Jean et Hélène pourraient revenir à Saint-Sozy, quand ils le voudraient. Que faisons-nous ?

— Tu sais, nous sommes bien ici, même si nous y venons moins. Nous serons toujours habitants de Saint-Sozy, alors restons !

— Nous nous sommes mis d'accord, lança Henri, à plusieurs mètres de la table. Nous ne vendons plus !

Les applaudissements firent vibrer les feuilles des tilleuls. Nicole téléphona à Hélène et Jean, qui acceptèrent de séjourner de temps en temps à Saint-Sozy.

— M. et Mme Pirac viendront à Rouillac, et nous aussi. La maison restera donc occupée.

— Excellente nouvelle !

— Vous voyez, tout s'arrange !

— C'est vrai qu'avec vous, il y a moyen de discuter. Le conseil municipal a décidé d'appeler notre bibliothèque municipale *Henri Poiraud*. Nous nous excusons pour sa petite dimension.

— Fêtons l'événement ! acquiesça vivement Henri. Je vais chercher une bouteille de clairette de Die.

Le comité partit en chantonnant *Vive la vie*, en amenant la pancarte à vendre, qu'il plaça dans le panneau d'affichage de la mairie, en indiquant que Rouillac n'était plus à vendre. Une ombre se dessina sur la grange, sa forme arquée fit penser à un sourire.

Henri et Nicole visitèrent quelques brocantes pour y acheter quelques livres. Le jour de l'inauguration, Henri put offrir plus de 250 ouvrages, à la surprise générale. Henri avait retrouvé, comme Saint-Sozy, sa paix intérieure.

∴

Un jeune médecin marié à une infirmière acheta le cabinet de Jean. Il prit ses fonctions le premier avril suivant. Jean mit ses meubles dans la grange de Rouillac. Il habita le domaine le temps qu'un appartement de cent mètres carrés se libérât au dernier étage d'un immeuble ayant vu sur le port du Mans, où quelques bateaux de plaisance étaient rangés le long des pontons. Il y avait bien longtemps que la grue qui déchargeait les péniches s'était envolée je ne sais où...

∴

Henri et Nicole ainsi que Jean et Hélène séjournèrent plusieurs semaines chaque année à Saint-Sozy. Henri y avait maintenu ses contacts politiques. Ses conseils furent toujours appréciés dans la région. Des gens venaient toujours rencontrer Henri afin qu'il résolût leurs divers problèmes. Les Baladins de Rouillac continuèrent le festival chaque année pour distraire les Lotois. Jean était aussi sollicité, mais il ne délivra plus jamais d'ordonnance. Le nouveau médecin avait battu la campagne pour trouver de nouveaux clients. Henri avait été réélu adjoint au maire au Mans. Une rue ou un édifice public portera le nom d'Henri Poirauveau à Souillac, mais je ne pourrais pas vous dire quand ? La Dordogne coule toujours au pied de Rouillac, même lorsque le courant est plus faible en été ; quelques vagues saluent toujours le maître de Rouillac, sans qu'il le sût. Ne cherchez pas Rouillac, mais venez à Saint-Sozy.